

Lwowska Naukowa Biblioteka im. W. Stefanyka NAN Ukrainy. Oddział Rękopisów.

III. Archiwum Jabłonowskich z Bursztyna – zespół (fond) 145

Część I

18. Akta komisji spiskiej i gródeckiej 1747-1752.

STRONY NIEZAPISANE NIE ZOSTAŁY ZDIGITALIZOWANE

Львівська бібліотека
АН УРСР

ВІ ДІЯ РУКОПИСІВ

Льв. 11 - 18

Extraits De 839

2.

Extraits de Pinélon morceaux choisis

Pinélon, considéré comme écrivain.

Maître de sa pensée, il la voit sans auage, il ne l'imprime pas, il la peint, il sent, il pense, et le mot suit avec ses graces, la noblesse et l'action qui lui conviennent. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissent l'idôme du grec, et sans lesquelles il n'y aura jamais de style. Ce ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne; traîner péniblement des phrases tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit peut sentir son embarras à chaque instant, et se relever que pour retomber; son élocution pleine et harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux choisies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, se présente au lecteur que clarté, facilité, élégance et rapidité; grand, parce qu'il est singulier, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'estale jamais ce luxe d'esprit qui dans les lettres comme dans les états, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons

raisonne

comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, et
il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'har-
monie imitative en un mot Fénelon donne à la prose, la
couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie, et son
style vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être,
ressemble à la vertu. —

Le cardinal De Boufflers.

Dieu
Existence de Dieu.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui ré-
gna dans toute la nature; le moindre coup d'œil suffit
pour apercevoir la main qui fait tout. —

Si un grand nombre d'hommes, d'un esprit subtil et
pénétrant, n'ont pas trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté
sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner; les pas-
sions qui les ont agités, leur ont données des distractions
contencelles, ou bien les faux préjugés qui naissent des pas-
sions ont fermé les yeux à ce grand spectacle. —

Ainsi vivent les hommes, tout leur présente Dieu
et ils ne le voient nulle part. —

Toute la nature montre l'existence de son auteur. —
Plus le ressort qui conduit la machine de l'univers

est juste, simple, constant, apuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait vu choisir ce rapport, le plus parfait de tous. —

Cette première puissance qui a formé le ciel et la terre est une lumière infinie et immuable, qui se donne à tous sans se partager; c'est une unité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui qui n'a jamais vu cette lumière pure est aveugle, comme un aveugle ne s'il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année; il croit être sage et il est insensé; il croit tout voir et il ne voit rien; il meurt, n'ayant jamais rien vu; tout au plus s'il aperçoit de sombres et faibles lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi tous les hommes sont entraînés par le plaisir des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle; c'est elle que nous inspirons quand nous pensons ~~not~~ bien, c'est elle

qui nous reprend quand nous pensons mal, nous ne le,
nous pas moins d'elle la raison que la vie; elle est
comme un grand océan de lumière: nos esprits sont
comme de petits vaisseaux qui en sortent, et qui y re-
tourneront pour s'y perdre. —

La nature montre l'existence
de Dieu.

Toute la nature montre l'art infini de son auteur. —
Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage
de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une
fin précise, c'est un ordre, un arrangement, une
industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au
contraire une cause aveugle et nécessaire qui ne peut
rien que s'arranger qui ne choisit rien, et qui n'a
ni volonté ni intelligence. Or, je soutiens que la
nature porte le caractère d'une cause infiniment puis-
sante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-
-dire le concours aveugle et fortuit des causes né-
cessaires et privées de raison ne peut avoir formé ce
tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres
comparaisons des anciens. —

Qui croira que l'Iliade d'Homere, ce poeme si pre-
 cieux, a ete jamais ete composee par un effort du
 genie d'un grand poete, et que les caracteres de
 l'alphabet ayant ete jetes en confusion, un coup
 de pur hasard, comme un coup de dieu, ait rassemble
 toutes les lettres precisement dans l'arrangement ne-
 cessaire pour decouvrir, dans des vers pleins d'harmony
 et de variete, tant de grands evenemens, pour les
 placer et pour les lier si bien tous ensemble, pour
 prendre chaque objet avec tout ce qu'il y a de plus
 gracieux, de plus noble et de plus touchant, en
 fin pour faire parler chaque personnage selon
 son caractere, d'une maniere si naive et si naturelle.
 Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on
 voudra, jamais on ne persuadera a un homme sensé
 que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que
 le hasard. Cicéron en disoit autant des Annales
 d'Ennius, et il ajoutoit que le hasard ne feroit ja-
 mais un seul vers, bien loin de faire tout un
 poeme. Pourquoi donc cet homme sensé, croiroit il
 de l'univers, sans doute encore plus merveilleux

que l'Étude, ce que son bon sens ne lui permetta jamais
de voir de ce poème. Mais passons à une autre comparaison
qui est de Saut Geogien de Nazianze.

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau,
un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que
le hasard, sans aucune main d'homme, peut avoir formé
cet instrument? Dirions-nous que les cordes d'un violon
seraient venues d'elles-mêmes se ranger et s'étendre sur
un bois dont les pièces se seraient collées ensemble pour
former une cavité avec des ouvertures régulières? Sou-
tiendrions-nous que l'archet formé sans art, venait peut-
être par le vent pour toucher chaque corde si diversement
avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter
serieusement si une main d'homme touchait cet instru-
ment avec tant d'harmonie? Ne s'irait-il pas qu'une
main savante le toucherait? Ne nous laissons point de
faire sentir la même vérité.

Qui trouverait dans une île déserte et incommode à
tous les hommes, une belle statue de marbre, dirait aussitôt:
Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes; j'en
connais la main d'un habile sculpteur; j'admire

avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les
 membres de ce corps pour leur donner tant de beauté
 de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouve-
 ment et d'action —

Que répondait un homme si quelqu'un s'avisoit
 de lui dire Non, un sculpteur ne fit jamais cette sta-
 tue. Elle est faite il est vrai selon le goût le plus
 exquis, et dans les règles de la perfection; mais c'est
 le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de
 morceaux de marbre, il y en a un qui s'est formé
 ainsi de lui-même, les pluies et les vents l'ont
 détaché de la montagne, un orage très-violent l'a
 jete tout droit sur son pedestal qui s'étoit préparé
 en de lui-même dans cette place: c'est un Apollon par-
 fait comme celui du Belvédère; c'est une Vénus qui
 est égale à celle de Médicis; c'est un Hercule qui ressem-
 ble à celui de Faenza. Vous croirez il est vrai que
 cette figure marche, qu'elle voit, qu'elle pense et
 qu'elle veut parler; mais elle ne doit rien à l'art;
 et c'est un coup heureux du hasard qui l'a bien finie.

à plaisir.

Si on avoit devant les yeux un beau tableau qui représen-
terait par exemple le passage de la mer Rouge avec
Moïse, à la voix duquel les eaux se feroient et se dé-
feraient, comme deux mers pour faire passer les Israélites
à pied sec, à travers les abîmes, on verrait d'un côté cette
multitude innombrable de peuple plein de confiance et
de joie, levant les mains au ciel, de l'autre côté l'on
approuvait Pharaon avec les Egyptiens pleins de trouble
et d'effroi à la vue des vagues qui se rassembloient
pour les engloutir. La route où marchait l'homme qui
voit Dieu qu'une servante barbouillant au hasard
cette toile avec un balai, les couleurs se serrent
rangées d'elles-mêmes, pour former ce ciel étoilé, ces atti-
tudes si variées, ces aires de tête si passionnées, cette belle
ordonnance de figures en si grand nombre, sans confusion,
et accommodement de draperies, ces distributions de lu-
mieres, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspec-
tive, enfin tout ce que le plus beau génie d'un
peintre peut rassembler. Crier - il n'est question

6.
qu'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, je
l'accuse, racontant l'histoire qu'on en raconte, je
suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau, jete
de dépit par le peintre, pourrait une seule fois dans
la suite des siècles la bien représenter. Mais au
moins le peintre avait-il déjà choisi avec dessein
les couleurs les plus propres à représenter cette écume,
pour les préparer au bout du po d'un pinceau. Ainsi ce
n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art
avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art
et du hasard tout ensemble n'est qu'un peu d'éc
ume, objet confus et propre à faire honneur à un
coup de hasard, objet informe, qui ne demande qu'un
peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans
aucune figure précise ni aucune correction de dessein.
Quelle comparaison de cette écume, avec tout un
dessein d'histoire suivie, où l'imagination la plus fi
cée, et le génie le plus hardi, étant soutenus par
la science des règles, suffisent à peine pour exécuter
ce qui compose un tableau excellent. Je ne puis
me résoudre à quitter ces exemples sans prier le

lecture de remarquer que les hommes les plus sages
ont naturellement une peine extrême à croire que les
bêtes n'ont aucune connaissance, et qu'elles soient
de pures machines. D'où vient cette répugnance in-
vincible en tant de bons esprits? c'est qu'ils supposent
avec raison, que des mouvemens si justes, et d'une
si parfaite mécanique, ne peuvent se faire sans quel-
que industrie, et que la matière seule sans art, ne
peut faire ce qui marque tant de connaissances.

On voit par là que la raison la plus droite conclut
naturellement que la matière seule ne peut, ni par les
lois simples du mouvement, ni par les coups capricieux
du hasard, faire des animaux qui ne voient que de
pures machines. Les philosophes mêmes qui n'attribuent
aucune connaissance aux animaux ne peuvent
éviter de reconnaître que ce qu'ils supposent aveugle
et sans art dans ces machines est plein de sagesse et
d'art dans la première machine qui en a fait les
efforts et qui en a réglé les mouvemens. Ainsi
les philosophes les plus opposés, reconnaissent également

4.
ment que la nature et le hasard ne pouvoient produire
se sans art tout ce qu'on voit dans les animaux.

Du feu.

Voies-Vous ce feu qui paraît allumé dans les astres,
et qui répand partout sa lumière? Voies-Vous cette
flamme que certaines montagnes recouvrent et que la
terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Le même feu
demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux,
et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un
autre corps l'excite pour ébranler les rochers et les mon-
tagnes, s'homme à se l'allumer et l'attacher à tous ses
usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir
avec du bois, jusqu'en dans les climats les plus glacés, une
flamme qui lui tiens lieu de soleil, quand le so-
leil s'eloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement
dans toutes les semences, elle est comme l'âme de tout
ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur,
et renouvelle ce qu'elle a purifié. Les feux peints
sa force aux hommes, trop faibles. Il entretient tout
à-coup les édifices et les rochers, mais veut en le
bailler à un usage plus modéré, il chauffe l'homme, il
cuit les aliments. Les anciens admirant la force, ont cru que
c'était un trésor caché que l'homme avait tiré de la terre.

Wjatkę z komedya A. Fredry.

Pan Jowialski

Matka matka ze się śmieje,
Kiedy mogła uoić ciotka.
Wierzą pania raz w kapieli,
Warta pod stół - ucho czeka,
Pani wyszła drzwi zamknęta,
Matka figlarsz, nur do szcista.
Wciążoby pański cypek ranaj,
Pierścienasto,
Zwinniać do,
Szust. do wannij. —
Dalej kurki kęcić szawa,
Wlewo, w prawo,
Z dołu z góry,
Ale się ukrop puszczać cury —
Czysta - miła - niebo - ruz!
Matka myśli: w to mi graj,
Hajie korty, rurki, szcisty,
Figle, psoty,
Ale się wody pod nią mgca.
Ale cięta cos za wiler...
Trochę nadto... ba gorzco...
Fraszka! matka nie siła,
Sobie poradzi,
Skąd ukrop ciece,
Tam palec wsadzi —
Oj gwałtu, picore,
Nema co czekać,
Teruba uciskać.
Matka w nogi!

Ukryj sa sig - tu, tu w topy
 Ci pod prog -
 Tu nie iasty parzy topy...
 Daj w skona... bęsk. - uciekta
 I tylko palec popiektla,
 Nadce oczysliwa. -
 Tak to swykle majson bywa. -
2

Onothowi witaly dano,
 Wiedza swis, w druzgi siana;
 Uchem starych glowa kreci,
 I to pacham i to nzei,
 Od ktorego tuar zaccnie
 Aby sobia podiuc smacnie,
 Trudny wybor, tudna zgoda;
 Chwyce siana, swsta szkoda,
 Chwyce swis, ial mu siana;
 I tak stoi az do rana,
 A od rana do wieczora,
 Ci naroznie przegorta pea,
 Do ostina posrad padla
 I gtodu padla. -
3

Mily darszyk, uchl colnik, zycie niesia wszednie,
 Wzrytko nam z ziemi Dobedzie,
 Boie uchwaj! kraykuz szpad puzostawozny

Ja tam mam leży zary. —

4

Pawel i Gawel w jednym stali domu,
Pawel na górze, a Gawel na dole,
Pawel spokojny nie wadził nikomu
Gawel najdichora wymyślał swawole
Ciągle polował po swoim pokoiu
To pisał, to raził, między stół, stółki,
Gonił, uciekał, wywracał kociatki,
Stukał, bębnił, i kłócił do rano
Znosił to Pawel, narwiec niemiara,
Schodził do Gawła, i prosił w pokorze,
„Miły mój Wac! Pan, poluj, ciesz się nieco,
Bo mi na górze sągby z szers lecaj.”
A no to Gawel, Wolawo! Samku,
W swoim domku
Coi było mówić? Pawel ani pisał,
Wszedł do siebie, i zaczął naciagać.
Naraunter Gawel wszere smaczny chrapie,
A tu z powatki coś mu na nos kapie,
Zurwał się z łóżka, i pędzi na górę;
„Stuk! puk! zamknięta — sprząda przez drzwi,
J widać — co tam? cały pokoj w wodzie,
A Pawel z wzdychaniem na komodzie,
Co Wac! Pan robisz? Były sobie ławiz,
Ala Maspanie, mój kapie po głowie

9.
A Paweł ra to: Wolność Tomku
W swoim domku. —

5

I pizkany ioy natyt ptooy
Wychyliwszy toczk głowy,
Zwotał braci rój na staty,
Noz prawie moraty,
Statosc wychwalał,
Do cnoty zapalał
I we wszystkim co rozprawiał,
Siebie za przykład wystawiał;
Stowem nagadał ośmiał tył,
Ze o poprawie myślic' zaczęły matyle,
W tem jakiś młodzik na jółtku wiada,
I tak powiada:
Nie wierzę ci co on prawi,
Ja powiem, czemu latać go nie bawii.
Oto przed kilku chwilami,
Gdy aż do znoju swawolił z kwiatami,
Nadzedł staryc co kocz wosytko w swejzy Drodze
Wycina i niżery srodze.
Co ciagle idzie, nigdy nie odpocznie w tudzie,
Ten to sam co go wazem nazwawia Ladrze,
Nadzedł, w kole ostem taze idaniem,
Podził i braworkowi skrzydółka zarum,
Dla tego statosc chwali, idąc, lubi cary

Bo sam jui lalac nie more
Nie ust tu moiz myslz mlaen jizkne panie,
Czoto zlyt placke pochwalac latanie,
Ale sluchajac nie idney matony
Trebba wyemas i druguy steony,
Ze i to motal... ale motal abarony. —

6

Na dziedzinca przy kurniku
Kozynozt kozut kubaryka,
Kubaryka, kozynozt drugi,
I daly w aruby.
Buz szryda iak kan'ezugi
Dziuby dziuby
Duz pasury,
Az do szury,
Juz kuzhapie, pierse lici,
I kuzarha uozedt iquol terciez
A w tem indon dmuchal: Hala!
Stata siz iuz wala
O co idzie, o co chodzie,
Jadon was pogodzie,
Na to oba, kardy sobie
Pudreninial siz, mey osobie.
Moi Panowie
Jadon panowie
Nupaterobnie siz, szubite
Pudreniniana tu nie bylar

Obadwa z udmu zapialiscie renty,
 Boscie obadwa bogaty.
 Kiedy gospodarstwo udmu powie,
 gospodarstwo drugi mu odpowie
 Potem plasz, iguim, zdrowiem
 Co wiez na to. Wum - Nipowiem -

7

Chyby dostac kawaltek kurtasy
 Z drugim sposobem wiesz chlopice trzy bafy.
 Ledwie sie obieraj i karben nabytyjor,
 Jay scierajze, pasczchal go przylam.
 Bignie ze szkoly wygledniaty iaczeke
 "Staj - kergery - nie ida - szkujie przymascel
 Mazyo!" odpowie wtasciuciel kurtasy,
 Dapiro sa niez dostatem trzy bafy.
 - Dajcie mi pize, a Dajcie ziewa,
 Taz w tazy wyrecpil mu sreser
 J dat
 Co mial

Grose na groseu - lichwa wogta,
 Jednak kaputalesta
 Norwaigwory sobie
 Cas sie w glowu krobic
 Nie tylko to szkolac raki
 Bierz z handlowa skotek taki,
 Cozto
 Gzto,

Les oratory
Gdy z cackub, poy Dze u tery;
Stata - plony;
Zyskiem - gusz. -

8

Na uemnym jaerzbie
Mlody cygik scast pery siebie;
A ze sawore mysl w niem ptocha,
Ledwie zoczy, iuz si kocha.
Luz uwasa, proce wrody,
Wtem iuz baczny lubo mlozy.
Ze pleszyna na w udrule
W swem miorkanien sierna wile.
Tem mieshanien domek maly,
Drobne keatki go skladaty,
I szecelikim drzewi podpary,
Staly stwarty.
Uwiazal cygik dase Duzo, a potem
Lekkim obliżowem sie, totami
Nuci, spiewa, bawi,
O miłosci prawi
Wzaimnosci zoda
A na prosa, woziaz pogoda,
Lizba zas swaim rozgwasien,
Woziaz sie na wracien.
Lizba nadobny byta wrody,

A czyjś młody,
 Pokarm był piernik, licer, drożdż,
 A czyjś głodny
 Nie myślał wice wily,
 Pował się śmiejąc
 Lecz ledwie przy kratach...
 Szlach - czyjś w klatce -
 2 raz piśniewy się, i głos miły,
 Myśli nieważne z głuchym oddaniem,
 Lecz nie długi
 Ta ustuga
 Jakby nie ta co pierzcha
 Dumata gorzej w swoim klatce,
 A gdy czyjś gęszczanie, ładnie,
 O piśniewie i zagadnie,
 Huknie,
 Juknie,
 Ja pudy wam, pukim sama w domie,
 Poki mi trzeba podobac się komu
 Choc wstępną czyjś nad dzielnoscia
 Nie straci głowy,
 Wpominial o prosie,
 Wziął się do niego - lecz o smutny losie!
 O nadziei marne!
 Dwie tam Łupki, a niewiele ziarna -
 Wstępną wczera i wzdychał, ale się nie mie
 Nie jeden ust czyjś kłamał co się dziś wzięt.

Głupia wszystkich ptaki.
 Biechła sowa.
 Na to sowa,
 Jaki taki
 Dalej w kraki;
 Młosa w taras, ma i ptak.
 Ale śmiały stary orpak
 Gwiznie, skoczy.
 Ję przed oczę.
 Ję pyta: ję mōś. Panu
 Z jakich przyczyn wszystkich gani.
 Bōcie ślepi. Bōmy ślepi,
 A ktoś widzi bępie.
 Ja, bo bez stōica pomocy
 Widzę w nocę. —
 Na to dōwól stary orpak,
 Widnie zawsze wszystkich w opak
 To nie chluba,
 Sowa labo,
 Mōś mōś, niech tak bōcie,
 Lecz two mōśōć kęje. cūn
 A tym czasem slychaci wōdōcie
 Kiedy sowa głupia w dzień. —

12.

Suite des extraits de Fénelon

Du ciel

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle prof.
"sance à construire sur le front de son tête une si org.
te et si superbe voûte. Quelle tourmente variée, d'ad-
mirables objets! C'est pour nous donner un beau
spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant
nos yeux de si grands et de si éclatans objets. C'est
pour nous faire admirer le ciel, dit Fénelon, que Dieu
a fait autrement l'homme que le reste des animaux.
Il est droit, et lève la tête, pour être occupé de ce
qui est au dessus de lui. Tantôt nous voyons un arc
sombre, où les feux les plus purs étincellent, tantôt
nous voyons dans un ciel tempéré les plus douces
couleurs avec des nuages que la peinture ne peut
imiter; tantôt nous voyons des nuages de toutes les fi-
gures et de toutes les couleurs les plus vives, qui
chargent à chaque moment cette décoration par
les plus beaux accidents de lumière. La succession
régulière des jours et des nuits, que nous fait le

entendu. Le soleil ne manque jamais depuis tant de
siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer
de lui. L'aurore depuis des milliers d'années, n'a
pas manqué une seule fois d'annoncer le jour.
Elle le commence à point nommé, au moment
et au lieu réglés. Le soleil, dit l'Écriture, sait
où il doit se coucher chaque jour. Par là, il é-
clairc tour à tour les deux côtes du monde, et sé-
pare tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour
est le temps de la société et du travail. La
nuit enlève de ses ombres la terre, finit
tour à tour toutes les fatigues et adoucit toutes
les peines; elle suspend, elle calme tout, elle
répand le silence et le sommeil. En délaissant
le corps elle renouvelle les esprits. Bientôt le
jour revient pour rappeler l'homme au tra-
vail et pour ranimer toute la nature.

Sen zotaciera,
 przez
 Juliana Brygna Nimce.

Wzrost w obrotu w posrod nocnych cieni
 Spoczywato zotaciera tyzice tyzice,
 Tu i swiecie zalownie, zardzi ranini,
 Nie iden wngt, by sie nie obudzic wigiej. —

Na oruokim mym placu, bron' tyzmaize w iska,
 Liazatem, coas baczij, nie sie wroci moy meczaj,
 Mngtem, as ser pelen stodyczy i woziska,
 Podziwog, wiechy, moiz stawia mi przed oczaj.

Dacie mi sie, em skonczyt ty skopna wojny,
 J dazyt spiszonym kockiem przez swierzone brany,
 Lem widzial oja, mego miszkancie, pokony,
 Wlasnie gdy nad nam stoinie pogodna powstanie.

Juz z radowia postawiam tyke bajny trawy,
 Psa my ludy, iek spiszanie przybaga do pana,

Góje, tuki i kocioł, i ten dym biały
Co się leniwie cignie nad dachem plebara

Jakieś ten powrót wiodzie mój sprawit wesela.
Przy sigłtem krewnym moim przed siebie i światem
Do helm ten wiesz na mim nie postanie cieli;
J wraze go druci moie uwiesiły kwiatem.

Po niestem ja, cakuje rumiane ich lice,
Lona meo przyickata z stożek ucrac Teami,
„Luby Wladcu” mówili starcy z obolice,
„Ach” jakieś smrodawny, odporuj tu z nami.

już snikły z myśli snoci i tudy woinny
Gdy mi, black stonca budzi — rucam tawre toje,
Lagermiaty saptm spise mordestwem bremienne,
Lecy do walki... a z ricy nie powrócy moie.

Biedna Marynia.

F. M.

Caenim w siód nocy zekana marzeniem,

Przed snami nawet zmieszona uamka,
 Wstąpiła Marynia, i z wizytem westchnieniem,
 Powstała na górę wschodu stonca ciekaw.
 Ale pierwsze całej natury okrzemienie,
 Skłwina się w gnieździece orwał ptaśzek mały,
 Matka na stołku siosta porzywaniem,
 Oczy Maryni łoni się z alaty. —

"O jakie, zrekta, serce słowie syucie!
 Czemu ja nigdy matki mej nie miałam.
 Nic nie mam mego na tym wulkim świecie,
 Kobiłki nawet nie miałam. —

Na tym kamieniu, a drzewie tej kaplicy,
 Tu mnie zabiłi poruczonego serce.
 Tu ja, z tej wioski do Boga Podziwy,
 Do tej powiechy przegrodę. —

Nikt mnie tam w świecie nie chce znać rodzinie,
 Nikt niepięćmo sercu nie odpowie,
 J'adnie drzewie w tej całej dolinie,
 Siastka moje serce nie dowie. —

Wtedy ich zdala wiezienie uciły,
 Patrzy na górze i matkę pioscraty,
 Ale nikt do swej nie sawota stercy,
 Budny, nie rozumie ciary. —

Tutaj wiesz, tutaj idę z łami memi.
 Napisać! ty mi swiat ten zastaniesz.
 Ty mi się jedna stwierasz na ziemi,
 Ty mnie iak coby przymasz.

Jest iazę nad tym gajem płaszę,
 Ta gdem, przez matkę poruczoną była,
 Pater, czy sładek ten tyś nie robasz,
 Skoro tu more esita.

Nieraz ten ementare błędną świadom nozę,
 Le w innych wzbudza tyś uczuc' szewnych,
 Alł coby gooby schodzić mnie nozę.

Ja i w geobach niemam hewonych.

Alł, potoi konie mojemu cispieniu.

Widzę cię, nigdy, nie wyjęz w mem' syciu.

Prosz matko, wracam cię na tym kamieniu,

Godnie mnie esucita w pawicciu.

Na tem ucisku ję skargi i zale,

J wrogotki razem uczpienia i troski.

J iis ię solas nie widziemo wcale,

Ani na górze, ani w posrod' wioski.

Mówisz w niej tyłko, że po kilku latach,

Jakas nikome nieznane niewiasta, #

I zabiegasz tuż, i w szalonych watach,
 Przybyła do niej z Dalekiego miasta.
 Włpł i ementare pętała wczornikow,
 Porol. i nę jutro, arogany ohoty,
 Lecz iis nie mogł, spowiod' łaci, kreski
 Prosz matko, wracam cię na tym kamieniu,

Wzrostki z Anali Matki

Tom III

Amelia najwiskrzym była wdziakiem Larissa, ona sprawa
 brata oraz siostry niewiasty w Pismie S. wyśta,
 wioney; podobna twarz do niej twarzy widział niedawno ki,
 dy wakt. jako stonice wnoszące się na sukienki blyki,
 wie, świat cały upieknie, tak twarz snallowy beata,
 głowy ozdoby jest domu wwoicgar. Była wdziakiem
 i uprzejmością matki; pogodzona ty ponęta kłóć,
 zdobi się cnota prawdziwa, Amelia zachwycała prawie
 kądzie kto iż bliży pernat. Lecz ta jej powabności,
 i gwiezy się iessere w własnym domu iuc' dawata, i
 iestli każdy widze Amelia w gubinie, niewiad hold
 sdaa piskneme jej utosinie, skromności, stogery, mi,
 ty rozmowie, wysowszy iż w racie nie mógł się
 wstrzymać od uwielbienia. Zazta domem całym
 i dziećmi, typigera maige lubo dobre zatacznienia, u,
 miata we wszystkie sprawy swoje takie wprowadzić
 porządek, iż dopetniala iek doktadnie i pilnie, lecz bez
 sadny' kwepliwosci trosk i niepokoiu. Cygura bez

bez wstanki, nigdy iudaak szkodzą ani zbyt zaku,
Dniem nie była. Nie ciężko jej samego czasu obowiązki;
Drogim jej saterne być nie mogły. Nie tworego sobie
wzrostek powinności, dopitnie mogła dołkaonie powata,
nie swego, bieżka. Doga nigdy w niczem miary nie
traci, wszak on wiecie do owiarki skrypony stosu.
Luba więc Amelia najlepszą była iorka, gospodynia,
i matka, miała precies czas spolicenstwo byde mi,
to. Ludeka, gościnnie i przyjacielka, chętnie czy,
nieca przystąpi, nie radła w towarzystwie wykwintna,
szęca podobac się i dogodzić każdemu, często odbiwata
szcudnie odwiedziny i kto jej raz w jej domu zobaczył,
jużnie na zawsze pokochał.

Także Laponczyk za toważy gęczyra, swaig a luba
nassa Polka w porównaniu innych kracców nie bar,
Dro uposażona i bym jej precies nigdy sta. naj,
młodej ~~xxxxxxx~~ niepuszata krajny. — Jmy to
sama. kęczyngli z zapatem przytomnie — Jm matka
ubozca i nieuczestliwosa, tamie więcej Joberi deuce

wspierał i kochał powinnym. Dodata i wreszcie Amelia.
No to my stawa kilka do padła z wina Turbaccio
i jęczyła słodko śmiejąc...

Amelia spojrzawszy na zegarek, wstała, bo był
do rana zamieszanie i dania się do innego staj górnego,
nie. Po chwili wzię wzięszy na jej przyglądaniem, poraż,
dy tu imi rwały, gdyż za kilkanaście dni staj od
płacać było. Pochyli wzięszy, i wstąpiła na mezzanino
stać. Upadł był wreszcie wielki, z rozszarpanym
inimaleńskim wata lat się pod obfity, imi oddawała
wypili była beczki wody skłoni barberyjskiego zaprawo,
na, którą im Pani Luceira codziennie dostawiała
kazała, skazyła się kilka na nieznane przagnienie,
ułatwiał się nad siebie Władysław. Przy beczce wyjęty,
nieśny stał dżaban i ceber, a przy kawałt diegi do pola
góra było, pod jego tyśkato obok starej wieszki, aresztu czy
staj wody; widać było z nim Władysław, bo była ciałem
nie. idący przeszkadzi. Pragnienie im się napieć powi,
Dział z przymileniem matce, dziewczęta obywatel, ustępował
to Józef i wzd. Długo, a toby. Przesunęli wzię satyck,
miał Dłuzik przez worka ubra, wrzucił go na kanion

i wszyscy swawo ku sobie. Pobięty Dziwoaryski ze swą
bankiem za nim, nie wyjechał pod godziwą kładz Amelii
szczęśliwa z dobrego serca. Dziwi swawich, wiedząc z rodziną
na na modach zbora wyjechał ich swawoznych. Woli,
rym postępowali bankiem, bo ceber był cięskij Dziwo-
aryski także w debacie wode niosty ludwie nie, trystka,
to hem z rozpalonych ich palinich, a kiope potu cięsk
ty z ich wola Wybiegła naprzeciu nich Amelii, i o,
cięsk ich twarre, caturge, wrednie, Goy stanali. Hala,
na wstaci się abeista nad niemi. Nic raty nas, Wawieko,
zawostat Władys, my tacy ludwie isk i ci, którzy ta
od rana cięsk pracują, równie ich isk i nas skasad
Płog, obgomy w pocie oblicza i w pracy poręwa,
te chlebas. Wierzą mi te kiope potu ulge memu ser-
cu przyniosły. - Wybornie z Pisma. Sze korzystane!
wskł tu Ludwik, cięskaję z igwooięg eky obtopię-
ny, i spogzed na Amelii, którzy twarre nowg rados,
cięsk błysnial. ficia tym erasem. swatygwata iniwaki,
ioby się napić przęskli. Przybiegli, i Dziwkawali se,
Dziwnie panierome i panigthom. Władysowi najfa.

Dzień dziesiąty, ręką Jęwa, to ugo mył pierwsza.
 — "Kiech wam wyrzadkim Big ptaci!" — odpowiada,
 li, chłozge. sie wybaing woda. Jdy wypili, grono cald
 wrocilo do domu; a po wieczornym pacierzu, Amelia
 sciskajze dzieciow swoje, powiedziata z acrazsem: —
 "Przeglętiwy Dzień Dzień dla was Dzieci moie; poraw,
 lid wam dabey Big uczynek miłowieray sprawia; napo,
tyjcie pragnacych. —

Abraham Sara basat napie podługów. — Po taki
 byly ratundnissia oweryngok niwiad, a powiedziat
 stazie. Powolne przetraceniem wasim, w racisza
 domowam; w staraniach kole gospodarstwa skromnego
 szczegoscia i cichey kluby srebaly. Dostalki sie ucwala,
 ty isk od tych prac i zabiegów; i Sara luba tak
 bogaty byla, luba nze ucy z Kieztami erwinat purg,
 micza i Krolow wyuczat, niezgodzila niemi. Szpatem
 sie sig na nia kocham dziewczeta, i chobyście nze,
 mastryngi byly nie gardziie domowemi ratundnissia
 ni. Ludo w tym wieku sownionym wila o obowzby
 dobre sie wydaia, warniugore sy w stois dla niwiad,
 ty wile talenta, i same nasat raki, bo nze ucy

prawdziwym powstaniem. Przed mierzycielą świat cały stoi
stwierdem, on zwyciężył i zwycięży, w sercach młodości ludzkiej,
pacnie; dom całym jest światem kobiecy, tam jej prawo,
wznieść, utrzymać w nim ego i pokój, porządek i wygo,
Dz., powinna być jej, pierwowzorem staraniem. Nieważne
zastępnie na pracach i pochwałę worystkich, i Dym,
na nagwarciwego obowiązku swego, uszczelnienia i
przeważnie mierzycielom do domu, skotatany praca, gdy
w nim wiele wytchnienia, pokój, swobody, zastania,
wczasy, musi kochać to, które jest dritem to
szczęściu. —

Modlitwa

Gdy nam Boga o wielką łaskę, prosisz przygotować.

Przemów do Pana mojego, lubam prosić i poprosić!
Nie gniewaj się na mnie proszę, bo do kogoś się u
dam, i nie nie do ciebie. Wielkicy i niewykonytas,
ki i gdam od Pana mojego, bez ciał jest niepodobne,
go miłosierdzia twemu. Gdy w miarę słowa mówisz, co
ceci jest. O Ty, który wypełniasz Słowo, gotaw być o prosi,
baczę! Ty, którego się nieznaję, Ty, którego powtarzają

prawy Abrahama: Ty Bogania mego wystuchaj! —
 Wskazanie przebraty nieszczęścia twego; ręką twoją
 nigdy niewinną nie była; bo potra uci; nigdy syrac
 nie przestaw, bo ma niewyobrażane zapasy; zastąpi
 zasłabawiciele, przechodzą Abrahamowi zastąpi. Pew
 nie wiesz, spodziewam się wystuchania modlitwy mo
 jeg, i głosu mego da cibie, wznosić się przestaw;

Wzrost znaczący w życiu odmianną, a nawet zmiana
 miotkanie człowieka przyska; talent do powzięcia
 nalogów z trudnością odwyka od siebie; Długo na
 które przegrasz się, patrzeć; od twar. bade' obustronny
 które co dzień widywa; starym, w których to nalogi i w
 my silne bo dawnożycie; uszkie przykrożycie bywa
 ale widny sposób swawinną się z się, przeka; uci; uci;
 powaga jak nagły i nagle; i z potajem
 nie obecnego jak nagły i nagle; i z potajem
 które człowiek jest organy i porządkowy, ostateczny
 wzdanie mu i dobre i mied. —

Stuchac' wyciary i światleyacy od siebie wstoty, dla kacie,
 Ty jest potajemny i rozkosny; i nagle; i nagle; i nagle;
 ma kome, podlega; i klube swawie w tem podleganiu

Boże i twój rok sycim,
 Choć nasremi praccim,
 I fobie plannow' niewa rola,
 My zbiżang z twego pola,
 Wrogotka eiz, moy Boze chwali,
 Alsimy i to pszenali
 Le nagmilsza Ci szkodala,
 Pracuejsey zchi chwala.
 Co zgorisz ziemie i nielom!
 Cpatu dsioci tocie szlobom!
 Ty nam day urodzay stoty,
 My ci daem tuod i poty.
 Kiedyś przyciem na godziaz,
 Goy konczyc ziemską gos'ciaz,
 I tawrem po naszym zgonie
 Popow'niemy na twem tonie. —

Powstaly swary między ludźmi Lata i syga, widząc to Patryar-
 cha, ukłt mu. Niech nie będzie błotni między mag i toba,
 i nasremi pastierami, bo bawia iestobing. Ota ceta sic,
 mia iest przed tabe, adyda odemnie psey, iestli w lwaq

pogodziła się z nim w prawo; jeśli prawo obierze
 to ja pójdę w lewo." Wolał bowiem by przykroło sobie
 radzić jak ugrzeć sam siebie i obać Boga, w radzie
 nie dotąd uskiej i pokorniej; wolał wstrzymać się z kłopotem
 tym, jak żyć z nim w niezgodzie. "Ach! moja mama!
 zawatam tu Władysław, który zawoła razem i myślał
 i miewał się z tym to ludem. Dziadunia nie bóg
 naszymi kłóci." Przesmiali się wrogom a tym razem,
 czy. —

Abraham ustat przed Panem, a wspomniawszy na
 Lota, przytępił do niego i powiedział: Panu! czy
 zatacasie sprawiedliwego i berboynę; jeśli będzie pięciu
 "Dziwiąc sprawiedliwych w mieście zginę rozpętani.
 Nie, zaprawdę nie uszgnie tego; daleko ad ciebie zresztą
 takowa, abyś miał zgubić sprawiedliwego i berboynę.
 Ty, który uszgnieś siebie całą, i adną niarę nie wy
 dasz takiego zgonu." — Jeśli zrago, odpowiedział
 Pan pięciu sprawiedliwych w mieście, przepuść
 czy całemu miastu." — Tu Abraham osmilił ten mi
 łowidła Boga, przetykając i pokora uskut.

„Ktożby nas zaszę, bóg, iśćcie mówić do Pana mego, la-
 bon proch i popiół. A iśćli pizna, anicy bżona yramia,
 dliugich, z gubiszeu miasto gdy tyłko wtedniesta, iść ucy,
 nisz. Nic zgubiz dopowiedziat pan, iśćli się enagdieu tył-
 A gdy wtedniesta tyłko, iść ucy nisz. — Copuozere Na-
 sict catema miaste — Prosz się Pana nie gnieuag się
 iść iśćcie piznawiz, iśćli enagdieu tyłdziesta
 iść ucy nisz. — J stak tyłk piznawiz. Jozm eaz zaszę
 mowić iśćcie bżon, a iśćli się enagdieu dliugich.
 iśćli iść enagdieu, piznawiz miaste — Bżon iśćcie
 mówić do Pana mego, nie gnieuag się piznawiz. A
 iśćli tyłko enagdieu dliugich. — Na dliugich
 catema miaste dliugich. — J stak Abraham wyierpad
 pyłonia, laz wyierpaz mtoziczeu Baskiego nie
 dliugich.

Prologue
la poésie la me-
siqne.

La poésie Quoi par de vains accords et des sons impuissans,
 Vous voyez exprimer tout ce que je sans dire.

La musique. Que deux transports qu'Apollon vous inspire
Je crois pouvoit même la douceur de mes chants.

La poésie. Oui, vous pouvez au bord d'une fontaine
Avec moi soupier une amoureuse peine,
Faire gémir Thyris, faire pleurer Climène,
Mais quand je fais parler les héros et les dieux,
Vos chants audacieux
Ne me sauraient prêter qu'une cadence vaine,
Quitter ce soin ambitieux. —

La musique. Je sais l'art d'embellir vos plus rares
merveilles. —

La poésie. On ne veut plus alors entendre votre
voix.

La musique. Pour entendre mes sons, les rochers et les bois
Ont jadis bouché des oreilles.

La poésie. Ah, c'est trop, ma sœur, il faut nous
séparer
Je vais me retirer.
Nous allons voir sans moi ce que vous savez
faire.

La musique. Je saurai divertir et plaire,

Et mes chants moins forcés, n'en seront que plus
doux.

La poésie He bien, ma sœur, séparons-nous.

La musique Séparons-nous.

La poésie Séparons-nous.

Chœur de poètes et de musiciens. Séparons-nous, sépa-
rons-nous.

La poésie Mais quelle puissance inconnue
M'aiguë moi m'arrête en ces lieux?

La musique Quelle divinité sort du sein des nues?

La poésie Quels chants mélodieux
Font retentir ici leur douceur infinie?

La musique Ah! c'est la divine harmonie
Qui descend des cieux.

La poésie Qu'elle étale à nos yeux de grâces naturelles!

La musique Quel bonheur impieusement la fait ici revivre!

La poésie et la musique Oublions nos querelles;
Il faut nous accorder pour
la bien recevoir.

Chœur de poètes et de musiciens Oublions nos que-
relles.

Il faut nous accorder pour la bien recevoir

Kukulka par S.W.

Dz brog wela matka,
Jucota gora chaska
wosta
Chresten swizym obryt
Dziuztho z powit
I koscista

Spy ariolka, moie ducie,
Moie wozowie, moie zgie.
Spoczta w dolinie
Dzi piwe ducinie
Dzi wozowicy.

Jstuzgi muezaty,
Jstarki upiowaty owe piwni.
A nazylosniey mitym upiowom,
Wela, kuka, nad swem drzewem
Kukulka

J kuczki malenki
Tak zarrniss piowenki
Twy matee,
J bzdiss tak kuka
Ja bde cis oruka

po chacie
Lugdy, i ty znów się chowac
ja aniolka znów calowac
tak będz
i powsta do wia
Odnowac i kwiciota
chłopańska -
Kukalka, kukala
A matka, jakata
biduska,
A i po roku, kieszce edrowe
Biegła diuicie przez dembowe
Jey synek. —

Lusia na cmentarzu.

Powieść prawdziwa

W smutny zagrodzie, w ustroju ponurym,
Kędy są jawor wysoki,
Cmentarz wysokim stojący murem,
Zwrócił do siebie me kroki. —

Wielkim, ukrytym, i tam wopomnienia
Suchą murawę skrapiałam,

Wznowiła w myśli sergich stała cierpienia,
 Obyj niedole płakaniem. —

Wtem mi się z boku ukazała dziewczyna
 Trzymająca wachyck rózę pszczyki,
 Piękna jak pierwsza poranna godzina,
 Wzrusza do mnie swe ręceki. —

Biorę ją, ścisnęłam... ścisnęłam, wtem rzuciła
 Tulę się do mnie, zapłaczem...
 "Czego ty płaczesz?" — "Ach! bo nie wiem pewnie,
 Kiedy ma mamę zobaczyć!" —

Stara niewiasta, skryta z tobą,
 Chciała wiesz dziwić do bramy,
 "Nie, nie! zawoła, ja nie pójdzę z tobą,
 Wśród szkieł kwiatków dla mamy. —

— "Czemu tu szukasz kwiatków? wozak obfity
 "Wędruję w nie gaju, ogrody;
 "Można tam coś jeszcze zobaczyć
 "Podobne tobie z urady." —

— "Prawda, odpowię, w ogrodzie są płotem
 "Cóżś w kwiatkach szukasz
 "Jak rosła gwiazda, to Gostyna pateron
 "Pozwala ranico do mamy. —

* Jednak pojcie se mam, sam Bóg mi się dozwie —
"Dobry se masz, cocho ty mace."
"Kto druciu, jeno i cudo potawca"
"Jam cocha mamy, nie twoja."

Twoj tchci dobra, p poga sa tch,
Wkazy gode my mowatoy;
All mu codens codin vsmas i mag
Jeb tutej prz. drucos Da mamy
F. Byga Mischawice

"Gdzie twoja mama? Gdzie moja droga."
Drucis zalesnie wstachalo.
Podziosto cery i rozski do Boga,
I znowu ptakac' saczto,

A potem nagle do grobowca biezij:
"Pater! w tym wysokim ogrodku"
"Tu Ols' biezij... i tu Ols' biezij,
"A tutaj mama we sredku.

"Ja nie dostanę... jessien nie wyrosta,
"All kiedy mama byla,
"Coodien' bywala nad mur mus podziosta,
"Bo coodien tu przychodzila. —

"Czygo' tu mama chodzila" pytetam,
"Modli' sie, ptakac' na grobie."
"Czasem ja z mamą sa bracia ptakalam,
"Czasem bawitam sie, sobie. —
"Mama schowala... ja przegratam z Justyną,
Do nie chez bracia sie sama,
I coodien bode chodzila ta druczyna,
Poki nie spotka miy mama. —

"Wszak ja twoja matka, drucis, ukochane,
"Pater na mnie, ja to, ja sama.
Sprowadz drucis, i kumi, zelane
Lawota, "Nie, ty nie mama." *

Dobry eigg wyjidcia z Krasickiego

Lwowie

Jwspanialicy i ludniyszy,
Jednak przedtem, choc' byt mniyszy,
Choc' mniej ludny, mniej kosztliwyszy,
Gdy byt swoiny, byt wdzieczniejszy. —

Nie gmach z srebry, z posagow, z kolumna charoty,
Dom miens'cieg szacowny, mieszkancom wspanialy
Ji mowiono, i za Lwowa,
To dom dobi, kto w nim mieszka. —

Kulikow

Jtu stad dziedzienny ziemie
Potatya co bit, Turki
Niewolnikow dotad plonie,
Tka kobiece, kosa, burki

Lolkiew

Alie w steg iebie szukac' trzeba byto rana,
Nyslatem, nie tak byto ta za krola Jana.

Nie szukali wygody i miiskiego pierca,
Lwycizine domowniki, monarchy szczerzy —

Chociaz dom bywat w Dole wspanialym
proga,
Wspanialsee enota poswiecanta Bogu. —

Jak kotwrot wystawia w odmienny postawie,
Kto byt na wierschu w dale, kto w Dale na
gozcu

Los jak z ludźmi i państwem po swojemu igra,
Jego kunsztu to przemyśl, kto przegra, kto wygra.

Bracia swojemu walczącemu bratu,
Czci od hanby i straty ochroni,
Dali w nagrodę, zaszczyt majestatu,
I puszczą na tym, którego obroni.

Reformacji

Usciwie, dobry, otwarcie,
Szczęśliwie, prawrze warcie,
Wiaćmiłowski bóg i gaturka,
I wspomnienia, i szacunek —
Chociaż baptyści wyszedł z mody,
Godna cnota jest nagrody.
Czy w odziewie, co czas wytrze,
Czy w baptyście, czyli w miterze,
Mimo paktów, mimo etaty,
Lacuzie i dnak cnota cnota.

Jezuici w Łaziszewie

Nigdy i tam owi byli,
Czci nie miała czas trawili,
Do oświecenia przegwykli,
Tak jak światła zgasili, enikli.

Dzielny cady, piomy, wojski,
Nieśmiertelny Jan Łamowski.

Grob jego nawiedraty, jak i wiszące niewiasty
 Al choć, co było enikły, sniszerato i enikły,
 Ostatki, które trawia, byłt dziełna żywisty,
 fcytym, i tamie wielkie skrapczam, popiety.

Stwierzy choć inaczey mniemawę,
 Takich trzela, takich nie masę.

A mówiące rzecze obyragnie,
 Przez wieś, jak to wieś rozpragnie,
 Przez góscinieć nie byłt prosty,
 Przez siemurcowane maoty,
 Przez manowce dosyć kręte,
 Przez lasy dosyć wyście.

Jarmark

Wsiom, miasteczkom, stolicom, dosyć znana
 situka,

Jak kto kogo, w cym, kiedy, odziewi i ozduba,

Nie wytworzonych ordob mniastwo,
 Lecz w ubostwie ochędostwo.

Napis na karczmie

Przeciżajczym ku sebodzie,
 Panu, zgodom ku wygodzie.

Bodaj takowych było, bodaj było wiele,

Co debiemy gospodarze i obywale,
Kiedy zysk posciwimi, przymy stami kuzila,
I sobie dogadania, i o drugich mysla.

Hel powrotu mrego, Warszawa, gdym zaczyt,
Mogz zec, iem nie wieshal, ale iem oz wloszcy.

Do S. D. K. G.

Prozpac, podtych duoz racniosta,
Larance iniszczycza, waniosta,
To przypadek, Wtem wstata,
Gozie duoz mzing, i gozie enata,
Nad las umyot, kiedy wielki,
Szczescia ptochy szgadziulki,
Co niewarci, ci cariciele,
Czy kto mato ma, czy wila,
Gardze, czem siz matorz ryzma,
Wtem, co czaji, wiskrose trymas
Nie tego, co wart, nie wiaz, las rogi udrzycz,
Laz tego, co zmat, ucruz, mogz a nie uwiazycz.

Do X. S. P.

Wiele siz w owcich domach szagrebato,
Nie bez przyczyny. Ciu co zyskaly szgabit,
Tunc siz w dworskiem ryzem nie udata,
Ten cheiat enai ludzi, pornat i nie lubi,
Ili i otwarci, ili i pokuyiomu,
Porum po szhodzie. Najlepiaz ryz i w domu.

Zabawa patrzeć na jętkę łosy,
 Jak iednych wronosi, drugich upcharzo;
 Jednakże martwić się do kłamić cioty,
 A widok, który codziennie się zdarza,
 Wary jak eh bode w polu podczas gromy,
 Co zysk z bojażni, nasyłając się w domu?

Dobry dostatek, gdy się coraz więcej,
 A pora spręża, żeby się mnożyli
 I ten stan przecz, nie raz marności tworzy;
 Dzien i dnia wspomógł, dzien drugi zubożył.
 Podaj się, tego nie zyska nikamcy,
 Sobie wystarczyć i skoneżyć los w domu?

Dom...

Wzrost wieszczu,
 I nie sprężanie,
 Wzrost rokuiz,
 I statecznic:
 Do wiem-ie się Dobrze Dary,
 Gdy cnota zwizrek kojarzy. —
 Tak nasze przedki
 Materinstwa wiedli,
 Zwizrek był stodki,
 Który posiadli
 Cnota stępane
 Były to sprężia,
 Kochał mąż żony,
 A żona męża. —

Jakże się porwać,
Jakże się doznać,
Żeby wstąpił doświadczać,
Życie poddać,
Wtem co zamyslać.
W nędzę lub w szczęście;
Zachwały to jest hazard; jednak tym świat stoi;
Majcy czasem śmiały traci; nie co się, choć bier...

... ale są towarzysze,
Odejmie w sztych, a tuski w pot wiecha,
Zgrzeszą, a twórcy —

Do H. S. P.

244 lata Matuszowie,
Albo przynajmniej poturę,
A choćby więcej dla igrawości,
Dwieście lat, i to nie parę —

Do S. M.

Sposób pochlebstwa, niewarte uwzględnienia,
Przechwalonego i chwale specyficznym
Wielkie wielkiego tyłko z urzędem
Dym to jest smutny, co z wiatrem bierę,
Ten chwaty godziwie, ten na nie robię,
Co z siebie chwalam, to czasem jest, robię.
Nie truj, co zdrowie godziwie każdemu,
Kto w tyłkiem tyłko dobroci szerszyt,
Seubaj równego teraz przyglądu,

Nie cztowik, kogo zart z cnoty smieszyl.
W kim serce cnotę, cnotą ostróżną,
Chwalić takiego sadto nie można.

Do S. P. W. R.

Jm się bardziej idzie w lato,
Tem powaschnięty to się isci,
Je się dobro stem przepłata,
Wiecej usbody nie koregocie.

Choc' chwyl przestylch cnota strata,
Ze uczucia są odmianae,
Nie zature solnik lata,
Kiedy widzi snopki plenne.

Do P. B.

Bdź wiecej niż stawnym, wiecej niż bogatym,
Bdź wiecej niż szczęśliwym, a co przegdzie ratym.
Oto i bóg przesadził i nie był szczęśliwym,
Miej co masz, a miej kontent, to szczęściem prawdziwym.

Do.....

Jakie wybrać? rozumny, ponury i gwałtowny,
Bogaty, niemyty, pełen jaksu, gwałtowny.
Lecz gdy trzeba wybierać, a wybrać koniecznie,
Jak się lepiej? bogato, rozumnie, czy gwałtownie?
Sama zasada, iż daley nie potrafie wybrać,
Ile wyboru nie czynić, ile sadto wybierać.

Do J.....

Być niezdem praca, kłopot, i bieżący i wzdry,
Być młodzieńcem wesoła para, etc chwile, etc wzdry.
Być istotnym, staraniem o dzieciach i żonę,
Być wdowcem, ial lat przeszłych, tęsknoś w każdym
stwier-

Być dworakiem, niewola w powabnej postaci,
Być żołnierzem, ryśk trudny i życie się traci,
Być w domu gospodarzem, i tam etc anagoraiemy,
Czemie być. wszędzie przetrwać. Żyjemy, iak możemy.

Do J. P.

Stara domowa kłopot,
Siostry, Terezy, Doroty,
Kiedy Dorocie Terenie
Kiedy lekko bąbko przegrzanie
Dopieroś to bąbka lata
Wise dedalona od świata
Czega wiedzieć ludzkie obęty,
Lagranie igorz niewieścig,
Joz nie mogą zwać wstęty,
Pawis się przynajmniej wieścig.

Jako wscysey zagranie oyczynny mitoscig,
Pataize godny sparty, cnoty iarlwoscig,
Lapomnieli i igorach, z których się wygęsti,
Napier, iako o dobro braci swoich, czuli
Lecznili uprzedzenia, dobrego się izli,

Nie podli, nie matacce, wspaniali i smiali,
Cynicy, co cynic moina; bez tworgi; bez zyska,
Jak mogli; kraj designali z nocy i aciska.

Je sig siechali
Aby brali;
Aby swiedli;
Pali i cadi;
Aby tracili;
Jedli i pili;
Dawnyms wygrasim;
Gyeli sig, wasiem.

A cynicy wseytko - ptokym Duchem napustajacy
Jak przegrze bez uszega, tak wrócili z uszem.

Przynajmniej ten zysk kilka zostawia w narodzie;
Je, jak nieie przystawier mgderygory po wstodzie.

Bo ter, cepli na ziemie, ust zabacik iaki;
Gdyby sig tak, jak u nas, data bida w znaki.
Lecnia co byla nasza, wszia dy bogacia
Lno snigto, gdy sig trzysie, nie gdy sig atracie.

Dom...

Gdy wiez drewka do komina,
Stwier. rzei zaxno niow,
A smacznego piwa wina
Stobaltona izdey zow.
Niech kto's nab, jak chce trzy ma;
Ma wderk lato, ma wrima.

Jeden sprawca, co ie tworzyt,

Równie ducim dat podziaty,
Mia i upat, równie masyt,
Nie sgt, czym jest czech zachwaty,
Choc madozicz chescie niewiarnosc,
Szczelby daway usige niewiarnosc.
D.....

I za czasow mesteza Jana,
Dziato sgt, i dzias bzdry,
Nie naglezsa, przeschwalana,
Siada wrightow w murow egzanie,
Skromnosci wielkim Towarzysey,
Malych naryschwalone kroki,
Ludzi nie raz stowik w ciesty,
Tudy w lesie kreczcy sroki.

D.....

Wiesniak, chwalic taki kwiatki,
Ca powabnie sgt ludka,
Jednak to wozigkane zadatki,
Juwiniaka - czasem niedra.

Miast mieszkanec wszedz roboszy,
Wielka szynose i wspanialoscy,
Lbytek zabaw radose ptoszy,
Stabi crucie cigta twatose.

I ci w ktorych zyku dzielnych,
Dary fortuna stajta,
Uznali exrose szaretlnych,

Sama wilkość trudem byta —

Lata wszystkie świata stary,
 Losu ludzi nie przewoży,
 W biegu swoim na przemiany,
 Dla się cieszę, drugi smucę —

Radość smutkiem, czerstów życiem,
 Nie stała się się przepłata,
 Nie byłoby życia życiem,
 Gdyby był los inny świata —

Jak lato idzie po wiosnie,
 Jak zima idzie po lecie,
 Tak w nas radość, smutek, czerstów,
 Tak szczęście z nieszczęściem —

Da...

Spółka kraini rozpowiada,
 Ale pisać nie wstydzi,
 Moc dziejów w mądrości, zabiera,
 Lecz rozum otwiera sercy,
 Stawny tryumf, co radziwia,
 Wieków ten co uszczęśliwia —

Nie z kłótni dawnej strata,
 A gdy nie na zbyt sprężano,
 Co dobre, miarę w radzie,
 I lepiej byta na świecie —

Do.....

Wobec nadziei,
Lub pragnień,
Oci się śmieję,
My się z nich śmieję.

Do....

Mówmy: co chcemy,
Słuch nie stajmy,
Nie w miarę my,
Lub według słów.

I przedwiecznych sądów wymiaru,
Dacie, bierze, bo pan dacie.

Jestem lepiej niż my,
Czy odzicie, czym się, straszę,
Czy dar trwały szczęściem naszym.

Do.....

Wód matczynstwa stożkim darem,
Wzrost przedziwnym wymiaru,
W ośrodku klary acce,
Daryt ogrom matki dacie,
Opaterności ten sadatek,
Poukład naszych czynów,
Treba ogrom, trzeba matki,
Treba caich, trzeba ogrom.

Smieszna to przecie,
 Jest rzecz na świecie,
 W karczmie gdy obłąk,
 O grze o snary,
 Petai gorzałki
 Daje na palce,
 W pijanym gwarze
 Lwiechnosce i karcze —

Wise ciele spokojny,
 Pira prawa wojny,
 Co panu spryja,
 Nie chce zabijać —

Do.....

Bo co cegniez, wieksi niby,
 Mniejsi niby uwielbiany,
 Ten rybek złota, św. gryby,
 Lece gdy w rybku karyse mamy,
 Mite sawie o zarobki,
 Tak pan cevie, jak parobki —

Chc' jest uona, jak ciestewa,
 Ten chce wieści, ten kłóstwa? —

Nie klas na los, co wiezt wieoki,
 Nigt skrzynosi, nigt twozgi,
 Dat spokojnosci, a wiezt twozki,
 Wiecej byc' nie chce, nie mogg. —

Naprawdę się ja zbliska,
Lata będą wyższymi nad innych.
Blask emamea, lecz uciska,
Widok serów, serów gminnych,
Wielbicie, cześć wspaniałe pieśni,
Nie wie, co się pod nią mieści.

Don...

W cześć szczęścia to pytanie od stworzenia świata,
Lte się z Dobrem, potęga, dabe ze stem brata.
Maia rada nie sperać, iak się rzeczy trzicia,
Dac' stome z Dobrem walka, a wemoda się nadziwić.

Do....

Mile w miastach przebycie wśród zabaw i sztyku,
Przebycie, co wesatose, potem smutek rażci;
Umysł nieuprzedzony bada się przytkow;
Ily misiac narbył tużony, gdy po nim rak posci;
Maj dobry przyciacielu, sztyku się rozjadły
Dziast wielkie maigtki, co posuwosie, wozista;
Tym nasze wielkie domy do szczytu upadły;
Tym wstrze miżliwosie matych na wielkosie urosta.

Don...

A iak to się nie smacie mówię, tak mój beacie,
Podjęte utracenie jest to, co trzymacie,
Tak myśl, a troski mniejszy, in' czasem się będy,
Co ty, to jest przedmiotem, co twój, a zdy.

List imieniem brata do siostry

Choć zimno w niezmierny sali,
 Jednak się w niej dawni generali,
 Każdy do niej wreszot spieszyl,
 Franc wozmagat, rozwił, uciezyl,
 A gdy dobieg humor grecki,
 Niech śnieg pada, niech wiatr wieci,
 Gdy radości coraz rosna,
 Zimno cieplem, zimna wiosna. —

Śnieg pogodany, co rzewnie otowicka,
 Jndta sposobnym dżutu ognisz smęty,
 Gdy otobiona w piecem powicka,
 Dżutac' nie edta obwigruk oicisty,
 Obcasie zgonie, tworliwy lece mity,
 Przecewne czasy w tobie się stęzły. —

Nie ryc' twój skutek wysznie przegrowiadać,
 Niezorkliwy wyrok, niezaryse go stęzary,
 Dżucancem myśli czuć, i przyswitość zgadać,
 Wtem rasilenie i nędrarre licza,
 Stęzaryse i częzaryse, męta ciata spacerowa
 I myślość się kęzaryse. Myśl' cęta i ręzaryse. —

Bodaj przebywać w osiemnastym wieku,
 Męta i w przyswitym ioware lepię będrin,
 Cęzaryse się x tego, co dżucaryse otowicka,
 To jest najłepiej w przyswitym ręzaryse,
 Achilles, czar, wiakcy ludzie byli,

Jednakże kawę z śmietanką nie pili —

Wtedy, co z tego, ja im nie zadroszcza,
Byli ja iestem, Spis pięć i iadam,
Przebiór miar, wize się i przeproszczę,
Jeszcze westęć im pięć i gadam,
Przyjdę, a o mnie nie będzie się badat
Ten który po mnie będzie jadł, pił, gadat.

Podróżujcie miłe ptaszki,
Podróżujcie iasność stonca,
Przebiecie dzień swemi igierkami,
Nim się zabierze do konca,
Niek uprawiajcie sągony,
Słucha was solnik amerykańny. —

Przywożcie się ptaszki,
Lecie nitka, stonca wschodzą,
Do pieśnierek o deuwasta,
Cłopoty, miłość się nie godzi,
Lecyngacie wdrizera zgrasa,
Niekaj icha powtarzają. —

Na wieńcu miłość radość żywa,
Tam uprzyjma, tam prawdziwa,
Wstyd zamienićem twarzę wdrizery,
Prawa miłość cnota wienicy. —

Część

Nie kunsztowny, nie wspaniały,

Paszki to przewadów uda;
 Ani wielki, ani mały,
 I taki się czasem uda;
 Świeżki kęsta potargota,
 Dawa spore, gatęste. —

Miła błędź w tych uliczkach,
 Widzić owoc, kwiat w zawiązkach,
 Spada stumyk po kamyczkach,
 Wale szelęci po gatzkach,
 Świza trawka w drzewek cieniu
 Wabi wdręzenie ku spocznięciu. —

Pomidory taki, ogrody,
 Płynice rozkosny stumyku,
 Ję spieszne łacie wody,
 Mucyga sobie na kamyczku,
 Jak my zjiam, tak ty jętnies,
 I my przędium, i ty zginies. —

Brat Kapustka przę pulpicie,
 Czyta o skazę świętych zycie,
 O ojciec Pręfat tymczasem,
 Pomukungę sobie basem,
 Chwałę wstręmięliwość świętę,
 Dusę flaszę, nadpoczętę. —

Gę się zbiera ku zachodę,
 Jęś drudę da ogrodę,

A i w pole między zborci,
Tam gdy w bródzie się potęsi,
Stucham iak ptaszka nowego,
Jak się godzi, iak się tłoci.
Konieży się ich dzienna praca,
Do gniazdeczka kądś wraca,
Wasa z plonem czułość matki,
Wita ię piśk matych dzieci.
Rosa pada, eras się chłodzi,
Lorze gaonę, aieży wschodzi. —

Do się rozpaci, przestę piencia,
Jednakie się coo odrywa,
Bok w iriurze wronosi bamienia,
Dabaca ię gładkiem przerywa,
Noc ponura, rzeiwi w cieniach,
Stowik czuty w woych nuceniach. —

Skłni się nieba z gwiazd wielości,
Skłni się wieczno-twałym szychiem,
W nieprzepranej ogromności,
Owe światy są ptomgkiem,
Mysł się wzmaga, i upada,
Czuie kto wzniosł i posiada. —

Jcom się w księzkach bawit bohaterów walka,
Potyham się walecznie i z kółem i z hełką,
Jeterck potłów wodrowie, szychiem rycerza,

32.

Kunzet wzmaga, bez los zeczy i dzie i bierze. —

Wiersz Francuska Dmochowskiemu Do Ignacego
Krasickiego, Arcybiskupa Gnieźnieńskiego, przy
opiarowaniu Nocy
Yunga.

Albionskiego bardo czuła tury,
Nucare swieca, nadwielaniskim pieniom,
Swiez, ci, Regre, Nawiackiej Kamery,
Nare ie taskawym rozcezyis wyzreniem.

W tobie czcim wulkosć i palmy, porty,
Mita z wawrynem twosci z dobi skonice,
Nagradzre. razem potzcrase salety,
Dziwney w kosciach i na Helkonie. —

W twych dzietach, Polski pamigtha zostanie,
W dzikim ich wnucy beda sie, poili,
Zgineli Grecy zgineli Prymianie,
Lecz zycia wiczenie Homer i Wigieli. —

Powiesce.

Jakem osiadł na wsi, a nigdy przedtem w niej nie mieszkał, i o węgryjskim rybnie z kwiżek tylko wiedziałem, jak jest zabawne i słodkie, z oramiatem, i karcy strumyk bżacie mrucał, i po kamyczkach spadał, i wszystkie drzewa cież rozkosny będą mi dawać rozkosznością gązi, swoich, i pastere i pasterki przybrane w wieńce, będą spiewać pieśni Saadego. Nie znalartem strumyków kętych? Samelana-zał, nurec nie tylko gązi, ale i drzew nie zostawili. Pasterki zamiast rozanych wieńców, ledwie miały suknie, a o Saadym i jego pieśniach, nikt nawet w całej skolicy nie wiedział. Las muciło mnie to z razu, ale z czasem i pracą odkryłem zdroje, i znalartem się strumyków saczytatem drzewa, i doczekaniem się cienia, a zapomogłszy robotników, widzę pasterki w wieńcach nie spiewały one uczonek pieśni, ale skaczą i śmieją, a co im radość do ust nieśie, miłsze to moim uszom, niż pieśni Saadego.

Poszły im bliżej przystopić, wiktore obaczyły do ludzi im bżaciej się zbliżyć, tem mnięszych enajdziwie.

Nie mogłem moicy żony odzwyczaić od wierszenia w inny: scato się iż, i widziata ogień, i zaraz przysta do mnie powcażać, i bżacie trzeba przystać do stola kilka pot, misków, bo goście przysta. Czekiwaliśmy godzinę, i drugą, i drugą, i trzecią, aż do wieczora, i nie przysta, a jam

siz imiat. Porumiatem ratem, i perestanie snom wierzyt.
Nie stato siz tak, i owsem sam u tyratem, iak gowiadat,
ta sziadac, i iechali goszcz, a len ia iek unyplacit zaro,
it.

Gdybysmy te tylko dni w siebie wieku naszego kładł,
skłóych byli my supatnie kontence, nie wiem, czyby
choć i nagotawny roku dawied.

Wiadomości nasze podobne są do wyjętków, na te gdy wstę-
pujemy, rozumujemy, i wyjętych nie masz, gdyż my na
nich, postęgujemy wyjęcie, na które znów pęga się trzeba.

Potręmy z uprzedzeniem na wazy, to co jest nasze,
uadra nam się nawoła goszczębyć wydać.

Kiedyś był w mieście, i mało gdzie wychodził, wio-
ści obawia potrzebował, nie teraz na wsi, a jednak
nieświeżo więcej chodzi; i data mi się to być oświeściono,
ale być przestato, gdyż sobie przypomniał, że w mieście
obawie była iedoba, na wsi potrzeba.

Skęta są sądy Borkie, niemarna nigdy przewiedzić co na
to lub na dobre wyjęcie moje.

Powiaadał mi mój stary przyjaciel Dawid, że za jego
czasów trawa nawet była zielniejsza: mój przyjaciel
wzrostem, trawa jest taka, iak była, ale twój wiek, był
zielniejszy.

Ja moich czasów wiele królów w Jędyach panowa-
to rozumielimy, że każdemu z nich na nicem nie brako-
wata, a przecie wszyscy byli aboicy; kłócili się albowiem

i wiciwali z sobą niustannie, dla tego iż każdemu z nich by,
To tego potrzeba co miał drugi. —

Niegdym więcej bliźniectwa nie słyszał, iak na wsi, każdemu i wroce
z gospodarzy opatrosze nie dogadziła kiedy sucho, wszystko się pali,
kiedy deszcz, boją się potopu, zbioru tanie, nie będą mieli za co odwiec,
nie kupić, zbioru drogie, wszyscy z głodu pomierają. Lubić buja, tem
gorzej, nie będzie czarna, zbioru niski, dochodnie byta bez stomy, zgota czy
sucha, czy mokra, czy zimna, czy gorąca, wszystko się. Chocby się
wysiliła w darach swoich przyrodzenia, tak iżby im zamknęto
usta, będą mrużyć po cichu. Dla czego? bo się raz wyprawili narze,
kaci, i bez tego obycie się nie mogą. —

Nie rzeczy, ale my niemiędzy rzeczy użyć, przyczynę jest,
my nadnosci naszych. —

Doświadczenie Dobra jest rzecz: ale cóż po niem, gdy wleci,
czas przychodzi, kiedy go już niepotrzeba. —

Co najdawniejsze? Bóg, ponieważ stworzonym nie jest
Co najpiękniejsze świat — wszystko się bowiem kortała
w nim sawica. —

Co najwiktore. miysce — ponieważ wszystko w sobie
obymnie. —

Co najdoskonalsze? czas — bo wszystko odkryt, albo od,
kryje. —

Co najpowszechniejsze? nadzieja, bo i ci się nie, cięsa,
którzy nie nie mają. —

Co najużyteczniejsze? snota — bo ze wszystkiego korzy,
sta. —

Co najprzeklewsze? występki, bo wszystko szara i nie,
czy. —

Co najmocniejsza? potrzeba, bo jest nieprzewidywalna.
Co najłatwiejsza? iść na przysposobienie, bo i wskazać
niekiedy zaudier -

Gdy Henrykowi czwartemu, królowi francuzkiemu
podał królowi projekt o sądach, karat rawatac
kanclersa wielkiego, aby mu wzięt miare na suknie,
Trebba, iż królowi zatrudniać ten, co doła, co mu
należy i co mu przystoi. -

Idania filozofów

Pion

W młodym wieku czystość nas rekwi, w wieku
podwójnym, czystość. -

Najniebezpieczniejszy z ludzi sądzony, którego i wsta,
na dolegliwość i cudze bezgicie dzierz. -

Arystoteles

Prawa uczę, niewiadomych, rozkazania, stym, światły
a porządku ustawiek, uprzedza prawo. -

Umyśł nauka, wsparły, edobi w uczynku, cięży w
niezdoli. -

Pytany co kłamca, egoknie, to rzekt, iż choć prawdę
mówi, nikt mu nie wierzy. -

Wyrucano mu rzaru, jednego, iż niegodnemu ustali,
rzenia, ustury, odpowiedział na to, iż nie stym, cz
byraiam, ustawiek, ale ustawiekowi dogodzić chiał.

Jego jest to wyraz, iż nauki korzenie to są gorzkie ale owoc,
całkowicie smaczny. —

Wrażenie nagładziny starości, nadzieja i niem jest na
całowie. —

Antystenes

Przeżyłonywał nasdrożnych do ślaza, które się wstana,
iżeg trawi. —

Naglepore takowe zbiory, których ogień porzec nie edota,
woda rozlać more, a celownik wydruc nie potrafi. —

Demetriusz z Falery

Prawdziwy przyjaciel ten jest, który gdyśmy w sprzeżeniu, do
nas się nieoprasa a w nieopraszeniu nieproszeni przychodzi.

Dyogenes

Mawiał czystość, iż gdy mu przychodziło zastanawiać się nad
miast porządkiem i bezpieczeństwem, nauką, wytwornością, kum,
wielką rozmarnością, i enaminnością, edawał mu się celownik
najmędrszym ze zwierząt, ale gdy swracał oczy na ryłki,
edradę, powstępy i quota, żadnego zwierza tak głupiego nie
znajdował. —

Pitagoras. —

Życie nasre podobne jest do igrzysk publicznych, i ednie
przechodzi na nie, aby się popisując, z przodkami, siły, lub
przemysłu nageoda, zyskaliś drudzy tym czasem, i żeby
fejmarczyć i zyskać co na handel, tercci i żeby patrzyć
na to co się dzieje, a wazce i żeby się czego nauczyć mogli,

Ti same znassa, i równa postać maiz czynności ludz-
kie. Szczyśliwi którzy idą za wrodzonym zdaniami
zaczę z wstoty obywatel, użyciem prawem wytycznemi
czynie umiia. —

Pan Pościół

Rady dla córki idącej za męż

Jako moja kochana, przegrodz czas w którym dom ra-
dzialski opuścić masz, i zacząć nowy sposób życia w
tym stanie który ci był przesławany. Daj ci ojciec
kier moia błogosławieństwo, i proszę Pana Boga, aby ci
także swoją świętą utwierdził i wzmocnił, i by ra-
to com ci wielokrotnie mówił ten skuteczny w pa-
nię się wprost, przedsięwzięciem nauki, i napomnieniu
moim w krótkości słów piśmem peratorję. —

Od Pana Boga wyrytko się zaczynać ma; jemu więc
jako stworzenie jego winną cześć dawać, jego się obierają
steris, jego także nad wszystko przenos. Kluch się prze-
tworze na każdy widok darów jego wzniesła, niech wsta-
twoie jego święte imię wulbia, niech każdy krok, każde
wznieszenie twoje Bogiem kółdem miłości i wdzięczności i
poważania. Nie masz, córka moja kochana, ucieczka
tylko w Bogu, nie masz pocieszki tylko w encia. —

Porum twoby pod iaremo wiary poddawaj. Przemysła
skiesłona zdolność, powieca naszego, głębokosc tajemnic
Boskich. Weir, bo co stawaia stworzenie swojemu obawia
rasyt, — se źródła istotnej prawdy pochodzą —

ie się, inacy i toba, obchodzie' powinien. Pomato arsenian
takowe psychodzie, ale gdy psychodzie, bądź jecha i ci
się stokratnie pierwej poniesiana przefrosi nagradzi. —

W każdym obchodzie dostradny się, miza twoiego upra-
daci, jecha jureto wgląd twój ku sobie, a coraz się, ba,
dziej boria powariat i szacował. Gdy rady twojej bzdria
zawigat, stwieray zdanie twoie skromnie, i by nie uczył,
choby tak było w wlocie i go chesz oświecać, lub
z błodu wywieść. Gdy go przeciwnego zdania twoim
zawigat, nie upieray się, na nim, ale wrakay tak,
wuy jay, aby to o czeu niewyternie przekasana usty,
skatek swój wroto. — Gdy ras' i to nieporoz, lepiej
ie umilknieć, niżby miała obytasza satareywasia
daci mu przycyng do urazy. —

Wtót dobru trymam o twim sposobie myślenia, i bym
ie dotrymanie wiary mizawi wisay przypominal. —
Umogłom jarciszym wspomnieć nawet takowe przy-
kie. Wychowato się w takowym domu, gdzie i takie
Bory i podrywanie nawet nie padło. —
Gdy ci Pan Bóg zostac matka dorwoli, uadze, iot wisyga
obowiazkiem wychowanie dzieci w chwale Biez i
ucreinych obyrciach, Młodoc' przych do czasu postano-
wienia giewokimie. Starania powierzone, nie nowelto
matayng troskliwości; — najototniejoryg sposób odwozicy,
na się, za ten dar Biez, iot dobru i przegwote
wychowanie dzieci. —

Przeważnie wychowania tego na tem zawisły, iżby zawieszona
w umyśle ich swiada wpasac' pobawosc' i casto; co do ciastosci
tak przyznawac' iżby zachowana byla miara mierny piusosci,
ty a niedorocem. Przewazny sily wrodzone stabilna, niedoroc' u a
i miere' lub bawetwo przypawia. Spuszczac' sie na najmniejsze
ustawienie, jestto nie byc' matka, dzicizciu swaimu. Jaki
wize trzeba miac' zastade' w tym miere, na ty zastade' przy
najmniejszy sily miere' oko, a tak, i wilyby inaczej byc' nie mo-
glo, i obowiazkom macierzyństwa sadownie' uszynisz, i paciesz
z twych dziełach odmierisz. —

W dobrym wiek' potanoscia, rozczigac' sie powinna czuosc' na
cierpienista, osobliwie uwzględn' ierek. Tyak przyznawanie i
wychowanie, tak z pierwszych lat, jako tez gdy inie przy przy-
wotey ku stanu materskiemu dochodzi, wyzيجا bawnosci
wielkiny. —

W niemowlactwie do cnoty trzeba i sposobic', przepisy swiate
religie w umyśle wpasac' i wdrzac', i aby z czasem byt' rozku-
wiona. wieku naszego nieprawosc', nie skazita. W dobrych
laciech trzeba, je utrzymywac' w skromnosci i wstydzie, to al-
bowiem najczarniejsza sz' ardeby stanu dziewiczego. —

Niech nabieraja wiadomosci i nauk, ale to nabieranie
niech ia w byt' wielkie a w sobie rozumienie nie wnosic',
trzeba i aby sie, i wiczyty i w kwanstach niektorych, stanosci swo-
wemu przyswoitych, ale niech wiedza, i to sz' tytko przy-

Walki ku doskonałości tej zaś granatnie się na siebie po-
 wem i umyśle odwiecznym. Niech ma się w ich się
 postać co do oka, jak najkrośtatniej utężyć w walce
 niech wiedzą, iż powierzonej sobie rękoma iść i słu-
 wała, a grant poświęconego serca, całego życia okrasz. —

Do matronki i dzieciach następnia, rodzice i własni
 i młodzi; Ufam, twojima sercem, iż nas, którzyśmy cię
 wychowali i strzegli, nas, którzyśmy cię za Taskę Bożę,
 doprowadzili do stanu doskonałego, nas, którzyśmy ci nie
 dali uczuć przykrego iasna, podległości, kochać, bódzić
 figibę iść, ciskać maia kochana, wyplacić się rodzicom,
 porwać to z czasem, gdy cię, Pan Bóg z Dobroci swojej
 mały, dzieciom uczyni. Niech nieypce w twoich oczkach
 dach zastępować maia, rodzice i kłoni, młoda twojega,
 Diab z nim, winna, imo uszanowanie i miłość. —

Bydź matronka; i wto bydź pomocnicą młoda, gospodynią
 domu. Ten, którzyśmy ci za własnym rozwolnieniem twoim,
 obiał, ile miarkować mogą, od dawnego czasu, iść słowem
 uczynię i zgodny. Jaka więc poświęcony i carnygłony, porawory
 iabie, eða ci zgod całego domu wronstęry, i przypuści
 do nielbęgek wsię gospodarstwa. —

Dobro nad władzi, potrzebnie wielkię entępnosci. Nie
 dawny się uprzedzać się powiściemami rozważeni, a gdy
 się wiść iaka, i kłoni, z władzi, dojdzie, staraj się sama,
 ile moirości, serce, grantownia porwać, a dojdzie, gdy, kłoni,

nie przekonano. Będzie, etymu, żeby się niewyjęto zabiegaj. —
Dzień się składa zbytnim dowieraniem, niedozorem, łagodnością
nieuczona surowością nieumiarowaną. Niekiedy może nawet
u ciebie wystąpią ogrody, wata, probaty, ale też niedobalstwa sa,
biegaj, wystąpiłi kase, a będzie miała i rzad i pokój w domu. —

Gospodarstwo tak domowe jako i folwarskie nie powinno
być rzędn. Dylek każdy etu skutki za sobą prowadzi. Staraj
się nabycie w tem u ci będzie zlecono, jak najwyższego swia,
tła, radz się starszych, ich mających doświadczenia, wykwin
tności diwarskiej modnego gospodarstwa stree się: takie naj,
lepsze co wata kosztuje, a wiele przynosi. Nie idzie za tem,
iżbyś zaradza nowymi wynalazkami; gdy o nich usłyszysz ab
to czytać będzie, ale pospota z mżem pierwszy na mały rzeczy
próbę robisz, jeśli się to uda, dopiero na większe morcie się
dważyć. —

Ważąc uczęszczać do siebie gości, i ty niekiedy do innych
domów pojedziesz w gościny. Wyizga tego uprzejmość sąsieda,
ka, żeby się nawiedzać i dobrej chwili z sobą wyjść. Tego wi
drzenia wreszcie przyciągniesz. Miły baszenie, nim ci zabie,
esse, a gdy ie tak zabieca będzie, uczuiesz Stodęca przyciągniesz

Nie wątpi kochana córko moja, iż wdzięknie przyciągniesz
przystęgi kochającego ojca. Dyktowała ci powinność stanu
rodzicielskiego, dyktowała ci troskliwość stawa. Dobra, dyk
towała ci opanowie wrodzona miłość, tem iżwora ku tobie,

ile się na nie, ze wzrost miaz postępkę twójmi Dobry
mi zasłużyła. —

Niech się opatrzenie Boże, w każdym kroku życia two-
iego stawi, niech miłość i enoty łagodni przykrości, bez
których w życiu być się nie można; niech stądże się
mienia wyptęgi Boże poczeka, starości twojej abyś tak
w czasie błogostawia Działkom twójmi, jak ja, trze w
całkowicie, weca moiego błogostawia, tobias. —

Szlachetna szlachetna,
Nikt się nie dowiad
Jak smakujesz
Ale się rozpoczyna
Sam człowiek prawie
Widzi na jawie,
J sam to powie,
Je nie nad szlachetna
Ala lepszego,
Ala droższego
Bo dobre mienie,
Pielę kamienie,
Lahie wiek młody,
J dae urady,
Miejsca wysokie.

Władze srodek,
Dobrze są, ale
Gdy zdrowie wale,
Gdzie nie masz siły,
I świat nie miły. —
Kłynać się dzięci,
Mój dom ubogi,
Oddany tobie,
Ulebay sobie. —

p. Kochanowskiego.

Podziś Męzga z Jowiszem.

Przyślimy do miejsca gdzie Jowisz ludzi szuka, by było
sibę studnie przetręte zasuwami, Skoro udam z nich odsu-
nął, eblęyt ucho, a natęchmasz daly się Jowisz odgłosy;
Jowisz: daj mi kłostaw, Jowisz: niech mi ci ubale rasos,
Jowisz: a kiedy mój ojciec umrze, Jowisz: niech ja
po śmieści rony mojej dziedziar, Jowisz: niech się to
nie wyda sem brata rabot, Jowisz: daj sprawy wygraci; Jo-
wisz: uboć podagis, niekieram odgłosy i daly razem dworesu,
susz, wiatru, pogody, rolnicy prosili o stanic, męzgaru o
dusze, sremieblisicy o slytkis ubodny o taniosc; zgata wiatry ty
wresowia nie zgodnego slykac niebylat Wyolaskiwat, odruwat
Jowisz, i iakim mójf miankowan po następnym odgłosach, lubo
wielom dogodit, same tyłko narukania wabijaly się do niego. —

Dobry ciąg wyjęciów z Krawickiego.

Satyry. —

Do króla. —

Jm więcej tym widoczniej chwale, lub naganie
 Poddania, królowie, najjaśniejszego panie.
 Satyra prawdy mówić, arcydzieło się wyjechać
 Wilbi ulega, caci króla, lecz sądzi wstawiła
 Gdy wiesz ganisz dobroć i szkodę, mój bożenie,
 Perwotem, moim królu, się od ciebie raczę. —

Świat zapoęty.

Wolno sobie młodszy wolno starym zwożdzić,
 Wolno się na czas zemić, wolno i rozwożdzić
 Gdzie się króćcy cycegnas, tatos i powolna
 A miie sarkac na takie bezprawia nie wolno.
 Niek się miata stoczyć na się i chętnie bawolna,
 Ty miie prawo, mój sromie, satyro wstępnie.
 Gdzieś enoty, gdzieś prawo, gdzieś się podziwiał.
 Gdzieś nigdzie najmiłsze przytulenie miaty.
 Cęty was sobie nasze oczy i prądkieady.
 A synowie, co w bitie stopać mieli stady,
 Nędze z święty porządkach swych przedków juraty,
 Za blask wrzoga polora zamienili enoty.
 Stów is nado, a same matactwa i gwałtwa,
 Wstet wstet, a iawnego sprasnie niedowiaństwa
 Smie się targac na święte wiary tajemnice
 Jed się szary, a szcodo bierzcie od stobie
 Głosi dalszy zaraz. Peto ksiąg burbończych,
 Peto miotów zuchwatyckich, peto uszań adsończych,
 A iakie gdzie się enota i pobornosc między
 Wytkiwa is zuchwatyck, nawet w pteci niewiańczy.

Wszędzie nieśgod, rozpuści wytypkie skardzenie:
Gdzieś iście, o matony i wście i przytkodner
Kosciwicy ludzie prawa, przytkona młodziu;
Coby tuższa baba na w stekach abylkow biesy.
Cożby podły skarszt, to ptochosc saepuzie;
Wszakże, iaremion enoty i iony i oncie.
Kamiztate druce, rodricon sis wotyera,
Wara sis przyowile, bracia nienawidra,
Puz kucane tuz siewocy, tuz wdown puz dragec,
Oczyszcza woglo niyprawy iawne winowaycey,
Lobczy wibow zych enoty, powiadaz z drucey,
Lubuchnosie bta powazenia, prawo w poniewierce.
Luzk siewa opawosot, a co niegdys tajna,
Tuzas zlosi na widoku, a enota przedayna.
Dudy pradkowi nagrody enot co ugwazie,
Na wasze grimo skiem iiseli rusacie,
Jest soglos diel narzych was kiedy dolice,
Cuz moracie z nas porwie, a isony wasze druce.
Jestomy, ale z grunta skardini wygodni,
Jestomy, ale tego narziska negodni.
To co oai honorom powazowicie zawali,
My prostota schiscilez, wize co srocowaliz,
My tim gardim, a grecnosci prawnosze nad enoty,
Druce ste, powucem ogiew powaznych esoboty.
Dobra beta upowa, kes ste siewo padto.
Stobk tuzer fenicem prawie, zgodne stobto,
Luzk matkinstwa hiary, iartem iut przyziga,
Lubisnosie spara usoty, niestatek rozprygac
Młodziu josiina nauki, a rozpusztu chiuwa,
Schora do rozwiqstosci, do enoty leniwa.
Kamiztate stacy, zhabisone, przywoty,
Smicie sis sbrodnia wyla z pogrzebioney enoty.
Wotgd ustal, wotgd ustania nienoty rapora,
Zlosi saracina w swim aradley, a w stekach abylt upora;

Przewidyta dawny grunt ustau pauciszych.
 Chleb sie iawna kradzie z koryci zehywych,
 Nie masz iarema, a iak jest tabi co dawna,
 Nie utrojta go entaj fater, podose, iatygar
 Nodcu wacownych ogcow noszcy narwiska
 Lurad sie zastirona doleglowe sciska
 Sami uprawcy tych tow. Derzine obycie
 Kuzbrose, nierego, rozputa, zbytki gubia kracie
 Prino sie stan minimawa potyga narzajt,
 Mory na granice unoty egzow nie ratujty
 Prino sobie pochlbiai. Ten co niezdyi styngt,
 Przym entajcy zwoziziat. Przym wgotyng zginat.
 Nie loty i llang co wazeta go zniosty.
 Zbrodca, kzek poprzednik i upadkow pasty
 Te go w iarema uprawity. skoro w enacie styngt,
 Kroat, i iur sie wsciey odto nie podzignat
 Byt eras, kiedy blyd stopy niereadem sie chlubit,
 Ten nas nierego, a bracia pokonati i zqubit,
 Ten nas cudzym w tuj oddati. z nas sie ste wozeta.
 Dzien uden niereczstwy znieregt wiekow dawto.
 Padnie staby i lzie - wzmocie sie wspaniaty.
 Narpa podziat sibremnych. Wamaga sie waty,
 Gosi bura, grami nio; skost nie satarie,
 Maytki zgodne z iglarzem gdy stara w obronie;
 Uholo bezpiecnicy, skost gwiecie i styngt,
 Porzuceny bdy w skuzie, acaki, lub zginat.

Stwó ukryta i iawna

Wize porzucenych ar osoto. Pawet tercz mazy stuchal,
 Zmowit cetero sosańcy na gromniez dmuchal,
 Wpisat sie w bractwa wazytkie, dwie godziny khorat,
 Kregwit sie, oryptat, mragat, i wrogchat i israt,
 A puzizdre dat w liohu. Swiste sa porzuc,

Ładne bractwa, bez tema, co daj, nie bierze.
Syn fundusze, a krowiny, Bog ofary, wgardzi.
Tacy byli, niemaż, poboiności, krowi;
Cwe faryceusz i wyschli i smutni,
A w tabornstwie niemy, w duniu absolutni
Masiu, krowbeni, taborni, nieludacy, oszczere.
Przime Pawle, ofary, gerie, skrowine, serce
Krowo sie, mrużay, sie, erotem, kelce, saeptay i smuchay,
Zmiew, rozanecow, bez lika, bez lika, masy, stuchay;
Jakiś zdrajca, obłodnik, darmo kroweta, wubasz,
Moiś, łodzi, amani, Doga, nie oszukasz. —

Duma, wiewnate, nodzi, sbytkiem, podupadli,
Ni wotysz, sie, ei, siebaci, u tyck, co ie, skrowli;
Credani, krow, zcalay, a tassa, sie, zbliskai
Smieci, sie, pan, Mikotay, a maistrowi, ryshas
La, iday, krowa, jowata, a rok, idzie, i Duga,
Ale, sie, krowi, waz, joworny, unisany, stajay
Wizszy, pan, nie, igomosi, krowego, wilmoini,
Tak, leay, w zdrajca, wota, młodzi, niestobni. —

Nie, stoto, wsczescie, cagni, o bracia, nie, stoto,
Gwint, wsczestkiego, poceriwaci, pobornosc, i, cnoty.
Pawie, taka, budowla, gorie, gwint, nie, iest, stoty.
Chemy, nasz, stan, stan, krowie, ustanowic, krowaty,
Wmianiny, obegeracia, a igoway, sie, joway,
Niech, beda, Dobra, beda, wsczesciwia, Polacy. —

Przewodnicze filitow.

Stary, sie, rok, zakon, czyt, a nowy, wsczyna,
Car, mowi, dobrym, powiedzier, w starym, ucierpili,
J, w przysatym, cierpic, beda, zapowne, musiele.
Widniony, sie, poceriway, niestortuna, z rokim,
Przedo, sie, cnota, wsczestnym, ucieroy, wyrokow. —

Gnia: podły, wstrętna twąga i sumienia strasz.
 Młody: wam dziękujemy, nauki to waszej
 Jest Dzieło, nie a nas każdy porzył się wzdziadał
 Stawia dowiec przemyślny smiate tena sioda:
 Kto a nie upodnie, tem gorzej ie był nieostoiąy:
 Smieie się, co oocubal a wmyst niestoiąy,
 Wpasy kuansten dowiejnym wygodney nauki,
 Na Sabie się ratza i wida i wstakie
 Wianuis wice wam ucnie mlodei i podwarki,
 Wianuis, iukie nasct misterioi waszych pawsali.
 A wam, co mam powiadzić wstakie tototo.
 Dobry: niepić wasz podziat, ale ciepić a cnota.
 Młody: mądry nauki ie się nie trzymacie,
 Tłochko mata wozod talsow, nie wiel ryshacie.
 Nie rozpraczuie iednak: Potrącie iak daly
 Las tych, których rozpieszał, wespier corali.
 Tłochko się niepracuwosi, tak, iak zocnie boniey,
 A cnota co się nigdy z chytracią nie trzęy,
 Choć iey wstakie dokucz, troski, niepokie,
 Pomy, prawda, lea lepiej wychodzi na swiat. —

Marnotrawstwo

Nie ganis ia podziay, ale niech nie niessca.
 Co po gusie, a sturicy gody placca i piessca;
 Co po fantach: sa ktore powty wie orudricane.
 Pogociny ubodoy kraie okolicne,
 A sbytek, co się tytko wczym porocem ehlubit,
 Ohsat nas powierczanie, a w istocie zgubit.

Osądność

Nauce, ganie Alay, iak to zostac panem?
 Nie a takim ia mówis, co wysokim stancem
 J wspaniatym tytatem dumnim nauicony,
 Albo jawnie wialmoy, albo osiucony,
 Cotydnie dacie koncert, eodnie bal w rapusty,

A wozach w kieszce malunki i pustej,
Ale o takim mówię, co w carnym szpanie,
J w behawie wyarty, rano na wsiadanie
Shostawawoy & garusaka, piwa & siem cypła,
Lub wozowoy pieronki, przypalona skropta,
Na sarawoch tubiangok do Luowa sie wleze,
Tawing, czy z prawnygok, panice nie wiecie?
A tymczasem w sekretule ozbowey, okuty
Nowy wizein, przepisza na pariskie reduty. —

Nad nasz polce, przestole, ia dawna przynowes,
Nigdyś za naszymi zycion zachowanio grosce.
Trzymaj sie, tej lepicy, daty w lesie na kory;
Bogactwa bydy, ^{moze} miedziowey chłapy.
Tuzie miedziowey, iabzo przyszedliemy cnoty,
Rochuim na talary, na czerwonie stote,
Nie masz ich te, a wile niekiedy zabierzesz,
Naprawa sie, poddani pierwowi i nasigera.
Wtedydzim sie, archygow, stote, terasy wosim,
Cz potom, kiedy z lichym ledwo u aprowim?
Albo wagniza bawotyona, syzkowic ofjars,
Przedajimy za stote, syzkowic i wiarz.
Alto handel, o bracia, nikit na nim, nie syzkowic,
Choc ostatnia, potrzeba gnzbi i przysieba,
Lepicy byde i siebakiem, ale siebrocie cnoty,
Nie sabbie i kraj wicerny, skrywac scemote.
Lbytek nas w to wprowadziet, z nim duma czerota.
Ta z krajem twawoz, przez poddanych, ugnioty,
Ta panow ogotca, ta poddanych, gnzbi,
Ta nasod w przepawoty, hlok, zanura, glosbi,
Chyba byde, czem byde, nie maiaz, duwa to ust podta,
Chyba bogactw, wrocmi sie, do dawnego czerota,
Nieszy sie, bady, zlytkow, niy, potrzebnych, stercie,

Nie wyjezi w teren, i zliwosc, i proste odzienie.
 Lepiej srebrny i intary, chociaz jest niedzianny,
 Nie puchniezda z tego stemplony, ale porzucany.
 Takimi sie ogcowie nie obeszlywalis
 Po srebrny, po grosza, oni zachowali,
 I musi co zachowac. My z poroka gradzy,
 Choc tyziscie zachowam, precizomny abodag. —

Przewaga miodem.

Wchodzisz na swiat, brach pierwszy stawisz ni jest snadno,
 Kowozd cię zboyca, zdragan, filuty opadnie;
 Kowozd towcy przebiegle, kartatna, biorze postacie,
 Bdz ciwawaj, iak by cis w siata swoje dostal.
 Upadniez jziki sie pierwszy dobrze nie usboisz.
 Stwamie sie wize tych brachow pierwiastkowych boisz.
 Przekli na swiat przychodzieni, ktoryby ofioto
 Nie zapocit na wstapi osaczkania myto. —

Znajdziesz Paula na wstapi, co przychodnicia szuka;
 Ktorego mistrza i profes w filutow rachunka;
 Dna on nie tytko panow, ale psy i konie;
 Utkada sie i tasi; powierchawnie greszacy,
 Z miny z gustow pocciow, aperezmy stacery;
 Temu rady dadasz, z tym sie towarzyszy,
 Tamtema niby zaciara, co od drugich stajacy.
 Tesciny, czy kto nie patrzy, czy kto nie podstruba;
 Lawore ma co w siewerwie, i szepce do uscha;
 Rai stercisz, poznacie, i godzi i zozni;
 Przesli przez tego zyce wlabachelni, wilmoini;
 Przesli a z tych, co z radnie catowal i siewkaty,
 Lodnego nie wypuscit, iaby co nie zyskaty,
 Znajdziesz po nim Macicia, co cis zostal gorie;
 Przekhodni dotad wozgotkich wytwarowiciz koni;
 Chwipa po angielku, z francuska lobkani;
 A choc do Polozgek zbytkow sposobu nie staci;

Choi' niht bogosia' na ebe, puzkera, sig Turinicy,
Pucisz' Mucisz' parodnie, ucisz' je ulicy,
Pucisz' laufy przed konim, muryz' sa karoty,
Chesz' wiodzie' tajemnic, przed swiatem, ukryta.
Nauczyz' sig, byleby tym szedl, co on, tarom,
Byleby' sig, pozegnac z cnota i honorom

Jeste w wiecie mtocosci, a tym wieku, szesz' s'ingom,

Co do wszystkiego szedny. Do uigwa, wazwa

Porbosa mita z porocz, w istocie, zrodliwa,

Uwodzera bite slady, lew eboi' mita pieszci

Ktozic zate, przy stogery, ciernie z kwiaty, miewic

Omama, nieostoznych, z radzami, kompani.

Bzowic na pierwszym, wstepie, uprzywie, wewzany,

Co, szesz' greczomodny, rozpusznie, wytwaney.

Tam sig, nauczyz' w szobale, parobizy, wyborney,

Jak grecznie, rozposzige, szobry, przed kow, szesz'ny,

W slady, wopaniawic, stawiazic, pamietny,

Niostychanem, szobty i, tewiz, rozpuszty

Lawstyzrac, marmatawcow i, drwicz, szesz'ny.

Nauczyz' sig, jak prawom, moira, sig, niepaddac,

Jak dostac, kidy, nie masa; dostawsz, nie oddac,

Jak, szwedzie, szesz'ny, a smiac sig, z szesz'ny,

Jak, w blazie, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Jak sig, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Jak, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Jak, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Jak, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Jak, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Dla szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Jak sig, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Miszac, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny, szesz'ny,

Także nasza młodość po skasoney wiadomości,
Jaki plon, iaki owoc w usieni urodzisz —

Nie żeby był odłochim: z nasydłem nawet w miłości,
Co umysł maże męski, powaby niewieście,
Kacowne barokowy enota, nie blaskiem urody,
Mimo zwykły powszechny, mimo przepu mocy,
Smig, fetrie obowiązki, a proste Sarmackie;
Iż wiony porceiwe, i starowne matkie;
Romansie w obowiązkach nigdy nie rozgrzeła,
L' takich gniazd, iedle z nasydłem, szakay towarzysza;
I z nasydłem, miech odzawaha, co ie tęg zachowal.
Nie bęz ia abył ostra, satyra, beakwal,
Iż, a często choc' porór, przeciwo nie obawiera
W' w'icki p'obosę, a enota w sercu siez umiawiera. —

..... Ty to rozum, bracie;
Co siez na enoty, wiary zasada utracisz
Ochitanay dumnie zdania, pokory munitakim;
Wier, nie seperay, będz raciey enotliwym nieukim,
Nie mądrym a barbarym. Tacy byli dawni;
Półwie, a maie więcej naukami stawon;
Pródkie twoi porceiwij, co Boga siez bali;
Co mogli co powinni, oni rozterzawali;
Amiel, dziełki w zdaniu, a cym sądzić moiray;
O' tego, w cym nauka proira i barbarina.
Na co rozum, dar bęz, jest: blazni dawcy.
Mijay, Janie, barbarinay margym prawodawcy,
Mijay, mądrość nieprawa. Za niech toba rozdzi;
Iż do enoty zaprawia, w nauce nie będzij;
Co prawe obowiązki bezwzględnie obęzsta;
Co z na lędkay utomność, w zdaniach nie wymęzsta;
Co siez tęgę z porceiwym staropolskim gminem;

Ma karcie ci się wstydyć, ićo chęć cię ja pisać —

Lycie Dworskie

Fata greccy, to styl dworu, i moneta w karcie
Wiedzi on się tam miści, w drutach i dykturze,
Y choć nakostatł biermanów z siebie nie wie wazy,
Nadali mu panowie waler do pucydazy.

Wise ten fant wielce kdatny, i każdy go chwali,
Sto gęccze świadeczenia, stąd puszczono stawa,
Sto ostroina mienawise, i podajęcia seturze,
Sto taski świadeczenia, takimym nieturze,
Sto zgota wrogotko poroi, a mata wstoty,
Faturze stawa, drute, dobrodziejstwa, emoty.

Drzwi się z nagła otwarty, Ale tyżycie uktonia,
Wchadzi pan, ići amilkta wrogotkwa agria,
Niedy się inszym kstatatku tawi i perygria,
Niedy patrzy na pana, a z wrotku docieka,
Czego albo się chca, albo na co czeka.

Wrogotkie się usta śmieją, cizgna wrogotkie się,
Ten się pokę, ten potęca, ten się iak wze wje,
Wrogotcy na to, bogoty pan giestem orazęty,
Spowiat pan na Symona, dciem dobeym wazęty.
Ale Symon w powieniaru, śmieje się i megas,
Pan go kocha serdecznie, Pięte nagnię się stęga,
Bartomiej go uwielbia, a Kierystof go ścis ka,
Wrogotcy karmem do niego wdzalaba i zblis ka,
A Symon jeta wdzichaw i niby pokorny,
Maże saras na przedai uśmiech i giest dworny,
Tym go daie w dwornasob, a tym perer potęca,
Lapio wlot, a ići srazoia, stędo bierze amowis,
Ten, który twema stawy Symona się srazęty,
Y adie tym, który tylko potęca, uchęty.

Piot dostal pot usmiechu; Jędrzej wiecie' wezwania
 Szareliwy, kto z przyciagnę' fortuny z darszenia?
 Tyła zyskał, czebaże przez nie jeden tydzień;
 Lej syjodt z wot Symona dla niego Dobry dzień.
 Y nie panno, bo muszę rych, choc' fawor nie szczyt;
 Szę takie faworytów, wiec faworytów —

Wnie wiastoch niewiadomy Trym praktyk faworu,
 Szawiat cnoty przysionek przed domem honoru.
 Pręgioty pany, upadły szancione sziwiznice;
 A przybytków fortuny dumne szolice,
 Obiżt przysionek pochlebnoty, matactwa i dathów —

Wsi swobodna szareliwy kto ciubie sz imaz,
 Niech szattna twois egokiz, prawda, ali teatiz,
 Niech dwoe stawia szuchronym widoki uspaniate,
 Niechaj cioway nadzieiz; nielie sz tarzejiz;
 Lepsz maty, lez pewne, wieśniackie kszysziz —

Dan niwart stugi

Skaz wiecie, kto kocha, nie ma stug, kto Diczey;
 Niewolniz, co pod jarzmem obelzy wim izczey,
 Dawiga szizaz w praktykowie na tego, co wstozyt;
 Ktuzi by, co sziz tem szadley dla niego naszozyt;
 Tem dotkliwym, odizawsz wolnowe, szarot stanem;
 Gdz karat stuziz temuz, co nie wart byc panem —

Graca

Krol naystarszy u carych; nasz jarzmu niedolny
 Pod tuzem, jak pod prawem, sadza go lud walny;
 Buz wiez wstuzynym boizem i krole i kszizki;
 A my gupiz, co gramy; ptacimyz sz talkiz —
 Swiat sziz przepokszawat. Bogday byt szizki,
 Bogday wiecnie przepadly tuz i szizniki —

Dla głupich się rozszły, mądrej je przysięgli,
Jeżeli się kartami tyłko bawieć mueli,
Traga na nich czas drogi, maigtek i cnoty,
A obraćnie filutroskich przysięmiasz obacz,
Osobani, ubratni, serożce, i osrusty,
Ktoż głępietom dan' odriestwa, wytkow i rozpusty.

Pochwała miłoserbia

Nigdyś stuszą ogrygnie hastem byta estcha
Kwiste hasto. gprzew' icst. emilserne od wicha,
Od glosie wie porciwygk, niemarany duszy,
Jże się o nasze ptoche nie obijasz uszy.
Dobrze miłose, bo ptoż: srubaj w porząd wila;
Jest gmin, ale kto swyżeriu w nim obywatla?
Cwy. których powinności prawde, mości jawnie,
Mławi stow, przytkoćni patwierdzuć ustanie.
Miłoserbie was potypia, gdy mysl swiecka twoszy:
Swiżt, smiatose, burwogłona, niesie zakon boży.
Był tworilisz, sztoż nowie jak zgodzicie a stanie?
Knoć, cwi, mławić, daci przytkoć, to iest byżer' kapitanie.

Sze niewinnych okrawo, skromności i wstyżdie,
Nie day się oszereć stawom ku twoszy ochy dzie;
Wann' igdaci ku miłoserbiu, aieby się stręgto.
Mniey od miłosa szronyżek na placu palęgk,
Nietylęk, co dziełne w iadzie, w stęch skuthack samoina
Kwabit' adno stow, wolne, nieoshoćne. —
Swiżta niemota, gogbyś opanowai' ebiata
Te usta, a kłęgk' ehoćnia, szkaradna, szekwata,
Jak a szroćta, gdy obfiew' wzaranie wytkęgk,
Sowie a swiżtosci' kart cęgnij, a a cnoty igrygkama
Miłoserbie, sprawco myslie, w twosim tonie igwa
Wann' się, dzieła, kserwi, poroćnie, odrygwa.

Z tych korzyść bież, wolna od zmysłney katury,
 Wywyższona poemi iaka Decretus, Duszę:
 Szuka celu, choć widzi wiotkę nad ię silności,
 Niebisty zdaniam, tłumiczący uświatłość,
 Pięć się wż lotem umaga, a w rapedy płaćna,
 Porzuci przęgię i stęć, cześć, czego godna.
Dozwata wiska

Wisk matę dla nauki powoli przychodzi,
 Długo trzeba pracować, nim prace nagrodzi,
 Ale tu chęć niepisana, obfita nagrodzi,
 Co powieć prawy nędrze, wisk wielkowi podę,
 A te narec swiatłha, co bępręć dōsę iasno,
 Jak się w punkcie rozświeca, tak w punkcie i rgasno.
 Tym mędrca: przedtem lewo analizę bytę w tlemie,
 Cęgi się nowe przęmioty odbręty w coramie,
 Cęgli w spazym obrętem, wroci się wisk stęty,
 Cęgi swiat dęśnięć, zęchac i tneć i obręty,
 Dę same, co i pierwęć, iest takę jak i bytę,
 Lę co się w sece zękatę, w gęć się ućacitę.
 Postę w handel, nauka, harmonia, dębaćnie,
 Gęć dęćnie jęć w ręć, zęć dę jęćma, gęćnie,
 Męć dęćnie na ręć, a tęć iarmęć otwarcę,
 Jak kramare na tęć, autory na kartę.
 A ię w ręćnięćto handlu, ućada się tęć otwę,
 Stęć awę, co nas gęć, kęć rozbięćnych męćotę,
 W kęć, w kęć, w kęć, nauka, dęćnie, w gęć, w gęć,
 Postęćnie dęć, papieć, paręć, obręć.
Dozwata gęćotura

Do stawie, co nad zęćawie iest, paręć dęćnie.
 A męć i jęćć stęć. To cęć ięćnie
 Cęć jęćnie, w ręćnie nęććć, ięć po s męćnie stęć.
 Co męć po cęćć męćnie, gęć ućęć nie mogę.
 Co po w gęćć, gęć stęć, w męć, s męćnie tęć.
Wisk

Obora się w gęć swięć kęć kęć dęćnie.

Sili się na obronę, dojdą się rzeczy
Ten najdroższy, co nie wart być gładnym, a bierze;
Co pierwszy krainę swięgo majęcy być murem,
Zi i tuteż, samym tylko wydatny mundurem?
Stawy wiekom afaryniecki w baranich korowku,
Gromit Szwed, Drużyna wozów kłosek i rozruch;
Gromit, bo druga wiek, co się nad gmin wznosi,
Staw, enoty, stawiać za szybko ziemiostraj
Był wielkim, bo esut, esim był, a co esut, to cegnit. —

Łtowski i swierse

Łtowski wybór natury, światła prawodawca
Łtowski praw stanowiciel, a paratejstwa opiekca,
Sam tamie obowiązek, co wznosić i kłeci.
Ktorai łwica jęzaka na niewdzięczne dzieci.
Ktorai zubi zubi zdołali, w psychylnij postaci,
Mówili się na wilka, wilcy koligaci.
Towarzystwa przegłodnie, pracowite paratej!
W paszrod waznych zabiegów i skrajnej moralij,
Ktorai, chacia ma pora dobarania srodnie,
Mied z pracą, od sąsiadki abierany układnie. —

Nie na to tyle, darów natura nam dala,
Duma w próżnych sąsiadach, nieczysta, suchsata,
Która bżo pod postojem, która się dajemy.
Na co przegmat exultacji, jak nie wsiemy.
Na co światłosci rozumu, iście ziemnosci mita.
Czy się dziełność natury w darach wygibata,
Nie bliźniemy, abyt suchwali, tego, co się nadat.
Nase występek przymiaty szacowne postadaty,
Ten smięt nad białym, Nie będy, wiek stoty,
Był on, będy, iist more, gdzie sędliho enoty,
W naszym moey świat równym, uszczęśliwić wielkim.

Niechaj estowick pamista na to, i estowickiem,
Waniscie sig nad zwierzta totem wiebiez godnyem. —

Nie na tem sig zasada estera dorkonatosi
Towarzystwo cel iigo, do niego stowosony.
Podziw dżiwi bracia, i mżiwi żony
Swięte wżety natury ktore nawa bład targa,
Bład swękwaty, pład iigo bludnierstwo i sharga,
Człtas silnoty, gżurysta, dumy, niewdżigancowis
Kłotwicki w sęlotym obębie nadany istnosie,
W sęlotym, lęca pęryswotym, pędie zęgżeremie bęsie,
Chęć mić wisęcy, nić adota, mnię ma, nić mić more.
Stę rozpaci, a w yporze iędra będyt socęsta,
Chęć weniwē otęta pod otęta, znięta pod będytę.
Stęora węcy cel dżiwa susciemu potęty,
J shoi ga w nić bęronęch zędraisęch pęmnięty,
Kęddemu nadat istnosie, dat istnosie i on dary,
Dęom dżiwnosie, dżiwnosie iom pęrymięty i mięty.
Tęch sig tręymaie, nęst pędriat, bęsi, bęry, stęranie,
Pęwinnosie snai, węcane, i będy w dżiżeręym zę ra nić.

Kłathi

Tę będyt kębat, wżęzżęz, — Stętu, wżęstawie;
Gędżębę, gędybę wżętyk w dębie, męina stęwies
Stętyt wżęzżęnie, pęawie cętem wżęjōm, zęjōm;
A chęć sig pęnnęch dęwis pędżęci i żęjōm;
Wiedżę, si pęni dębia, a męnię otęwina,
Kędt ię, a kędt tęd, dębere, jak tętkę kęwē męina.
— Alłor kęcha, kęte kędnie, — pętyt ięgōmōwies
Jęsi kędte dęa wżęty, on ię kędte z mętasie;
Bęst, bę węcawie dęry gędy kęchamę dęwies;
Bęst, bę wędriat, si wżętyt ma, na pęawdżęwies;
Bęst, dęa tęgo, aieby męnię gędnie nić bęali;
Bęst, aly sig do wżętyt dęwidy, węcżęcali;
Bęst, bę to honor, pęnaz gędy, stęga bęgęty;
Bęst, bę dęie, — wędriatę jętkę ię wżętyt.

Juicy wiecier, kiedy brodzi. — Mato kłakła sa to,
Ni dalsi stawa, tuż cięz, sie zapłata,
Ktoroż to? — Stężyse daley, iak puto hatasaw.
Bogd edow; kłakł ai nadto, a ca ne mam crawu. —

Wczerek

Skąd esum. od Swajcarow: skąd dociępi. z Paryja.
Wise porozum, ja dociępi, trzeba sa granic.
Nigdy bywał on wiedy, dziw ma dociępi stolce.
Nie w dociępi, ia cudzym gale obytłk ganicy.
Talent granic nie ciępi, jego panowanie
Nie od krawie zawisto. Przemysł, a namienity
Dobit kłakł, lecz micki, mędzece nawet byty. —
Jako ciępi bydł, a mato sie uczy,
Sobie tyłko wycławia, a na innych meszery.
Dawać jimmom, stężyse, ia u krawie panicy,
Ganic to, co chwata, co ganiano chwata,
Nowe tyłko ciępi, a mato crasy dawne,
Czyli stężyse, podła mędzece stawa,
Przewodnych, a mato, na stężyse, a mato,
Czego dociępi, nie mato, na poroz dociępi,
Ja dawno, ia dawno, gdy jimmom dociępi,
Tem dociępi, nowa mędzece, tych krawie, a mato. —

Matekstwo

Alle sie, a mato, a mato, a mato,
Dociępi, a mato, a mato, a mato,
Nity to, a mato, a mato, a mato,
A mato, a mato, a mato, a mato,
A mato, a mato, a mato, a mato,
A mato, a mato, a mato, a mato,
A mato, a mato, a mato, a mato.

Jak na bęku dobre pasmo, gdy zapęta przeszedła!
 Coi wice iut star materski, ruce w opioie teodna,
 Pruce z idney otong wdrizena, s druguy otong nudna,
 Koniesna iednak murq byda iony i mscie,
 Jazmo iute tych ryst, metwie tontyck kudy spuzie,
 Mlusa dwiga, Mlusa i ty, odwaga nie ladna
 Ale sie dosye piana konjuma gromada,
 Joziss smiato. Poruchaj, nie bede ia sawit,
 Jto wie, moie dla ciubie low sie utaskawit,
 Moie za nader szeregny wyrokow spuzierona,
 Bzecie tabie lekarstwem, co drugim teucierona,
 Moie ieden s tyzica, ale ciubie smaiyzer.
 Choiby tej i pstrzywe, niech byda graw niezore,
 Wkrasy moie lady, szanuy my pteci puzikna,
 Jaka iut tocia Fite. Niech wozgotkie uklyzka,
 Joz amant: sigda wice na kon, a wicz wasy puzie,
 Nowy Poland glos swiata tocia Angielicy,
 Ninay karty albrzymy amochi, szarawice,
 Niech zwa kardy nad tocia, iz oblabienis,
 Pizkniyorey w swiecie nie mase. Tak romanca kasa,
 Ale nie rozum zdrowy: ten pod swicie stas,
 Jaki chess, by iut tyzmat, postuchaj co radci,
 Uwaga w kardim dziele nigdy nie zawadzi,
 Wice zwatna i w mutawie umydl sie, mig bracie,
 Lepora przykroic przed strata, niite iz po stracie,
 Pizkne twocy powaby lea to wzierchne wdrizki,
 To co wewnatze intolne wice dobrej porzki,
 Teba na to, co wewnatze. Wdrizena, hia, taona,
 Ale myla porory, a puzka pteci zredna
 Pracyone rozkora, nastopi sytore po usyciu,
 Lalka wdrizki, a w dalozem natencas rozyciu,
 Jaki werty wraicenne nie wzmocni szanunk,
 Nastopi umartwienie, nudnose i frasunk.

Niech będzie oświeconą osobą nie zawadzi,
Ale rozum powolny, co powinności radzi,
Rozum, co z na podległości more to nie gwałci,
Przeć się zony podległa muszę być do honoru nie.
To się lepiej nie żenieć zga kupiec zymarsze,
Nie pobinier dla tego, gdy zysk się dostaje,
Wiedzą o handlu nie more. W innym zysku szuka
Zła stała, nieuczciwie, dla drugich nauka
Zła matronka, teści nęczy, lecz kiedy porciwa,
W dowożność szkodliwą, posiech, naterca, przybwa,
Jedno stawa, los życia, nie noszą, no straci,
Najwęższymi, gdy z zyskiem, lepiej się, moją bracie —

Dobre

Drogi, życie, nieś na swark, po przykroć, przepawie,
Głód, smutek, wina nie ujęć, spragnąć, na fałsz,
Albo się, dowieć, w domu, lub młodość, na dworze,
Słuchać, święci, wraek, dzieck, w nieobchwały, komora,
Próbować, się, sprządać — Moim, kto, zaprawie,
Je, gdzie, inder, nie jest, tak — J tam, nie, dorozę,
Albo, sily, teści, myśli, obawie, wytwornie,
Jeżeli, u nas, nie, dobre, inder, niewybornie,
Droga, zawore, jest, droga, pomimo, wygody,
Kradka, obcy, się, całe, zwał, się, bez, strady,
A, ubady, inny, w, ciężkich, podciśkach, nie, byto,
Gdy, się, was, maena, strawit, wiele, się, stracito —

Truda, ich, honoru, nie, Gdzie, — i, ich, do, wady,
Stręga, ora, przed, tym, tylko, do, strady,
Dare, więksi, wstoga, jak, żyć, nie, można,
Jeżeli, pilność, odrowie, wata, a, ostroina,
Nie, są, daj, tam, gdzie, jest, salka, i, siarka —

Żyli. Stusiy, niśle my, nasi przedziadawie;
 Za kraszności z oyców wiźta, nie ptażer nihamuz,
 Od zerowych wiźta zdrowie zachowali w domu;
 Coż to było, co to było, wagażeni miartha,
 Nie żnali się z botanow, saltes i wiakta,
 Czestwa starość, passime ich zmaierzaki wdrizęgta,
 Było zdrowie, bo wiźta wstramizeli wość bęta.

Nie mogę ja tak wielkiy operci się powadec,
 Jednak się abyt daleko sągdrać nie radec.
 Ostetniate po rozum za granicę iedzić?
 Jeśli się on pod wstępnym duchem nie chceć gnić iedzić.

Nie nudzi się, kto kontent: bez tej szczęśliwości
 Rozum tylko i cnota są sprawicieliami;
 A ten, choćby wierał stępa, nie będzieny samie;
 Co dopiero, gdy dzieci i porciwa są,
 Języczym się, szkodliwym, prawa, doświadczenia;
 Stądże losu poddanych, będzieny sprawilec,
 W angol lat przewożę, cośmy porciwie przędzili.
 Dobre to towarzystwo, i nigdy nie radzić
 Swoich sniżę, poza nam, nowych szukać ludzi.
 Mnie to przeswiadczenie, do tego nas wudzić,
 Ja dobre w domu siedzieć. — Kto nie chce, niech iedzić.

Odwrotanie

Lecz nie dążyć perępsie, nie dążyć odwrotac,
 Niechaj porna świat cały, adakta i eblika,
 Kiedym gant, ta tem gariongek narwiaka;
 Chwał, niech będz samie, rumianice, nie chcecie;
 Gępnę wstępnie, swiadek na tych cęstach porciwie;
 Co es, nie, nieczariongek cęg w dęgnasie stawie.
 Mówie, cęgki umilkożer, taie, cęg obiwie.
 Milerę, skacowna obromowic, sędbi wielkie dęwnie.
 Niechaj sądzi potomnowic a ia piszo kęwnie. —

Listy. Do księżki
o przysięstach

Los podwyższa i wielbi, lecz rzec dziwić w mieczu,
Ten co łow jest panem, i dacie i bierze;
W jego rękach, i dnie się rzeczy drugim ptak.
Dat królom wielkość i mocą, dat nieomal i puszcz.
Wzję na jedno wstrzymatowieś na drugie sierpliwosć
To, panie mitobowu, wzdzi się serpliwosć —

O szkodzie

Umie stać, coraz nowe uprzedzenia wzniesić;
Umie winę poszycić, dać pańszczyznę i nienosić
A sławionny, kiedy się sprzecciwia robociz,
Sili się dążyć szarą, upośledzić sprawoz;
Rządzą, wadze, ogólnie, stawi, prawodawca,
Smutnym swem wspaniału, to prawdy przykłada —

Mito staryć ogryznie, mito dla niej ginę;
Ale sierpiec bez rybaka, i nieuczestnik stynę;
Ale wsi się niewiarogma być w stę maszkarsę,
Ale staryć niewdzięcznym, i znosić potwarę;
To heciam prawdziwy, to hecib, w tęg stropię;
Leciwe, mości i dozna, saccowu przygostafier —

O szkodzie

Prontopność baci wrygtha i baciem wotograc;
Mgdziar... lecz czasem i tęgdy się zaccnie dgot;
Cyni mędeca dainakiem. To wize mędece, eda się
Cawem szdaci porzaca, czasem po nieważnie —

Porasi ludzi, wottra, najpierwsza nauka,
Lecz kto się zaccnie, w dobroć niechay się uobrai
To wotplawieć wimierz, twogę wotpkoi;
To, i weli matnie się przyku ma faly;

Ja iść rozmiesz, wstane kładnie karby. —
Wszak ię nie wada bystry, lecz tenoty i cęsty. —

Świat iest wielkie testum a ludie ałtoży;
Wiednych dzielność, postęca, a w drugich porocy.
Zły egzotłeci plawę zyska, a z dobrego sęgoda,
Myk się patuazicy, lecz wielbia, co widca.

Zli ludie, lecz nie zadrąj; iest w sercu grunt cęsty,
Czy wize godnie sagany z dręta, czy z cęstoty.

Nad stądawic, wic godnych sagany wiadmy

Mniej dzielnych, wserządajmy, wic ię dzielnych chwalebny
Chcieć i cęnić, to cęsty prawićto istota?

Cęnim wserżey wicod sibi wrenozemia cębotny?

Mita cęsta kaidema, lecz powabne sbródnie,

Rozum siciatko rapak, sbród gęsi pochodnie?

Słepi w iędy w drętanie, nie wiadmy co gęsim?

Jebowic, co sbród z sibi, sbródawny kunszotem krasim?

Spada postać; cęca, cęm iest, widie się adkętar

Derieca, cęty, labieiny, dumny hipokryta?

Sęty go. Dobry cętwic, a cęby nie pęty,

Cę nie mawc ty dzielności, iędy w sercach cęty,

Łak ubłada postawę, ię porciwym sda sę. —

Podziw Pańka

A napęd, moim wicic, teribe o tem wiadnie;

Ze weli dobre iędzie, lejny w domu siednie?

Lęny z cęstoty wdratny kęrgotac cębca kęic?

Nieki pęrgęnowac w cędym kęrgęnie,

J tędzie sę nieweraw, sibi ludie poznac?

Chęst, cęm sę, cęm byde moga, cęcęnac i dęnac?

Cęgdzisz to i u sibi, wszędzie lud iest ludem?

A ięli w tteku sęrgęim, albo cęcy cędem?

Łęgdzisz, co wart sbrabania, sęgdzisz bę podobny?

Lepiej hazard egzotyki, niż praca wstępną.

Nie znamy własne niarado: równie sta umysł
Nob bezgami, Sukwany, Tamiary i Wistly.

Wszystko radka jest enota: gdzie egzotera nieprawość.

Na co operac, mój wigil, obytia to cukrowość
Wicimy się do podróży. Wjędziak, ezumien,
y chosiań wieszarym duchem egadywość nie umiem,
Pewnie udrasz, ten dobery, kędy udrasz kazer
Zagodyty gosinca polskie chwipare.

Pewnie chory, dla wody, a se Karlobad blaka,
Zasognatw tabowcy tabosia narwisko.

Co spa raprowoda. Kasaty, doktoey,

Prainy, kędy zamiany, a z tem wosytkim chory,

Chędy zdatny ezestawie, oprowadat z zagranc,

Spieszę jedem niezwykłym do wód kasztilanicy.

Jak tęgkość się kurawat, i tery wiostki stracit,

Co po wiostkach bez zecowa. choć droga raptaeet,

Wizny zaskat — coj praeiu — nie dowođ in spieszęgt.

Tędy tyłko szklanki wyjut: ale się uiczygt,

Alle mod nosych nawiođ, z wigizty się poznat,

Alle wozigernych koregocia i awantur dornat,

Alle wiginom, wigianiczkom głowy porawracat

Tędy banki złota wygęat, stary powywaracat

Złota w zroszyc, wicmura w ptac, co nad bankiem siedziat.

Alle eady eodray ludaki uteneras się dowiedziat,

Co to jest polskie ezon, Sparmois i waporow,

Nie ulczyty wody, trzeba do doktorow.

Gdzie doktor, w Paryju gdzie indziej bydź maga.

Złota się starosina nad tubow, droga,

Musi Paryż odwiezic, Nie teacze momentow,

Leci wize gdzie stolica metyck sentymentow,

Za paszportem młodości Tytura i Blanka,
 Leci w reedite rozkoszy stepiona kachanka,
 Leci wsiak na widok, laiasniat wiek stoty.
 Pięta wioie, pięta miasta, mnaiz sig klynoty,
 Adwatory izca, beemi ogromna chwata,
 Wamiosta honce narodu matrona wspanata.
 Teresa wroci, powraca krasina nasza,
 Zapomnata po polsku, wie nie wie co kasa,
 Stabna newy, sarmackie udnostagne plazy.
 Wndtosie unrawniez zupany, kontuse i wazy.
 Widzi, ach! iak to wspomaniac bez rewnego iala,
 Widzi podte dworezysca po starym. Wersala,
 Widzi polwak po Luwresz, a dusy narob wazroy.
 Niekie sobie choruiet Nie twoie to wazy —
 Jedzise w kraj, rodowita ciekawoscie sig bucki,
 Chcecie zwiedzié Polak, Litwa, nawet byda na Smudzi.
 Stoy co wiece Warszawa. Tam nie maie jankala.
 Ale gdy sig wydzierasz, nie bez mego iala,
 Pozwol, miich sig przynajmniej przystuis, iak mogz.
 Swiadom, dam ci niektore przepyty na drogę. —
 Aby dzwint sąsiady i kraj obolicany,
 Kiedy pan do dobre udiac, musi miie dwoe brany,
 Wiedney karsie doktor, felczer i s kuchmistrzom,
 W drugiey fegre, pasztetnik, piwniczny z sachmisterem,
 Oycie Maycher kapelan z bibliotekarzem,
 Pan mawratik z podcharbim, towary z sekretarzem,
 Z tych pierwszory najcelniejszy sig od spraw panokich walnych,
 Drugi za nim od listow rekomendacyalnych,
 On gwarantownie powiada Polska senata,
 A gdy pisze do mościom i pana i brata,
 Wskroś polsarygny dzinawize. Tazim, iak i wickiz,
 Bog zaplac i Bog day zedow, cytuje z Surkiz —

Dziwoci pan w haracie z przyciasiotmi swemi;
Przyciasiotmi, z zagranic uktady wielkimi
Czlowek nieprzewodrat. Ostatny figury
Sudzi Swajcar filozof, z nim Anglik panicy,
L. G. b. k. m. y. s. l. o. b. y. m. g. e. r. e. e. w. o. s. e. c. h. s. t. r. e. t. o. w. i. e. s. a. d. a. c. a.
Francuz grececi u przycim, s wiegotliwy gadacz,
Gdy dezymia filozofy, w dyskursach ^{mas} wyrazajacych
L. i. e. s. w. o. s. e. c. h. p. r. e. z. p. a. d. s. t. o. c. h. i. m. o. d. e. k. i. e. n. i. e. i. r. i. e. m. s. y. g. e. k.
A czyli peroracie, czy szeptce do ucha,
Dewi i z tych co dezymia, i z tego co stuchac
Przy haracie, ci idog, ci sbacog, ci idog,
Korak z spiwog, z holcezanem murzyn, tatar z dwidog;
Wozog satim i wozki brytki i kalaski,
Tu kufcy, tam tlomoki i paki i jaski
Na wozach, wozkach, konno, pieszo, pieci ognia,
Tu imi chadog, ten kradnie, tamten sie, przyciasia.
L. y. d. p. t. a. w. e. p. a. n. p. a. d. s. k. a. r. b. i. s. e. m. u. n. i. e. r. a. p. t. a. t. i.
C. h. o. p. s. t. o. k. a. c. z. a. p. i. e. p. o. r. b. y. t. i. b. y. d. e. l. u. t. e. r. e. s. t.
Wozog przez tob sa raptatog; klnie, a pomote, wotog;
Kuzog jek, wiewawa sa pariskim dworem do skota.
L. a. n. e. w. i. e. l. k. o. s. t. i. j. a. n. d. o. h. a. b. o. t. a. w. a. p. a. n. s. w. i. e. g. o. z. a. w. i. t. a. t.
T. l. a. m. s. u. p. l. e. k. i. w. r. i. z. t. i. e. h. a. y. d. a. t. i. g. e. m. o. s. e. n. i. e. c. r. y. t. a. t.
P. a. n. k. a. m. m. i. s. a. r. a. n. a. t. y. c. h. m. i. a. s. t. p. o. s. o. l. w. a. r. t. a. c. h. g. o. s. i. e.
W. r. i. z. t. s. t. o. k. i. j. o. w. g. u. o. w. i. e. n. s. y. s. t. o. p. i. l. a. g. p. a. d. s. t. a. r. a. s. i. e. i.
C. h. o. n. o. m. u. p. a. o. t. w. s. a. c. h. u. n. k. i. w. r. i. z. t. o. g. o. p. a. d. w. a. r. t. e.
D. a. t. t. y. w. i. z. e. w. g. o. t. o. w. i. e. n. i. e. z. a. c. e. l. e. y. n. a. b. a. r. t. e. j.
W. i. s. c. d. o. b. r. e. y. w. i. z. e. p. r. a. y. k. t. a. d. n. y. a. n. a. s. n. a. k. u. w. d. r. i. z. e. n. o. s. i. e. j.
W. r. i. z. t. p. r. a. y. w. i. l. e. y. n. a. k. r. a. d. n. i. e. d. o. p. i. e. r. a. w. i. e. j. b. y. t. n. o. s. i. e. j.
K. o. w. e. p. l. a. n. t. y. n. a. t. y. c. h. m. i. a. s. t. z. g. o. r. n. a. s. w. o. i. e. z. a. d. a.
P. a. n. w. y. n. a. l. a. s. t. c. h. o. p. p. t. a. c. i. z. a. n. i. s. t. i. o. d. e. c. a. d. a.
U. t. o. z. o. n. e. p. r. a. c. i. e. l. t. a. d. l. a. z. y. s. k. a. w. y. g. o. d. y. j.
W. a. t. a. k. i. p. o. n. i. e. i. n. a. c. h. e. j. m. t. y. w. g. o. r. a. b. e. z. w. o. d. y.

Prawy w piasku gorze chmielik, tam sadzić winnice,
 Kieraki to ściwocki wycinać, a lasy w ubiec
 I tak na piasek dla trawy porawość darnie,
 I pasieki dla wggacy arotie kradkarnie.
 Gorze staw ma być zwinny niecz, a gdzie pasz owce,
 Spaci wżożółt, niech błęda pomiędzy manowca.
 Pastuskom, idy grały pokupować floty.
 Niech wogt estonom w niedzieli, tłumaczy gady,
 W pomiedziatku dla dzieci kuu architektury,
 Anterika we wrody, a i zgromi serway
 Niechaj pierwszy cigoj pshan usy dobre mierzgę,
 Polon moie napomlęgi, iak patrzeba, wiclegaj,
 Tak to drudzy, a nie ty: wstydzie się, moj wżgic.
 Pręgiach, edmiei stocking wżety z toba wżgic,
 Kaze mówić: fi wżgicy co eis otaczają,
 Wierz mi, na gospodarstwie wcale się nie snają.
 Ten najbardzy, co prawi, aby uszczelkował,
 Kosa — chłobow. to bydo. On bydzie wydzimiał
 Poty, ai twoiach kwiściach przirobi w salschicze.
 Nie wierz mi, to pogorwy wżgoticie abolicie.
 On mówi, idomy wżgicy synowie Adama,
 Ale my, od Jafeta, a chłopi od Chamoa.
 Wżg nam bry, a im ciępię, nam dzieć, a im ptoic,
 Nie powiniem pan swoiach przgwikliśw tracić,
 A wżgiera kiedy dawnie, i rżyk z nich gotowcy,
 Jedą ie teraz szeregowie, a powracay zrowcy. —

Do Antoniego hrabi Krasickiego

O sbowigzkach obywatela

Kwi sżwizek nie idnaki umyot tżgycie moie,
 Ale kiedy z kwi sżwizkiem mysl się rowna spuzie,
 Mysł psaciwa, a prawi z giuntę swego mgie,
 Czuzie się iessere bracia, zortopnyom warunkiem
 Dżez przgiasz z wżgładami, a mitosi z szacunkiem,
 Wtenias braterstwo mite, szacowne, powarne. —

Wnoszą głos, póki wzruszono, głos wnoszą pozwoli,
Jedynymy matki dzieci, a matka w niedoli.
Cycyżona, cześć narwiśko, kto emoty nie czuje,
Szyte, dzielnie, gdzie iższe porażono, panie;
Panice tam, gdzie wzrusza los publiczny celom
Najwyższy zarządy wolnych byde obywatelom.
Jam był, ty iższe iżte; cetera, my moży bezie;
Toż z szacunkiem dziejow, ia ptoas, po stracie
Na potrzeba dowodow, tam gdzie iżte iżte iżte
Cyców naszymy prostoty, emota starodawną,
Ja, która wzniosła naród, ta synom przytłaczam;
Jeh się, nauki trymajmy, idemij, bitym śladem.
Kochać kraj, emu staję, powołachym iżte echem;
Ale staję, bez względow, a staję z pospiechem;
Wstaję, a nie zyskać, owsem w stajbie tracie;
Cudem tyłko wzniesieniem, duszę ubogacisz;
Wywstaję, się, czynisz powinnosć a szkodisz;
Byde szatym, a ogłodać niewdzięcznosć w zawodisz;
Ciepłie kłamstwo, szkodliwość, iżte cześć, emajszac, szkodisz;
Co wspiera, co stan taki potrafi nagrodisz.
Cnota wyjsza nad względy, wyjsza nad korzyści;
Co wamaga cześć, szacunek, i myśl, prawa czynisz.

..... Godzien kraj kochania,
Kraj, co żywi, co zdobi, miłoś i szlachania;
Kraj, któregośmy częstka, a częstka wstota,
Pseudo-politykowie manym, obrotom,
Pitni iadru pochlebstwa, wśród płańnych obywatelom,
Stodaj iżte podanostwa, rozpacze niewolnikom.
Nie tak szdaci moży prawy, względy nie wistly,
Krol wolnych ludami czynisz, despotą bydełty.

Płonność duszę wolać, a cnota ię w budra,
 Rzecz publiczna ię wstana, niewolnikom cudra,
 Gdzie pan mowi, to mowi; swobodny to narci;
 Czujcie ziemki, szacowne przywileje wasze.
 Nie ma panow, kto wolen, nad zwierzchnosc, a prawo,
 Zna swoy szacowny, a przy niem obotawa ię swawo.
 Nie buntownik, lecz cnoty szacowany upatom,
 Cnota w czciscach szacownym, gdy anacy podziatom;
 Gdy w przedziatach zna cnoty miodow, szednie stawa
 Niję prawa, cci bracia, hoto dacie monarce.

Do Adama Naruszewicza, o pisanie historii

Dzień ludzki, etc, dobre, mędrze albo głąpiec,
 A' dziejopis iak echo, uczony biskupie.
 Mechanika iest zwierzchnosc, kto w nie wyreci racy,
 Tak kazdego, iak godzien byci ewangij obacy.
 A co sa zycia tui przywarę i szkodnie,
 I powala niekiedy wykrasac swobodnie,
 Boiazni, wazge, zyst, nadziwa ustawia i laty,
 Choc' racy, anamienoty, mocny i bogaty,
 Gdy te blaski powierachne, coraz gawnę i wiksem,
 Nijm siz tytko pokazę, lub dobyem ustawikiem.

Dosi ię bank. uczony biskupie pisanos.
 Ty bierzesz pismo w rękę, w rękę, co na strazy
 Prawde maiga czestna, ociśle racy wazy.
 Dus i miato, bo tak dzieje panostwowi nakiy.
 Czas znika, niya przesctosc, wisk niedwrotnie bierę.
 A wogtępkow szkaradnowi, lub cnoty przyklady,
 Te obrzydly, te swigte zostawiz slady.
 Sigay ię i obaczę, a gawę podty racy.
 Nijch siz wotydęz bezboznie, nijch porociewi ciesa,
 Nijch wiedza, ię choc' podoty dobych ucimozia.

Wyporne enota na swiecie, i wieki swycizna;
Ten est decizija, inaczej pozostana robota;
Ciekawosc, czera jobudka, grunt uszytkiego enota;
Co mi potemo to wiedziec, w jakim dzeitu eston;
Nie est stuzg do dzieita prawego wyroku;
Nie dzieit czynie trzeie rzeczy, lecz ten, co wini czynie. —

Prawda, umie rozdzialac przymiot w woicowniku;
Chwali marta, lecz enoty nad marta przynosi;
Tryumf wielki, moc swada, ale ludzkoie glosi;
Wielki u niego, kto wstade, i dobesic, potczyt;
Wielki, kto wstade, marta, ludzkoie dobesic. —

O wieki! nie wieid laurów, ale pospad onytkow;
Ostanie Karimiera, glosie krola ktopkow;
Pto grubu maiekat, i to przegromek byt podty;
Stad sie ego zaszyty w potamnoie corwidty;
Pamieie jego szacowna, i waznosie staterna;
Dardziej rzewni, nie dzieiti, a stad chwata wiezna;
Stad przyklat sta nastypioie. Przewty dobre chwata;
Wskwatowei sbyl kenzbeny, zaufang w sile;
Czar naze naze stabiat, wzmogty siez szarydy;
Przyrodit was, gdy bez rzewi, bez mocy, bez rady;
Stad sie tytem postonnyche a gdy istnosie traci;
Te co siegdy swyciziat, nazydy bogaci;
Wypada piore z rzku na mysl takowe;
Niek syny, ogiew nieszczosie czytaj osowu;
Niek wiedez, sprawy naze porawsey dokladnie;
Je gozu enota w pogardzie, tam narod opadnie;
Niek wiedez, ale po co swonosisz wykeczac;
Pto urnoi, krol do enoty, podta naze wypracac;
Dourgotane wiatemi, choi masty siez chwata;

Stebnik Dobry, paszura, saska nadziwa,
 Cytasay potamnosci, iak les cnoty, aska,
 Tez, co widziat, porciwooi, prady sie nie bha.

Pochwata miodu.

Wchad sie ebytek, w umyoty zgnusniate w pokoiu,
 Wchad sie w odzie, w mieszkanie, do cista, napojow
 A coraz postepujca, fatalnem ogniewem,
 Wgardziat dawna prostota, w nicy miodem i piwem.
 Przeszed naty nieprawy do ogiedu do dzici,
 Co byto trunkiem panow, tiaz ledwo koncei.
 Ksiazeni niegrabowcia, mniemaniu prostoty,
 Wtopyli sie miodu, piwa tak, iak dawnej cnoty. —
 Lepszy byto, kiedysmy nauce trunki pili.
 Nie piwo, lub miod cagnit, ising swycizyli.
 Alz co sa prostome trunki zausze chodzi,
 Terawoosi byta zaszytem i starow i mlodzi
 I sie mznosi, twatosi, praca i ciupliwosc cnoty.
 I niemi po krainach stawa nasza sie zarnosc,
 I niemi byliomy stasznim moim i szerszym.
 Teraz miod niewolniki i nowosci szewcy,
 Traskami zatrudnieni, starowni i zbytki,
 W naszyeni, zgdz ptochych ktadziemy porztyki,
 Jakim sz, zwaszad stach, zamiat nasilenia,
 Lwowzgd uyma koczyci i Dobrego miania.

Tego bzdiam ugwai, co nam kraj nadawa,
 Milszy napoj, gdy wtary, milsza i potawa,
 Dym naci, mowia stanki, gdy wtarnego krain.
 Czemu od powszechnego Dalecy zwyczaj,
 Dobrych ogiedu ste syny, kraini sacny wyrodek,
 Nie widum prostym, totem, ubitym, przez przesoki. —
 Ihe wotnia, goracy swore nadziwi, wtawia
 Moglimy sie wogniwyci, potegim z bogacie
 I wozgnosci dotalki, z prawy sie zysk wozayna.
 Piny skromnie miod, piwo, doydziemy do wina. —

O zepsucia publicznem

Przeki jest dobry przykład, racny wojewoda.
Te czasy, gorzi ludzie, do straty nas wioda.
Czas, rzecz ciezka ludzie, co sie z emot starych wyculis
Te spodobane nauzenia rzecz nasz zysculis.
Mamy powstac: niech spytana, przekupnie wotgadze,
Piszesz sie cyryczna, gdy zdrayca waptace,
Zdrayca, co rownym sobie nadzty owzakiem,
W wolny ziemi jurgieltnik, smiat sie swac Polakima
Przym twat, co twata cnota w mieszkanecach, poszczynych
Ale gdy sie wkead podstep zychkow niegodziwych,
Zrobniaty, opetety, znikly owe wielkie dusze:
Ozwiernomi ferarow byly Fabijwzes
Przyklad wiekaw nauka, do rzecz wielkich zedalnosc,
Tam swiada, tam twata, gdzie ludzie i wolnosci.
Ty, co znasz, cym byl niegdys gmach, z matych szombkow,
Bacz popora, cyryczny, bacz przykladem szombkow.

O miernosci

Moina perestac na matim, moy zycie Plubanic
Dagodzi miernym chciom, na to rawsze stanic,
Dyle tylko mie chciec na roztopney wodzy,
Wiekimbolwick baci stanic, nie bzdriem ubodzy.
Cezgi trzeba wotniec za prawdz niewiele
My sie zbytk kochajacy, my nieprzyjaciele,
My wotomny niewszeg, na naszego sziatuere.
Oz gtepi, co swiat posiadz, a posiadzety ptace,
Bo mi nie miat co posiadz: Nicchby ja wierz ratym,
Cezgo go wizecy szaczobojym, czynie i bogatym,
Stworzyt wszere swiat drugi, a wotanie dla niego
Posiadzby go, i ptakat, i nie masz terciego —

Nie posiadziemy świata, Alkandy nowe,
 Uchochyśmy posiadli cady, lub potowe;
 Gdy nie wiemy, w czym miara, i tak miara bywa,
 I takby nasza istność była nieuczestliwa.
 Nie to co mam szczęśliwy, choć w wszystkim optywam;
 Lecz to jak miara, Driery, i jak iey ugwani
 Poinsie cyri, egdra miara rozraronas
 Grosse cady, traskliwego zrosi miliona.
 Wisc i grozem kontenci, gog z poczesiwij pracy,
 Jak niegdys' Kochanowski, a przed nim Horacy,
 Ulegny dobrych chwili, mimo edania gminas,
 Smiechy, zarty, zabawki, cęte, a niewinne,
 Niechay laby, sbył matz dni nasyek przedziela,
 Ili silz się wscelic, dobry się wscelę.
 Święta cęto! ty' nie iest ponura i draka,
 Tobie niasz ofiary wśród mego chłodnika,
 Ofiary niegdys' tatur, winz naszq trudne:
 Ułnyst bę uprzedzenia, serce nieobłudne—

Wirowe zżone
O pochwałach do krola

I paenas iue edworaczal, a mura ostroina,
 Wisc co zysk, wisc co strata, stracita swaz smiatosc,
 Ty krolu, co iuz chwalic bę pochlebstwa mozna,
 Ty, co znasz szczerosc chwalecōw, pochlebcow suchwatosc,
 Twiy enocie wita chwata, lacz taki sbrzydly,
 Ktary ię nieprawemie szczenia kadridly.
 Chwalia miza prawego, co godziw pochwatly,
 Jest to hoto winny dawne przymiotom i anowie.
 Nie idzie droga, pochlebsto atwisk dostoraty,
 Wosci swiatny blask szychu, lacz zna się na stocie.

Chc zysku starych myśli na nim nie wzmadać,
Ta chwaleb, Epokarza, chwalonego przed.

Nie dla próżnych starzyńców cziata wulka dawca,
Sama sobie nagrodą: o paszki nie stoi.
Umysł gminu porożony obywateli wczuwa,
Kupnie wulbiciele, kto się prawdy boi.
Chwata kunsztem nabyta, wieków nie osuwa,
Dobrym horrysi, tym hańba, a miernym nauka.

Wielkich stopnie dostojenstwa nie są próbą anoty,
Cieszyć ta w najpodlejsim mieszkaniu się trzymaj.
Miejsce stawy, co same, posiadł krucze stoty,
Wzrost z moją przeciwnie, chyteńcis świat zryj.
Nie nasre, co los szeregony przegrasobit datkiem,
Cnota tysięcy, a wolta przegradkim.

Osobność

Spekny kacie, w którym się ukrywam
O przemyśleństwie nieszczęśliwym agrar,
W twój czas wiesz we wszystko optywam,
Pewnie, że głos mój i myśl się utar.
Temi widoki utworzone siodec
Porwił nieak w tobie przemyśle mój stodec.

Dość stago bytem fortuny igryskiem,
Czas mi rozpuścić dawno opłacie szagie.
Niek się świat bawi innim widowiskiem,
Niek idnych wronsi, spuszczra drugich szagie,
Nie chy i myśleć o fortuny kole,
Bytem na górze, bytem i na dole.
Pki wiek rzutki, nie pewne sawidy,

Przysetego wieku uwdziękat i stordit,
 Biegtem za szczęściem mniej bierney, bo wstady:
 Niech też odetkny dosciem się nachodit,
 Patencie na innych leguwy stoczenie,
 Ja sobie w głowie tym ciekaw odpocezę —

O niustatczności losu

Caruś się skarży na fortuny cisy,
 W tych waleńiach mniej bierney.
 Nie wiem, jak zmienna wosytkis nasec losy,
 Jaki icy humor dziwacny.
 W momencie iednym szczęście zniwodzi edota,
 A w swym ducstaniu jatrywim,
 Bez sztytni szmatna, drugi raz wosota,
 Czyni niednego szczytliwym —

Początek Do Aleksandra Wasiliewskiego

Ty, któryś zrućit jzramo uprzedzenia,
 Chce dumnych iednie i dworszczyzny troski
 Ty, co w mienności szukat atajenia,
 Zwałat szczęście w podrod twosiy wioski,
 Tam gorca liś szemere, gorca mencię strasznyk,
 Szczę na murawie, cętyj te wierzykij

Niednego państwa mieszkanicy szczytliwi,
 Wam tylko szczęścia, wam losu szardrosce,
 O wosyłać dobro iedynia troskiliwi,
 Lęk was nie słę, obiwosć was nie troszce.
 Szardrosć nie gępie, nadzię nie tudij
 Poszrotki szczytliwosce i w twosie ad ludis
 Pod cęty matki starownym dorocem,
 Bez trosk, bez pracy, dni wasze jedreńszij
 Równie w cętyre, gardziwie wybozem,

Skrytne a przygotowaj, siebie, nas i synicis,
Nawiedzony, etowick wam tylko nie sprzyja,
Pierw dar chwila, a dawce zabija
Gdy wdziszera pora nastajacy wiosny,
Stokiem wzruszeniem ziszow przegrodzenie,
Dacie sig stywiec w rojach brach radoziny,
A opawiciorzy zimowe schronienie,
I dziew, pol rozleglych, stojca kiedy z nasza,
Mitym sig planem sywca i passora —
Gdzie lekki zija, w posred tyk kamicztych,
I ziothami igra, i z trawka sig piewca,
Albo sig wkradtory do lip roztozotyck,
Chwicie gatkach, i luscim szelwicz,
Tam wasza zdobyca: wszc kwiatok lub trawka,
Przem z uzylkum, terycie zabawka. —
Nadce obfite maizacy, dostatki,
Umiecie porozothi zachowac i usigc,
Obrute plonem, waszacie do matki,
Alby i sobie i drugim usturyc,
Sto w przykrym zimie miwacie wygodny,
Sto nam dajcie i woski i miody. —
Gdybycie tylko po tykach biazaty,
I pasty ocy pichnych kwiatow wozickiem,
Pyszchoby wasze corhosze ustoty,
Poiny zel smutnym wydaty sig brachkiem,
Stochi wasz probarm, dla nas przigdany,
Wam uside stodry, bo zapracowany —
Domki corhoszne, dostatnie spizania,
Wierz, iz praca bogosci nie teaci,
I zagduc hary, kto was trawi mariaz,
Porozothi gabicie leniwych wopot-beaci.

U was do nagrod zastugi sposobia,
 Karmicie, w zimie tych, co w lecie robia. —
 Macie izduba, i raziu boleśnie,
 Ale ci tylko ku obronie macie.
 Zwierz najmocniejszy drzewi was niewiednie,
 Stabi, i zgerzeniem sily, swygzizanie.
 Kaida w nadziej, i zoin obronie,
 choc' wiez, ie zginie, precize matki beanie. —
 Pasce sig, porozutki po rozkoszney tpey,
 Zbirajecie stodye i kwiatow wybaratych;
 Poki wam stary dni lata gorzkie,
 Poki wam stanic zicu i zial wyzratych;
 Wasz biezg rozkoszney nikogo nie nudzi,
 Lepiej bydz' z wami, niwle w poszed' sukci. —

Laur

Szerepu dobrego ulubiony ptoczey,
 Ty co mnie teraz uiszysz i obzywani,
 A w przegadzonny ciodobny uobrze,
 Na coraz nowu woziski sig zdobywasz.
 Laurer, ia wieznick, spokojny w umyśle,
 Pod twaim sieniem porwol, niechay myśle. —

Gdyby' mogt patrzeć na twoie obroty,
 Wierz mi, w szczuciu bythys' nieszczestliwym.
 Musisz uwienicrac' wczyszkuwa niecnoty,
 Juiw' bydz' przestal nagroza, cnathwym.
 Nigdyś do gadnych wimierania, nasrony,
 L'obitw, zobbisz sylle i strony. —

Do Katarzyny z Krasickich Stadnickich

O matko dobra! co za dawnyim wiekiem
 Jdiesz, choc' iestw' i młoda i taona
 Co znasz, ie ptac' twygy precize iestw' etowikiem,

U. w czasach naszych zbyt rzadko przykłada,
Lono porciwa, rozumna i miła
Smiesz sama karmiła, coś urodziła

Taj się, bo cnota teraz posmiewiskiem,
Taj się, bo dobra uci się być nie godzi,
Tak wiek nie rzeczą swiatły, lecz narwiiskiem,
Nad dawną cnotą uchwała przewodzi
I goj przyciśnię wioskatek maie,
Smiesz się kłóć z tego, co natura kłóci

Po Jagiellami, Wasani i Piastach,
Porciwa dostojeńca cześć dany,
Lepiej, niż dama, było być niewiastą,
Nas wiek był w słytki, w istocie poznamy,
Lecz dziś, iż niewolę dawną gubijano,
Utraciliśmy i cnotę i państwo.

Nie wdzierna, kiedy męska tak odrodna,
Dawać przykłada, zawzięcie, wzdurzyć opatych,
Nie wdzierna, stan się uwielbienia godna,
Kochać krom, pielgrzym, w umyśle wspartych
Lecz dziś wiek przyciśnię, co dzisiaj się sprze,
I porciwych matki, dobre być, drzeć.

Do Wojciecha Jakubowskiego

Danie Wojciechu, mówcie jako chacie,
Przebie to dawnie rzeczy na tym świecie,
Młodzi i starzy za stym posole wozkiem
Tych młode ślepi, a lecy za wozkiem
Daby się kłóć, kłowni się nie lubią,
Knowie strach, a studej się lubią.
Danie Wojciechu, mówcie, jako chacie,
Przebie to dawnie rzeczy na tym świecie.

Do tygoi

Mój sąsiedzie, mój Wójcicku,
 Pora radości być podziękować
 Nie gdy chętny, do nas chodź
 Nie gdy chętny, tożki stodoła —

Bywa iednak, lecz gdy zachce
 Ktoobyt pragnie, ten jiy nie chce
 Wzrę pragnęcy czasem smiechów
 Nie wazhyz, mój Wójcicku —

Przyjdzie, ujętyz ię w twój chacie,
 Ostadzi miśl, pa utracie
 Lecz, jak tyżena, w orzechu
 Tak iest on, mój Wójcicku —
 Teruba to zgrzyz, co ię kęjiz
 A dopiute sig ujęz
 Wamoię, w pracy przy odducha
 J orzerwi, mój Wójcicku —

Moclitwa

Stwarc, my twoie stworzenia,
 Chwalc, twoie święta głoćmi
 Czem iustim, twoje darszenia,
 Perwolite prosie, prosim —

Laska twoja daj, bierze,
 Daje, cę wiemię, zawięz panem,
 Daj, ujętę, daj go w miere,
 To iest najszelę, szliewezym starem —

Twoie dawac, nasze prosie,
 Twoie krac, nasze stęjce
 Daje ubostwo, daj go znowie,
 Daje obfite, daj cę ujętę —

Hymn na rocznicę 3^{go} Maja

Wjrzym nad niba wienioły mauiatam,
Boie! co raczysz zawiadomsi swiatom;
J Dobrodziejstw, wem iest, obiawie,
Porwol si, stawie —

Lud twoy, lud braci inkan nigdy's marnie,
Wsol do twego koscioła sie garnie,
Przym na ofiarę, opaterności swięta
Stargane pęta —

Day uszję, coś Dat, w pokoiu i zgodzie,
Day ducha rady i męstwa w barodzie,
Podległosi i łona, w swobodzie wstęymalosi,
W działaniu twatwosi —

Niech łaski twoiej będie uccestnikiem
Kieś, radny, rycki, miużerani z rolikim,
Dat, gdy wiktora szczęśliwizę swoboda,
Tyś sam nagoda —

Do Michała

Panie Michale,
Wisi doskonały,
W codziennym tudzie,
Co to są tudzie,
Ty ch stow' zasłupia,
Ty ch ryok zasklepia,
Ty ch stawa tudzie,
Ty ch zardroś budzie,
Ci nadto krysta,
Ci nie nie myśla,
Wę ole na swiecie,
Ty um w nim przecie

Wice oiz wynowic?
Lestae ihenovic?
Do ktor bu ale?
Panie Michale -

Maremia dworaba na wsi osiadlega.

Juz czas meozny, juz czas statny,
Co amartusiaj przegrodzenie,
Dwalnia; widok sniciny, blotny,
Jedne bicie, uherpnie,
Wozicy nadzieje ku wisnocy,
Pezki uwchodza, tawka wodnie -

Oszawione ciopem ptaschi,
Poz igcia podzawiaia;
Luzerat skaki i igaworki,
Pezweta ptodnosie sznacraia;
Luzwag radoś, szwag pienie,
Omtadza oiz przegrodzenie -

Polub czuty idzie w pole,
W pole szym, potem skropione,
Wraca szjan ku atocole,
Kedy krawki wgtaczone,
Krawki, co wygodnie misset,
Co szawat, karmet i piwtil. -

Dusaca w wolnosci, szk radośny,
Ceba gtojne powtaraia,
Wozysto nisie, pezno wisony,
Brazny kasty igcia,
Jgdy sz szumia szikni,
Kuz powab, co sz plenis -

Stawik nusi wdrizane pienia,
Wzgnadzic osiadty samici.

A zbył czuły rozrywaniem,
Podawała w cholice,
Czyle zwalnia, czyle spieszy,
Bawi, tuczi, smuci cięszy —

W zamoku wozicznym rozposciera,
Kieże promienie srebryste,
Prze gąznie się przediera,
A strumyków wody czyste,
Ldy ułotczyki powiewała,
Dusza postać wydawiała —

Pod jaworem siodra starca,
Dochodził stodkiem wianionym,
Jęza młodzieńcy przy słońcu,
Leutem zdziwi rozrywaniem,
Przypominała jak mali,
Jani turydy pasali —

O wsi wdzięczna w tobie życie,
Tyś rozbuży prawem zrodzonym,
O wsi wdzięczna, miłe obyczaje,
Premie w tobie dni nie wiodłom,
Miałem miłośnik, martwy byłem,
W tobie siedzi i żyjęm —

Do...

Mości szkiełkanika,
Głupstwa w świecie jest bez liku,
Nie ile jednak rzecz oznaczę,
Że w czym głupstwo, wyflumaczę,
Ci co zwierchność posiadają,
Głupstwa żadnego nie mają;
Z natury sposobu czynu,
To jest tylko podział gminu,
Ci uboższy, ci bogacis

Kto jest głupi, ten co ptaci,
Przebiegmając w równy mierze,
Kto jest mądry, ten co bierze —

Do Pana Jana

Panie Janie,
W każdym stanie
Lyskać można
Myśl ostrożna
Obać umie,
Gdy rozumie
Gdy obiera,
Gdy stawia
To w czymś twierdzi
Wzrost boleści
Siz wstęga,
Zapobieg,
Wzrost ma stacii,
Wzrost zbogacie
Ma siz swadnie,
Lato z gadnie,
Wzrost ty oto
Lazore z ony
Mase siz staracie
Bo uborac
Jawac heki,
Bez od wotki
Niada more,
Cnota wamozie
U rabbiestwo
Duma, z dicitwo,
Zle prowadzi,
Lazore z radnie
Cnota wazozie,
Cnota wienozie,
Kto castliwy,
Ten szczyliwy. —

Do Pana Ignacego

Mój Ignacy,
Kto jest pracy
Lyskać waczosci,
J zamowicie,
Gospodarstwo,
J handlarstwo,
Wozytka w czasie
Ten uca siz,
Gdy kto zwraca
Pracze bierze,
Mocnie imo,
Co raz trzymac
Nawet losy
Ten co wygna,
Pracze mierz,
A nie wienozie,
Twatowiczegwosc,
A uimpliwosc,
To bogacie,
A ten traci,
Kto siz opuszczac
J opuszczac
Dobry chwily,
Kto by milo,
Ten uigwa,
Jtaly bywa
Lazore czayny,
Bo zych bagny,
Ten gorie prace,
Ubogaca. —

Do.....

Seacowny starzec, i skiego ostania
Dawny Polaków ochoty!
Płocisz, ocyżena, niezdy był dostania
W skarbę, ożję i enoty,
Dziś w innym stanie, pod tych duchów matnia,
Utygnat, ocyżow, wiek, etoty,
W odradnym, płocisz, i nadzicie,
Gwalt, co is, ziszczyt, i, isere, sis, z, niey, smicie.

Ziglac, i, boicie, sis, na, schytku, zobaczy,
Wili, sis, skaty, omingca,
Le, czynit, kato, ginyey, w, rozpaczy,
Nie, smiercie, zyciem, miał, stony,
Wopaniaty, unyot, dziate, na, inacny,
Bronie, ocyższ, i, zginac,
Niech, podty, stacy, niech, zyska, na, panach,
Mibza, smiere, wolna, nie, zycie, w, hay, panach.

Nieborak

Wenacie, trzeba, byde, teostatym, w, dowcipie, ciepliny,
Ta, zezia, tamta, rodzi, niezawisze, walkie,
Wie, gdy, z, enoty, z, corumem, masa, byde, niezacz, stony,
Ubraciy, sis, zawracza, na, przegody, woselkie.

Styeh, iest, moostwo, a, gupich, licha, bee, zachaby,
A, ci, nieprzyciaciele, dla, twego, zeminista,
Wiga, trzeba, bitwy, zacię, z, odwaga, bee, chlaboy,
Ledy, tawa, wygrana, w, dawne, nie, podniestar.

Do myśli

Myśli, stočka, gdy, ocyżoyra,
Boday, zawoze, bytas, u, mnie,
Lęto, pokoy, bytli, wogray.

Czy pusto, czy pustki w gminie?
Stodzie pracy i darowania,
Gdy ja z tobą, a ty ze mną. —

Dużaj myśli porządane
Co po życiu kiedy w troskach
Biedzie z zmożką aż do rana,
Smutna w miastach, zziębnie w wioskach
Tu przestanie być i niekierowna,
Gdy ja z tobą, a ty ze mną. —

Myśli stodka i spokojna
Urozumiwiał pokępane,
Myśli prawa i dostojna
Jakieś wesoła, twój w wgnie domu,
Wszystko ma postać przegięta,
Gdy ja z tobą, a ty ze mną. —

Przyciąca, siędźmy w cieniu,
Siedźmy w cieniu tej topoliz
Ciepło stodka w doświadczeniu,
Daj się uciegnąć do wale,
Niek czemuś zorkosze wzajemna,
Gdy ja z tobą, a ty ze mną. —

Mierność

Stodka myśli, kiedy wolna
W tabie koryw i pociecha
Jesteś cęta i powolna,
Mile się, inota w miedkach
Czego żądre nie doznaty,
Gdy w miedkach, jest usmiech twój

Mierność stanu, mierność myśli,
To najlepszym cęta losem,
Niekhay kto chce, jak chce koryw,

Wszystko, tytułem i tresom
Jó w tem co jest i co czeka
Mierność szczęściem jest człowieka.

Górzania starożytności

Przebieżawszy starym wierzyć
Przedtem zakrywając wierność
Doświadczeniem rzeczy mierzę,
Dobry rzecz widać.
Nie zdradza ta rzecz obowiem,
Wiesz więc temu co ja powiem.

Ja moich czasów działano,
Tak jako działac' przystało.
Ja moich czasów gadano,
Jak się gadać należało.
Starość młodość opodobała,
Młodość dobra, starość wstała.

Ja moich czasów rozumnie
Tacy byli, co umieli
A białeć próżni dumnie,
Poszanowania nie mieli
Znano co szło, a co szkiełta,
Były światła, nie światła.

Ja moich czasów i gęstość
Nie tak jak teraz byta
Duma, potęga i wroćność
W porównaniu nie wchodziła
A udomakie gęstości były,
A udomakie się bawili.

Ja moich czasów piniędy

Nie potrafiły nie rozumieć
 Skomnie były ciwizac zgroda,
 Na czoło przysięgły uwierano
 Nie widziiano, co bankrutę,
 Nie widziiano, co filutę —

Za moich czasów i dzieci
 Lepiej swe rodzice czuli
 Mowiono respektu nie sepej,
 Jakiś dobery ludzie byli,
 Co rodzicom udrzitali,
 To i dzieciom oddawali —

Za moich czasów, mądrze, ziona,
 Lzale, co jest matkinstwo sprężac
 Toż się obowad bez patencja,
 Nie dla intencji byli szęgas
 J zaszczyt kłam nie gasogt
 J — stary Pastomicy zasogt —

Dwór

Gdyś jest smutny, gdyś się los wospacza,
 Gdyś dobczego w szęszwicie humoru
 Władz ię postać wiele szęacza,
 To nagwizęcy ptaci a dworu —

Oko pańskie, iak stonice w woschodzie,
 Pzdeci ciemność, gdy się podnosi
 Odwrót, iako stonice w zachodzie,
 J na ciemność, gdy się zasnosi —

Wszystko wdzieranie, wszystko obłudnie,
 Wszystko czucie, gwałtowność sporu
 Kradki kłamu, sprężia, patencja,
 Tak woschód, tak dzień, tak zmrok a dworu —

Mysli stara

Iny na jawie
Wkwasia prawie
Ktady moie szczesliwosc
Coz jest zycie
Smiech i zycie
Pozosta ktopot, traskliwosc
Nuch siez teoretyz,
Co zarobowara
Szczescia, gog go nie znowid
W moicy chacie
I po stracie
Mam co drugo nie maig
W tym co miatem
Co uratem
Cien a resota przykrosci
Mlody zystem
Serio ni bytem
Moie cilen zarobosci
Teraz stare,
Kiedy miary
Prawych robosa wygwam;
I gust stodszy
I iam mlodszy
Wkizane maig: was wygwam.

Do Boga

Do Ciebie, Panie, wnosim nasze prosby,
Czy stworzisz dary, czyli stworzysz granicy,
Lewsze jest wsparcie pod tym swietym programem,
Kos ty jest Bogiem?

Stworz! stworzenie wsparcia twego czeka,

Z niezgod stworzył marnego człowieka,
A dając duszę, choć zyskiem przysięga,
Dato nadziei. —

Do ciał zgiębia nieg. dar nie byłby darem,
Tę dobiecagną przedziwnym wymiarem,
Potrzebę zgiębia nieoczekiwanie skutki,
Radość i smutki. —

Czyli to gwałb, czy tamta podnoszą,
Czeczmi og zeczmi smutku i z rozkoszą,
Twego świętego wyhonanie prawa,
To zysk nadawa. —

A w tenraz czy iśćtu ptace, czy się smicie,
Ukrypiarzą zychawony nadziei,
Czy, co zechwi radosi, smuci twoga,
Wanoś do Boga. —

Winię pociecha, hawion iatósia,
Darami iogo og iat i z radósia,
Lepię wic ogies co porzutek wanieci,
Niedli dzieci. —

Pociecha

God, się los uprze, czy nie nie zarysłwym,
Co czy nie widze smatny alternaty,
Boga twatym w rdaniu, w przygodzie cierpliwym,
Zezecy zmianną zwac horzyc i staly. —

Mienię się zezecy, tak iak my smieniamy,
Obrot to zrykty. Nie trzeba narzekac.

Nie nasze to jest, co losem trymamy,
Dy? uczuć, wzmocnić, pracować i czekać —

Mysleć, co innym, to też przysięto domnie,
Mysleć, dla innych gorzej niż zreształ wopacy;
Przejadnie łob Dobry, bierzemy dany skłomnie;
Nie przejdzie, podły stierimy się cospacy. —

Wobit się nad ludzkosć to dumne mniemanie;
Liz nie wstępnymy, gdy boleść wyćiska,
Nie grzechem wstniech, w porzeczonym stanie;
A enota enota, czy traci, czy zyska. —

Prostatk

Szczęśliwe młodzi a my prostacy,
Czyli też moim być szczęśliwem
Jm wszystko łatwe, nam wszystko a pracy;
Przeć, na wspólnej nierobnej ziemi,
Oni w przypiotach maizę zalogę,
Tak mylą jak chęć, ia tak, iak mogę. —

Prostatk, co ojciec i matka rzekł,
Ja to wypełniam w moiej prostaci.
Wierę, iż deudzy wizey doickli;
Styżę, iż mówią górnio o enocie;
Ja tak nie uniom, kiedy się wzmogę,
Chęć być enotliwym, czyż, co mogę. —

Nie mam honore być hanuqnem,
Ale mam zaszczyt być Dobrym sztelim;
Wize po moimie idę za gniem,
Ję za losem, idę za wikiem,
Ję bitę sobie obrasny drogę,
Mówię, iak myślę, czyż, iak mogę. —

Do.....

Ty coś nad ptachę przynajdy
 Wśród upadłej reszty, wzniosła
 A niewnie idąc śladę
 Kierowała się i arada
 Szczęście, bągnę, a bez ale,
 Porwał, niech, się i chwale.

Tobie przysię, innym miłe
 Będę moim pochwalać
 Pymatowskiel Duchów się,
 Nie wam i wtrawilibienas
 Tak jak enoie, ecco zuzuragna
 Dziśna regnem, chesz byda tagna

Ja wulbige nie nie przędam,
 Mniejszej iest kunszt, nie ecco wulbha
 Narwsha twego nie ugdam,
 Jużli zezry egzdzicilha
 Da to, panna, co ia piersz;
 Hote enoie z ezuciem ustyreg.

Ja ty go z ezuciem, choi z wotystem
 Mory, i bzdriez styszate
 Gardzitas tem, co momentem
 Co wickami, w tymie twata
 Stary enoty neodcodna
 Ja ię chwale, bod iest godna
 Do xiziny z Duninow Sangwarbowy

Prababko, iednak miła, ptce niewieś cicy cudri,
 Racz powiedzieć, skąd takie powaby i wdreski.
 Uodzetas się, udnak, tak jak inni ludrie,
 Owe wuterych istnosie bairczni porzki

Nadawaty coś nadto, ale bąki przewyży,
Ma chęć, wiek młody, zdrowe pędzły —

Nie młodszy to pteci twojej mowie nie iść gęcznie,
Ale ty nad pteci twoją, mówić ci to można,
Dziwić, a tem, przeswiadczać, choć kto mógłby sprzeczenie,
Je przysłudna, cęstojna, cęsta i pobarna,
Chociaż to przeciw modzie, która gęstawa uroda,
Cnoty swojej dzielnoscią, więcej iść nie moda. —

Losów sprawca, wlat na cię, sęcyh darów sęcedroty,
Niech się na ciebie patęca, niech sęci w sępotęiomki,
Jaki można być przyimna, utęgmie sęnoty.
A dęszę, sęgo tęca ledwo sę utęomki,
I nasęcyh win niepodobne, cęcyh sęcyh mięci,
Uię sęca przęstędom, w dęszkiam sęcy pięci. —

Do Jędzicia Mękonoskiego.

Panie Jędzicu! ach iść to się sęwżęci
Nie tak bywato za nasęcyh pięci
Nie chodę sędręca, po mięci bępięci
Lęci i pęrdem, ale tęci gęccęci
Pręci za nas, ale tędy w domę
Byta cępęsta, ale pokęcioma,
Byty cęwęsty, ale nieustęwnię
Mędi iak dęcięcy, ale nie tak iawnię
Panie Jędzicu! ach iść to się sęwżęci
Nie tak bywato za nasęcyh pięci —

Nowy rok

Nowego roku, cęca bęca winęcowa,

Wise się zdobywam na powinszowanie,
 Daj Panie Boże, w tym się tak zachować,
 Żeby się nasze spełniło życzenie
 I spełni, pewnie, kiedy w każdym roku
 O sobie będzie myśleć, nie o roku —

Do coż rok. Bożym czas smierciom darem,
 Między i para naszego dzieciństwa
 Nie dni, lecz cygnów, drubny go wymiarem,
 A cygnów pełnych, prawego starania;
 Wówczas, jak wieniec kłosa mi awity,
 Da plon ssacony, da plon znamienity. —

Pieczoty tyżiczne, przyda i następane,
 Szala u wierny, jak smiercy, tak życia
 I nas pełne, a nas czer, prawe, lub występane,
 Skutek użycia, reucia, i korekcji
 O miara, twałość, nieczynność, ochota,
 Da porać w ciam, ust, występek, lub cnota. —

Lece sprawca, który srecy miery twałość,
 Sposzera wroek, użebony na tych, co ujawinię
 Nie jest cstawika, co jest doskonały
 Saby nikczemni, sprawca, sreci wiemię
 Czekajony losu, Nę wyższa cnoty
 Naresz & odraza, nagradzase & ochoty. —

Szczęśliwość

Szczęśliwy taki, który wrańść się może
 Nad to, co srodki, lub co dopomoc,
 A na sbył twójiny termin dla cstawika,
 Spokojnie czeka —

Co uczucie daie, lub biesie przepadkiem?
Nie tak dristacem, jak tego iest swiadczeniem.
Poniewaz na uczucie i smutne odmiary
Przygotowany —

Lna, ię siez rzeczy tak onieq, jak onuty,
W sobie zawoazy, lecz dla innych czuty,
Nie zarszka siez tego, co ad wiata
Lubi stowicba —

Dobro umyśle wozrod siebie gdy moieq,
Ludza go zdozenobc doszga, nie wozoy.
Czem iest gdy pomnie, ale sadziec nieskerzony,
Miszy panizony. —

Ta zezd przywuzych kiedy teyma wodre,
I biaz w szary siew i upadać w twodre
Beoni a tlemize rzytniq szucia thliwoeiz
Daie szczyliwoeiz —

O' quid istatus beatius curis?

Co nad spoczynek byde moie milszego?
Kiedy stendaceni szczyt domku naszego
Obaczym jezucie, a konieqz podziwie,
Na wstanie nasze rozczamy siez, Tare,
O domku woziszczony, widok moie twoy bezczny,
Dobrze godziendziq, a ciebie szczyliwieq. —

Nadzieia

Co czynic gdy siez los dla nas wozpaczy,
Czy umieq szczyt koleiqz?
Czy siez mozemy poddać rozpaczy?

Czyli się wzmagać nadzieję,
 Płynący, w burzy kiedy mosty przyniesie,
 Widać iż Tódka ma szynę,
 Niechże Tagodny promyk słońca,
 Sili się biega do tyngi,
 Straszę zdaleka uprawnę rolę,
 Wzmagaćca się ulwa,
 Jaki starowiny ocean na pale,
 J co uprawiła zasiewa,
 Nie wie, czy zbierze na co prawni,
 Nie wie, czy zyska pogodę,
 Jednakże stąd w nadziei cieni,
 J wroży sobie pogodę. —

Gastona z francuskiego

Pytał się raz kardynał jednego gaskona
 Czyli Tyber tak wielki, jak u nich Gasona,
 Jakiś odpowie Gaskon zwało i zachwale
 Goyby pod moim ramieniem, przy moim barku
 Smiał płynąć Tyber, który maiz tu za wielki,
 Karatbym go do zara przebieć na butelki.

Do mojego wacha

O ty, co niegdyś starym wędzły plonem,
 Wspaniałym brzegiem przedet moie uszy,
 Co raz stabilijasz, górowisz bliskim zgonem,
 J w kółce bzdurów iak usto be duszy,
 Wacha, za serżowia moiego dostatni,
 Stuchaj, głoś piana do siebie ostatni. —
 Trzeba się rozstać, czas trawisz darcownie,
 J pocięno rucznik uszy zaptakani.

Pójdź w świat, ustępując szczęśliwsiemu nademnie,
Ja w nędzy mego ubóstwa zostanę;
Gdy cię już więcej utrzymać nie mogę,
Przyjm swój sac' zostanę nauki na drogę. —

Pójdź w świat, moim ten cię wzdobyć dostac',
Na kradzieży lub intrygach zyskaj,
Mnie ten, zoraona, który mienią postać,
Zwierzechnie dogadzał, a skrycie uciskaj.
Mnie ten skapica, co się usgi, nie daj,
Mnie ten zdrayca, co ogryzając, przedaj. —

Staniw się wówczas wizerunem, katuszą,
Wiedzą, z wórczka moim bżarim wórcem.
Kto wie, moim cię losy, tam przyniesie,
Gdzie ustawicznie zostaniesz otworem.
Bodaj się skromne tylko zyski zbieraj!
Bodaj się nędzonym tylko się stwarzaj. —

Gdybyś cenił, gdybyś sam mógł się utadac',
Wiem, gdziebyś znalazł najniżej siedlisko.
Tambyś, moim warha, powinien oziadać,
Gdziebyś miał codziem cenił wiodawisko,
Gdzie skępta boynosc' znacownemi dary,
Wsparcim bliźniego ach! Doga ofiary. —

Tam idź, jak parnac' mase przystętego Pana,
Ja cię nauczę: patrz, gdzie wrężył wspaniały,
Patrz, gdzie powaga z dobrocią zmieszkaną,
Patrz tam, gdzie skromność unika pochwały,
Gdzie iad nie kumsta, lecz uczynność zyska,
Znajdziesz, choć ja ci nie powiem narzekania. —

Do Janas

Lysie nasze jest igasorka,
 I kłopotny i twa mata,
 Łatwiej nam się nad jeasorka,
 Włudziom okazał.
 Dniem płochę bierzmy z poro
 I ustaiem w sztytnim przedzie
 Każda chwila doleg poro
 A my w ustawicznym sztytnim
 Jedni bieżą za rozkoszą,
 I darcie się mordują,
 Ci chcąc się zdobyć płoszą,
 Ci leniwością nie zyskują,
 Niedolę się powięć chcąc
 Sztytnim przedem emrodowanem
 I porzywem i leniwem
 Losujemy oszukaniem
 Będą spoczęć po wsi bieżą,
 Gdy spocznę w naszym wole
 Po co zradę się wyobrazą,
 Będą się baydan bez niewoli
 Pręgię teoski i uciski,
 Same się szczytów udzieli,
 Same do nas przędą sztytni,
 Bylibymy tylko sztytni,
 Tak się obchodzi w swoim sztytnim
 A sztytnia chcąc nie patają,
 Pręciat na mierzniem bżaję,
 Jak umyślię, tak i dręciat.
 Było tylko myślat prawie
 Nie nie przędzie niespodzianem
 Kto był sztytni na przędzie
 Chyba patę, mity Janas. —

Do Gregorza.

Źna łodzi i na morzu,
Wzgardzi bieda mój Gregorzu —

Młodość miłą, sowa wiosna,
Lęwość, wdzięki, sz w tej porze,
Ź przy kwiatach kupa wiosna,
Trudno być całe przy dożdziu. —

Wz wiek męski szczęściu dołny,
Ale żona, ale dzieci
Lakut domowy i solny
Od stęg, od sąsied, od kmieci —

Starość zatem idzie sporey,
Tęba innym być przykładem,
Wz w tej porze więcej gorzej,
Smutny honor zostać dziadem. —

Źna łodzi i na morzu,
Wzgardzi bieda mój Gregorzu —

Do Boćkusa.

Ma to do siebie cokoż i swawola,
Uzywajcych i pieści i bodziez
U nakształt porzrothi tatarszey w pola,
Kiedy stodyczu arugno zbira w miodziez,
Zbyt bystem zedtem zarywzy estawikas
Kostawia bolise, a sama uciekas —

Do...

Rożne są zdania, i każde ma wsparciez

Jak być szczęśliwym, jeśli być można,
 Jedni tajemnie, a drudzy otwarcie
 Jawili szczęściu czołko prosić ostrożna
 To obawita w wyzarych prawdziwym,
 Ji każdy cętwik może być szczęśliwym.

Honor podwyższa, i wyjeś nim bardziej,
 Ale i nieszczęście może się pocieszyć
 Mniejszoscie rozracunia, większoscie serca twardego
 A w dobieżnieniu, gdy się trzeba spieszyc,
 Prędzej ten dogadzi do szczęścia zamiaru
 Kto chce z matego umiał wzięć rytek daru.

Pataczy chatka, równie cętki chłonię,
 Kto w nich spoczywa, ten ich cęgień wartosć
 Od szczyt duma dachów nie zastoię,
 Nie reby chatki poroimij stworosć,
 O' jakoby cęgła spoczywa wyrodny
 Chłop godzin' pana, pan chłopem być godny.

Chłubi się dumny, naiwny trawem,
 Onie gardzić tim, co trawom nie maia;
 Los szczęściem igra, cnota walery z losem,
 A si nagwizęć w rykach powadaia;
 Co i bę trawu, albo z trawem miernym,
 Dale wstęć igrom w cęchoscie niemiernym.

Siebie zwyciężę, więcej jak narody,
 Te szczęsny hazard w postę iarmo wypręga,
 Wolnosć cel cętki, a w cęcie swabody;
 Nagwizorych ulów z istoty dosięga.

Kto tego doszedł, szczęśliwy bo cnie,
Patrzy, poznawa, wspomaga iatnie.

Nagrobek Stanisława Konarskiego

Tę, co pierwsze, odrzucił, ię, gatnie wenioste,
J'omiat ścieżki odhywać wiekami, zaroste;
La nauki, co miłoś' krainie weniost i kreyt;
Winnie łacnoio spoczywa, które sam zaszczyt.

Nagrobek Piotrowi Baudouin Miłkowskiego
rowi, fundatorowi szpitala w
Warszawie

Ktorego świata miłoś' bliźniego uista,
Mien prawy, spoczywa w posród tego świata;
Baicera starożytność nich cyklesow glosi;
Korna stawa, co świata niaszczęście przynosi;
Nie ten godzien paniszi, kto gnybit, kto odrzera,
Nie ten co try wygichat, lecz ktore ociera.

Wiersz różny

Wjazd z Warszawy. Do szczyta Stanisława
Poniatowskiego

W którym iak zwyciężnie w miścin
La dwóch dobrych, tobie dwiście
2
Tak to zwyciężnie ze stromi bywa
Młodzień, obora, wesota i zwa,

Labiera miejsce, które posiadali,
 A diadus wkręca dawne arasy chwali.

3

Pomiedzy rozbosane gaje,
 Kiedy ptaszek leci z gniazda,
 Gorze sie wietrzyk z lawka pieści,
 Stawnyk mienicy liść srebrnie,
 Gorze kunszt z gustem patrzony,
 Wabi oko z kądzielu stony,
 Gorze pan wśród milej racyony,
 Mniej dworzacy przy kiedy słony,
 Leci jak wolność szerszywa,
 Po kłopotach odporczywa.

4

Pracja, nie uszytko stoto, co sie swiści,
 Bije blask czyste od szybawych nocy,
 Myle pracy.....

5

Gorze daly przez ulice,
 Postrogiem, iakgo swiatnie;
 Gust piskney architektury,
 Wiece, basety, mosty, mury,
 Wice sie, nieco zatrzymatem,
 A gaj co to jest z pytatem,
 Chociazem piskney przynatem,
 Rozsmiat sie ten, com go pytali
 Była to kuchnia.

6

Owe wspaniale piskneych gmachow szczyty,
 Gdzie niegdys' zycie stawny, znamiaty,
 Co mztwem swoim narody zdumiewat,
 Wielki Jan trzeci pod lawry spoczywat.

Tam laty, praca, troskami eruzyny,
Słodzi w racieci niemiaki korony.
Tam pokoy enolat, w rzed chwiei niezaczony,
Tam swiat poroznat, i ziomkowi niwodziczony.

Witansow

A porzucisz te stady,
Pochylimy s dziele przegladu.
O miejscu wiehom szanowne,
Czemu wiecej byt wymowne.
Wenieszaj do prawy choty,
Wabuda w rasty peach ogcow enoty. —

Tam w riaznierny cholece,
Rozumozeni, ogcure,
Dla przymowki, lub flascki,
Mladz ogcie za flascki. —

Domki ozcupy, tych niewiata,
A rai kosciat, przy kosciale,
Lamiast miysca, gdzie gospodar,
Dom Pata, dom Heroda,
Kajfaszowe jiwniczki,
Porozumane kapticzki,
Miysce Piotrowy uciczki,
Most przez feson, a bez wieszki,
Zgata wrogolka niezamoznie,
Puota glodno, bez poboznie,
Kolewalone przez potowe,

O miasto wileńskie
Lęczy ci, jak nagorzecy,
Maicy kapliczek, karcem wiczey.

Wsta

Pa nim swe wody wyfiec na morze,
Wspaniatym biegiem i z me brzyzi porze,
Kosze w zdobycy kraicwe dochody,
Zywiacy m plowem podryca narody.

Tego opactwa byles nominatem
O Kochanowski, przecie byde opatem
Nie chciat. Kontant z tego co los niwie,
Osiatle w gnierdzie swojim pragnolacis,
Wybacz o mistem, nie enatw sie na tem,
Nie ste to rzeczy zastawac opatem
Stawa, dziecisz proiny, bogactwa w tota;
Lanc tylko z dabi, w serz slucia stota.

Lazar nam sie widziec data
Struktura piskna, wspaniata;
W kostatnem eraby udawaniu,
Dewitem sie malswanu;
Bardziej iednak nie struktury,
Je azde opat spiewat w choras.

Pracia! kiedy sie z mozymi staby dzieci;
Jeden sie smaci, a drugi wstaci.

Kochanowski

Darom skutatem w odmianie wiczystey

Owiny rozkoszany biny rozstrzysty
Pod ktorym niegdys ulubionym cieniem,
Wzruszonym maza wielki rozruwniat sie pieniom.
Widziatem miejsca w ktorych sie zabawial,
Miejsca, gdzie wdziernie sobotki odprawial,
Gdzie grebige dzielnie przynialy w ukryciu,
W ziemianskiem szeregu upatrywaj zyciu.

Wzruszony stamytka, przy twoim on wodzie,
Swój sie szepcety przypatrywaj terodnie,
Ladowny oracz z byczkami chlopki,
Gromadzi w ziwna plonnie swoje sнопki. —

Owy, na ratosc roderciulską czuli,
Placicie z nim staly najmilszy Ussuli,
Placicie, a siedze w szarych przy szrodle,
Przyjcie pamiotki na ponurej jodle. —

W szepceton siedlisku nadgmin sie unosi,
A gdy maza wiekow behatery glosi,
Czat swoje wielkosci, w czasy potomne,
Ze zcia przymuige druta wiekopomne,
Tam go postawia, gdzie stawac zasturzt,
Lec ma zawrotny wieku nie przesturzt,
Dole rzt dla stawy.....

Gniewosow

Dobry podrozy osnowa,
Wioda nas do Gniewosowa,
Stamtąd emurajce ku lasku,
Miejsce cudowne na piasku.

Da nim się widziący lasów
A za laskiem nowa piasek.

Putawy

Godne monarchów Putawy
Godnie syt wieku, srebrzycia, stawy,
Młodzie ku nowie spsobit
Starsze co kraj przyodzobit.

Wzrost chłopskie

Miły to widok, kto ma czute serce,
Gdy zobaczy ludzi, mianym w poniewierce,
Kobry szacowny, prosty kmiotów rzeczy,
Po dziwny pracy wieczerem się cieszy.
Tam radost' serca, uprzy ma, prawdziwa,
To co jest w sercu, na widok odkrywa,
Nie, masz obłudy, zaradności i plotek,
Spiewa piosneczkę, powied' tasia kmiotek?
Nierasobliwie o przyrodzie dorobki,
Skocz, wesoła ochone parobki,
Fatszywym tonem skryjuciel rozpali,
A kmiotów wiegoka wśród ptaschey sawawali,
Skocera kotapec wybiadize jisty,
Tancuje igwo z rad' nemi drzewczoty.

Dawne czasy

Dobrze to było niegdys, gdy prababki nasze
Widziały, kiedy było z obok na pasze,
Jasny wiek, inose prawa, za wdrinkim i moda,
Damy, swy czasy ptai piskniy, przegawotory wiada,
Moga, dumas o terodnie, lica co Felo pzdzi,

A wsparcie na wygodny kanary krakozdrze,
Rozmyślać o pasterskach, o zolach, zagonach,
Lecz pasterskach, oraczach, Dąpnisach, Damskach.

Podaj się ciotki dobieg w tych stronach, nie grzebieć
Podaj tylko w granic, temi s'ciociki ciedrit,
Podaj ludzi nie krety te, drakie oraczach,
A gdy chłopie na targi, albo na kiermasze,
Do tych mięszce jedzić boga, podgrymnie wędzić,
Niek klnę tak, jak ja drisacy, Jozay & Putzajami.

Niebo zaczęła się chmurzyć,
Wiaty wronagac, s'wintac, bursze,
Deszcz rozwiaty wokoło nas zmoczyć,
Płask piocunio wsey moczyć.
Szubajacy przystawia,
Mniey czubi na utwadrenia,
Miedzy to polę a isdta,
Lobliwio my chatki podta. —

O potrzebie odporzenia
Wśród tak niedobrego ochronienia,
Datan' ucau, jak on smaczny:
Na wygodę s'był dricowalny,
Cloc w najprzystajemyj wsey postawie,
Anastem wdrisk spiga na lawie. —

Peruby wsey góry, brody, rzeki, piaski,

Przebogowa bory, puszcza, kreski, laski,
 Przebogowy miasta, miasteczka i wioski,
 Upaty, burze, niepogody, troski,
 Wszak tuższych pracach odpożyciem,
 Wyczerpanem gniewnie z radością stępnem —

Powrót do Warszawy

O! miejsce, stochki gdzie się urodziłem
 W tobie los rozgrywa pierwowzrost i życie,
 Wszedłem na świat, co zdarza, ujętem,
 U, czas otulając wśród ludzi przebycia,
 To doznaję gdyby się można odwrócić,
 Lęczyłyby była z ciebie nie wychodzić —

Biega w zapędy za szczęściem mniemanym,
 Powziąwszy korzyść, gdy się zdał los spieszyc,
 Stać się bez winy cudzym i wygnanym,
 J. przeważa tylko pomyślność ciężyć. —

Ten co uszytkie troski tłumie,
 Dał znać, tenek, co on umie,
 Racho, ochoco się dzieła,
 Znitę, gdy się wyjedźta,
 Gony, pagorki, ganki,
 Lasy, rzodła i stumyki.

Ni taki, który obryde
 Przemiana ciotwika w byde,
 Taki ednak co ochoczy,
 Wemaga, ciory, a nie mrozy. —

Przemysł

A w kraju nigdy swoim przychodnie igoscia,
Prze San upokorzony przestelnij po masce —

Gospodyni, polek dawnych
Jeszcze mi postac' stawiata,
Polek swych cnota stawrych,
Imieszki dobrei chaszta,
Cnota, wdzierna do ostatka,
Przebalka, balba i matka. —

J lat czterdziestu przyjaciel,
J lat czterdziestu bez emiany,
Dawny cnota ornawaciel,
Kochajacy i kochany. —

Krakowice

Nie ksztalcity go zemiosta,
Przejez mi sie piskny adawat,
Lyzwy w owczar trawka zosta,
Jan cnota, szkat i ornawat,
W porzadany wieku wiosnie,
Z nami wszegotho wdziernie rasnie. —

Pozast wszegotho was takomy
Maz i ludzie, maz i domy. —

Wyjście z Krasickiego.
Myślenie.

Święta miłość braterska, cyganów,
Czujcie się tylko umiarkowanie,
Dla was nie ma tu miejsca, trójcy,
Dla was nie ma tu miejsca, trójcy,
Kwestatorem katedra przez chwałę błony,
Gwiazd w aniele rozkoszy, prawić,
Byle nie można wspomnieć, byle wspomnieć,
Oni i tak żyć w nędzy, nie i tak i umierać.

Monachowski

O wdziękowa wierność! twój tam umysł
Kunost cudny wydał, tu w ptaku, w zwierzę
Wstać woli, pracę pracowity
Nagle i tak niny na pot, srogonie
Spiewa pastuszek w cieniu ubryty
Skocz pastuszek w wiosce przegadane,
Pobaw, baw, baw, baw, młoda trawie,
Coko głow nioce niewinny zabawie,
Gospodarz i domy, do wiosny, celadki
Ma szkodzenie, robie, owocny, spieszny,
Mata unowstę, sa sobe, prowadzi
W. doki go bicia, już wesołego, wiosny,
Niobis, positek, wiodę, się, gromadzi,
Poruca, brony, odbywa, lemiowy,
Kwiaty, spieszny, skocz, ład, się, młody,
Plebani, wioły, usnacie, dar, bory, —

Antimonachomachia

Święte wiżiwia miłosi anoty weniasty
Niewinności twardej stoczona wiesna,
Zakusose i swickiej marnosci uniocta,
Pohra skryciem esq nita bupicena,
Duchodnowe dsiha w ich iuniu wrota,
Wiera obroz snalasta walcung.
Ukryte swiatlo starste na borcu,
W nauy iaka i wistym cudat sorcu
W takim schronieniuz liposy, niel wick stoty,
Trawity prau dla Boga ofiary,
W stary uboctwa, postlussinstwa, anoty,
W rannymie pewney nadziei i wiary,
W cazyck sapsdach iartioy ochoty,
A miubiskimi obdarona dary
Mitic, eskoymia anoty i salaja,
Stacuta prau dla bliżnich i Boga. —

2

O dobre sway. gdy twasata prostota,
Wprawdzie nie byto tak kostaltai i giesnie,
Nis skłnita w kunsctach wytworona robota,
Ani os prauget silil ostaticznis,
Uprawy mose waspotta kostaltita i wota,
Zgle wosota, igla i bupicznis,
Stodka wspomnienia, srazowne puzgotay,
Bodaj os mase i wisicly prauwidy. —

Wojna Chwimska.

Nie zna spokojności gmańców abudatyk
Człowiek ten amoczny w łepiankach się miesi
Ułcha i tłoka projektów wojaniatyk
Praca monarchów, a solniki się jwisii.

2

To co się błędnie wamaga i unosi
Ustawieniami prelaty po świcie,
Ta która wisieć seroco roznoś,
Josiata winiary w racowney salacie,
Hawa co swizkora ta wargotha, co głosi,
Jote gzbami wisieć twocine plucie,
Wamagta się racim, a swyktym łochotem
Kie Polowce emiera nieignionym lotem.

Czort prelaty racca ptyg na soli,
Praca i woty swoje ulubione
Pastere odciągaj miły trady woli
Nisili wiedzic kracie spustoszone.
Kardoga kłaska popopłita boli,
Zigna sgr ayca i ptacim, a mgi rans,
Pisny na danygł ratensiana tlawca
Ułowi igier, a wargotha gwasca.

3

Wiana pomocy. ty a eske raiad tyk
Wyrzawa słabow, i chwiłs dobruk,
Ułtwicay ca macy. Ty dswigass upad tyk
Wyrk tany i wisły wroak tego nas usy!

Spójrz na postać niezgodnych i wyblodzonych,
Pamięć się lud twój strapienony poruży?
Wszakże posiedział, że w naggorozny dzień
Jeszcze nie zginął, kto zajął tobie —

4

Z trzech stanic czołosej powrochna się stada
Wszystkie trzy wrażem się się i waży:
Kół pierwsze miejsce na tronie owożda,
Siat swobody ma krainę pod stacją.
Przy czerstwiej słońcu łowim krainę wstępu,
Wszystkie trzy kiedy wadzą i bieżą.
Co bieżą razem, kół, bieżą, staszą, na,
To bieżą nasco, to wrażę oyczą —

5

Ty się z przepascej pęknięt wyrażona,
Na ziemny obraz nicozobolwie padła,
Ty, co wrażę drżisz niezgodny i matk toni,
Jeszcześ godne matkinstwa stada,
Głucha na jski, płasem nicozobolona,
Wąyna skutna, bieżą, sąjoda!
Nicozobolone, niezgodny i ciuna,
Tobą nasco, tobą parstwą jina —

6

Wstąpić, który dawa nie dowiek
Gnim jarama, wrażę, nicozobolony i padły,
Coho dawa wrażę, wrażę, wrażę!
Nicozobolony, wrażę, wrażę, wrażę!
Ty, teraz, twój, Polaków od wrażę,
Z wrażę się jarama, wrażę, wrażę wrażę.

Wiskras nad puzem, a kta uicbi godny
Pokusyjt carmo, albo podt swobodny.

Patu bliży w skrog co ga rimen, swicic,
J iebje dograt, splunoway czy nisko,
Cob nowobrzego widow w twaim swicic,
Chto patize, podte to ient widowisko,
Nis twaty, co wy dobrim mianujicic,
J hoc wam wzogow sachlii casem bliško,
Droga do niego slyt przykra, slyt twornia,
Jaki wzogulnym na swicic byci maina

Na dwie vs wogw sodraj kuchi ducil;
Kda vs, is lowa scinaga dornaz;
Jedni stochani, a drudzy wuski,
C wosgotka duciz, tanci nic na mais,
Wschoweni wadni, drudzy smidli,
C zachowiz, a tanci stachaz,
C ten wosgotkim, chowai poser nie jednaki,
Wodne by wazne kochi i sibecki.

Mdowie i pustak, bozau i ubogi;
Ponow vs puzem in srod luyek igryzka,
M wog je rozpaw, radzaw i bol wrog;
Cht slytki, tamtych potesiba ucink;
Mijalnowi wonica bawnie i tworgi;
Lgota bier, jak chow, radzka, wy slyška,
Czlyta kochki, wog duciz dai puzog;
Cwosze swiat smutkim, bolwiz i wogog.

Krothi ient samiac syca w waszgn swicic,
Krothi bo igier ient tykba puzepaw;
Cz stachow, wogli mowic w wisku kowic;
Ponow dylba smutkowici prawa.

Przemni opuszczając wygnania nie bawie,
O! obywateli gdy macie taszkę;
Szczerze i miarownie bolsze i bliższe
Co was z wygnania wiodę do ojczyzny. —

8

Nadzieja wdzierna: tyś wiparim estowiska;
Chociaż sie pasmo nieszczęścia wyciła;
Chociaż fatalny los na niego ciska;
Jeszcze najeźźniejsza grozi zguba chwila;
Nora ukazuje pomor ebowi szałach;
Tobz eis umysł otępiłszy rasila;
Jeszcze w wiekach już ptocha wędzicha;
Gdy na eis spoytyg nędrze eis uśmiecha. —

Myścis

Gdybym był kochan, lub jaśnie wilmajngor
Chwałę miał siewa stog albo pod dąchem
Miał poworek na wgnie i tka mójngor;
Stawia w krogoskach nieosracowangor.
Na eis sie juszda sorkasgawoc tworogor
Czyli nie lępię miew obowiazangor
Szaby osięz wsiętkha to siew ptocha
To gwał, gdy stoga pawa wazgo kochar
Cigiba siew dostac pod dąchem zygalięgok
Chocia podlytawę, prawa sorkasawoc.
Jus eis parobato na stogach powiewyok,
Sama niewinoc wstętem od kobawoc
Klawoc w rangotach wsiok pypętkogok
Sdoci na osiępi ptocha wazawoc
Pan wsiętkim winim, wsiętkim se odpowiedzi
Dla siewo winim, bo wazogim siewoc.

2

Nie nasz takowy choroby na świecie,
 Jakkoby swego kharstwa nie miata,
 Wzay co umyły ludkie budy i chuy,
 Patrujz jak wassa uobroci w chybata
 Nacto iest masyw msa brych, a jacyz
 Nie wile krichosi myz dowa doharata
 Krichosi w srazowiu, wozytka w sie onadnie
 Wzdyz i stath i srazu w podnie -

3

Okt estedriota lichwiarz sakamiaty
 Dartyz diedrica, w tym folwarcku goscut
 Do domeni matacta w spary foliaty
 Na udyz prawy prawo sobie wocut,
 A bardiuz gtoom, nie luty sngidniaty
 W Doga niewierzyt, a w niedwilk, powieit,
 Ba woty, sraz, i punkta honoraz
 Strambica tytko byt swoiogo obioru.
 Szodre w obfytel darach przegrodzenie
 Na iga doba jwino sie wiktta
 Kto wat wady godz gwid pragumieny
 Stoma nie lubly, ie darma swicczata
 Dasty sie w gumnach weszury niesoboweni
 A obore w stytach batariate i gaito. -
 Tam orszak myszy godz wozaz sie mowit,
 Czabize woparuz, oborem wozozit. -

4

Suzycia na świecie drogi, kuste, i liskie
 A baidy chwicia do mity sie i jwiny
 Unielbiaz sadaz jidm stony niskie
 Choe byd i ukrytym w popoplitay zwozy

Duży w miarowaniu, i horory bliskie,
Widny w istocie nadziei, się cięży.
Tym samym, kiedy los się cieżko zagrodił,
J' ton nie wespier, i miernoci rozskodził.

Fortuna króki stawiaze niebacna,
Przypadkiem, gdzie skłania, się i cieżdzi.
Choc' jej wgrozki ptoche, i drwaczone,
Przebieg to cieżnie, musim, co cieżdzi.
W momencie, w cieżnie, i cieżnie, cieżnie,
J' loba w swoich, prouderank, blizni,
Pracni, choc' staba, i cieżnie, ptocha,
Pracy, iz wialki, i cieżnie, jej stucha.

Bayki.

Wstęp do Bayki.

Byt młody, który cieżnie, w cieżnie, cieżnie, ptocha,
Byt stary, który nigdy nie tawał, nie cieżdzi,
Byt bogaci, który s bierow, ptocha, cieżnie,
Byt autor, co się z cieżnie, stary, cieżnie,
Byt ulnik, który nie kradł, w cieżnie, cieżnie,
L' niese, co się nie chwalił, tate, co się cieżdzi,
Byt minister, cieżnie, a sobie nie cieżdzi,
Byt nabonia, ptocha, co nigdy nie cieżdzi,
W cieżnie, w cieżnie, w cieżnie, w cieżnie,
Pravda, jednaki, je to, miedzy bayki, cieżnie.

Syn i Ojciec

Kiedy wiek na goryczy ma owie przesywy.
 Syn się mścił nad kwiśką, stał ojciec stary.
 Ten nie miał odprężenia, a tamten swobody.
 Płakał ojciec, że stary, płakał syn, że młody. —

Plaszcze w klatce

Czego plaszcze? staremu mówił wyjęk młody
 Masz tuż klatkę w klatce, nie w polu wygody.
 Tyś w niej wodną, wrzekt stary, pręto ci wybawis.
 Jam byłem w niej, dsiw w klatce, i dla tego plaszcze.

Mysz i kot.

Mysz, dla tego, że nigdyś' eżdz kwiśki sąsta,
 Rozumiał, że wszystkie rozumy posiadła,
 Punkt wiesz towarzyskom: wszedł wawss skobis,
 Spuszcz się tylko za mnie, ja kota nawrócis.
 Postaw wiesz po klatce, kot zawsze gotowy
 Nie uchybił minuty, stał do czynowy.
 Kazała mysz wczot: kot się pilnie słuchał,
 Wzdychał, płakał! Ja widzę, że się wdobruchał,
 Jawsze bardziej upadła w karnościński rapat,
 Wygnęła się z driny. A utnia się kot stapat. —

Coit i wół

Coit pod wro upata szubajze ektody
 Postępnit się pastur by do prowadził do wody
 Ludowat się z takowey dobroci estowiska
 A gdy przyszedł, postępnit tego niedowiska
 Płakał mu: wół: wdrog przępnit nichoy się nauwy

Siebie on, nie nas bocha, żeby zarażt, tury. —

Zwierzęta i niedźwiedź

Po ludem starym, ustawna, prowadzity wojny:
Młody, sie planowanie obywatel spokony,
Cieszyty sie zwierzęta, niedźwiedź ciebo siedziat.
Słoty, czego milczy, wiesz im odpowiedziat:
Katy, marny sie pisze i to, wiesz sie rodony,
Ale, niedźwiedź lekawy, pasury wrosny. —

Strumyk i fontanny

Imię wody w fontannach, gdy ogromnie, hucał,
Strumyk, błaho plynący, zasobocit i miewał.
Pół, rury, co wody, bagnie, dodawał;
Strumyk, plynął, jak pierwszy, fontanny, ustalił,
Następnym, po saku, soczes, niewyobrażony,
Porwał, si kumrat, natury, nigdy, nie wyrowna. —

Talar i czerwony stół

Talar, zwierzętny, postacie, swoie, charaty,
Gardet, czerwonym, stołym, dla tego, si maty;
Gdy, przysta, do zmiękania, nie, patrzona, miary,
Koty, pienią, abai, maty, wart, był, dwa, talary. —

Lew i zwierzęta

Gdy, sie, wszystkie, zwierzęta, u, lwa, wygdywały,
Był, ogólny, iaki, przymiot, w, zwierzu, Duchonaty.
Nle, roztropności, zachwałat, iube, mienit, pasygy,
Wielki, wstępnizelwość, lamparty, odwagy;
Niedźwiedź, moe, znanie, to, w, osobny, postacie;
Wilk, stasanie, przemyśle, iak, zdobyty, doctoi;
Jasna, kartalny, subtelność, jila, juskne, rogi;
Pys, odienie, wytworne, raize, szcze, nogi;
Paw, wierzona, liska, umyła, w, spotek, obfity.

Paran tagaenošé, osiet zjwat jasoowitj,
Pischt hwa goy sis go wasyay a r dache pytalij
Wastog unie, ten naglojsej, co sis najmniej chwalij —

Owiska i pastur

Strogge pastur owiska, nad tem sis rozsednit,
Jak wielk prac ponasij, żeby iey dogadnit,
Le milosate niwcziznana swawier iz ofubaw
Wize rechtas Bog ci zapłotaj, a r uszo te wabnie.

Dwa psy

Dłoziego ty opisz w iebie, ia marnas na mrozie,
Mowit mopsu tustama kusta na powrosie
Dłoziego, ja ci zaraz ten sekret wyjawiz,
Opowiadziat mops karcisz ty strogge, ia bawiz. —

Filozof i orator

Filozof dysputowat a przym a oratorem
Gdy sis stłogo msczyte maing potierabnym sporem,
Madurid abtop, kisch naw szodiz, rekli sarem obaj,
Co ci sis, reklt filozof, bardziej upodoba,
Czy ten ktory wiece nowa stwarza i wymysla,
Czy ten co wymyslow, kartatci i obrzysla.
My sis na tem, abtop wiece, prostacy nie znamy,
Wolabym widziat obraz, a niekci samy. —

Fetowick i zdrowie

Widiz drogę szli sarem i utowick i zdrowie,
Na poczatk biegt utowick, towarzysze ma powie,
Nie spiesz sis, bo utowick... biegt iowce ten bardziej
W drodze zdrowie ie jego towarzysztwom gardziej
Jako sa nim, ab swolnas Przepeli na pat drogiz
Ab utowick, ie s poczatk nadwieszigt noziz
Ziligt krokow na szrodku, za jego rozkarem

Przeglądajcie się zdrowie, i dotąd sili razem
Jakas estowick ustawał, a sie sie sadyra,
Powiedz mi, czy nie moge, zecht do towarzysza,
Byto mnie czasu słuchał, natenczas mu rekto:
Chwał estowick odpowiadaj, leca zdrowie uickto. —

Dzwonka

Dzwonka studebnica w czermsioj przewenita,
Własnie na ten czas, kiedy pasciere konigta:
Obciwajcie się praco i gniewem do dziewicy,
Mówize własnie ta stowar i odpuść nam winy,
Jak i my aduozecamy bita bez letowia
Uchodzą, Panie Boie, takiy pobornawie

Partownik

Zapat sie szalera w chopanki, a sudege przy stole,
Dart panfika i kinatem, spahl panerols.
Upokalszy ratome rozjuszona szode,
Lubawdy w matcy rusciej wstatajnie pienizode,
Daczt kartom stowary, stuchardom probawie,
Jak wick wraga w kwaniciej preministym oskadoswai,
Jak gubi miodych, starych, paszdlawosi takar
Shinigt... wright kasty w rze, i saczt tyrselak —

Wino i woda

Przymawiało idnego czasu wino wodzie,
Ja panom a tykhtopom uicko ku wygodsie
Nia pitoby us panstwa, wicere woda skromnie,
Gdyby nie ehter dat na us, co chodzi jui do mnie. —

Pan i pies

Pis szuchat na stodciana, caty noc sie stowad,
Obili go nasajutez, ce panu obodit.

Spat smacno druziny nocu, stodicia nie czebat,
Tem dom skradz, jusa bchili sa to, ze nie oszebat.

Lew pokorny

Alle myslak, ich i prawdy, nowie w janiškim dworze.
Lew chaze wazgylkich prawiwiaderge o swoicy pokorne
Kasat siz iwonie ganie. Pocht lid: justo wiang,
Boo slyt dobry, slyt takaw slytawie dobroczynny.
Owca wiedze, ie kontent, gdy laska gania,
Pochta: skratny, kartak, tyran, im iie nie slyta.

Mozdy i glupi

Nie nowina ie glupi mozdego przegadat,
Kontent wise, ie usony nie nie odpowiadat,
Tem bardziy iwonie kryzaci prawiwiaderge poragt,
Nabanica amordowany gdy sobie odpowagt,
Pocht mozdy, idy nie byt w odpowiedzi dluiny.
Wies, dla uszy dwor glony, bo wewozta ust prony.

Stowik i saszygit

Pocht saszygit do stowika, który icho sudziat:
Skoda, ze krotho i piwawe. Stowik odpowiedziat:
Co mi data natura, wyptniam to wicnie.
Lepiy krotho, a Dobra, nie dago, a mianie.

Wot i miowki

Wot siz s'niat, widze miowki w matcy prony skroznie,
Wtem wstysrat od jedney te stowa pamistae.
Z umysta pracuacych isracunak soboty,
Ty pracuiss, bo mawis, my miowki i soboty.

Tulpan i fijatek

Tulpan obazaty patrat na to kuzgic
Ze fijatek w przegianie zastawat z pokreguq.

Wziął pan do ogrodu tego własnie sara;
Wzrost jej pięknie wzrosł, urosł tulipana.
A gdy się do bukietu i fioletek odwrócił,
Chciał go zerwać, ale się pokusę oparzył.
Patrzył na to tulipana, mgoty po niewiadomym,
I pomału się przycinał, choć niewolny, zda się. —

Lakomy i żarłoczny

Pierwszemu oczyszczony i żony i dzieci,
Drogi, lakomy i żarłoczny, Jowisz z nim i trójca;
Gdy kłótnie wśród nich, bóg im powie dział:
Jeżeli Jowisz i sibi każdy o tem wie dział,
Proszę, a co chcecie, radości ucieknijcie,
Pierwszemu i drugiemu w dwa pasy przycięknijcie.
Nie chce być pierwszym szary, i stał jak wryty,
Nie chce mieć żarłoczny równie mędry.
Nakoniec kiedy przycięć lakomemu nie może,
Wylep mi idno oko, rzuci wielki bój.
Sto się. I co mieć zyskać w takiej dobie,
Sto idno żarłoczny, a lakomy obier. —

Lato i myś

Jeżeli samobójstwo w obrotach niewygodnie widział,
Lato wata myś, solwiar i lato się odpowiedział:
Mniej ty sobie patocz, ja moję domek wiosny,
Prawda, nie jest wspaniałe, szczupły, ale własny. —

Doktor i zdrowie

Niech ciekaw, lecz trudną do wierzzenia powiem.
Jednego razu doktor patrzył się ze zdrowiem,
On do miasta, a zdrowie z miasta wyhodowało.

Przebieł się, gdy go postawili ha i blika było,
 Szeptat go, słuchajcie tak spiesznie uchodźcie?
 "Gdzie przenie? Przenie wzięto: tam, gdzie ty nie uchodźcie. —"

Prób i pisarze

Prób uwin, pisanie myśli i procietaś dumnych,
 Przet pisarze sraz skuszek rejestr i rozumnych:
 Ten co pisat sraz solarych, swakat barera mate,
 Piawarowi rozumnych papiera nie stata. —

Stancernik i fioletek

Jeden wielki, drugi maty.
 Stancernik korosten wspaniaty,
 Fioletek szromny prostacia,
 Jakto bywa między bracia,
 Niekonie się podobiliś
 O co... ras wrae i sobę byliś
 A byle rarem, a byle zgodnie,
 Fioletko nawet w wodnym socie.
 Tęto o stowie, a hady i swoięgo narwiszka
 Ten, co iachranym blaskiem się potycho,
 Ja stancernik się obraca,
 Gadořit drugim, ie się zwraca,
 I bywa panizdę tawz.
 Gdy wiec nan powotawat swawo,
 Przebieł fioletek: mitę bracie,
 Dal mi się, gdy patrzę na cie
 Chociaś jasnie oświecony,
 A ia do blaska nieś dołny
 Twój zwrot idnask przynusony,
 Ja wubycim, ale wolny. —

Filozof

Do stygii filozofii wzięt idea piewniejs,
Nię gotowians.

Tam gorze duch bicia nad cisto,

Takich sprzetów bywa mało.

Allo były na szafach, w szafach, stojków orykie,

Alumbiki

Papierów stowy,

Globusy

Yna Holku

Szkutok bu liku,

A w kociołkowi

Worek Dziurawy.

Wzięt idno szkiełko, patrzy ai wór okasaty.

Wzięt drugie, a wórcach nikieromny i maty.

Wórcach ratem niebrak, i rekty. wórcach Dłaczego

Były pusłki w dziurawym woreku stygia mego.

Gayby był skim, nie rektem, na rekty pogrzebat,

Gayby wzięt, i ia analastym, com egdat. —

Dziwi i saby.

Koto jesiara

A wórcach,

Chłopy w koto bigaty

Jba saby rekty;

Skoro skoro wórcach,

Kamieniom w tó dastawaty

Jedaa s nich omidary naty;

Wystawiasy tó do gócy,

Próbki chłopy, prout anie, bosis ab bawnie,

Dławas to wórcach, nam idnie o sycie? —

Skowronki

Wrasny gorzce
 Na tze,
 Pasty sie spolem
 Cwit s wotem
 Tanta chostta, ta tawg;
 A ponizdy musaw;
 Tam garie kwaty i riakta,
 Perewotha
 Chwytajze motylki, sbierajze soborki,
 Cwit skowronek nad krasawki
 Na idny tze wargotha sie dawa.
 Perewotha bierzze wul niosta adobyu skarat,
 Chwat s tawa to usjerat,
 Cwit bawat, wot tjerat.
 Skowronki wabijajze sie wale i wodosnie,
 Dawat w dawk wiodnie —

Konie.

Kon' manrowy zozed sie s stadnierzom,
 Pochli tye iot ni czom
 Jeceli mni bzdawia prosie,
 Nawaz eiz esteta nozie
 Jak sawal sawy
 Jak biada na tawy
 Jak stopal w szegu
 Jak byda w szepawgu.
 A in iednak, szcht stadny, est eiz nie prosie.
 More ste, se nie umiem; lepij, se nie nozie. —

Wrabel

Wrabel, pusty, in byt uder ponizdy szawie,
 Ledwo sie tykat siemi,
 Tak byt szardziat, rozumiat bowiem, in nad niogo

Płkoniażcego
Natura wydać nie zdoła,
Nuty licho wrobla, ale i sakota.
Gdy wież uszygotkimi gardzi, rzecht mu iden z ospakoi,
Płto jest pierwszym wrośed wrobla, nie jest pierwszym z ptakoi.

Platon

Platon sad swoje zgromadzony ucnie
Wyboru, setuarnie
Dowodzil, iakto mizdrze panuje nad swiaty,
Sam dzielny sam bogaty.
Jemu sio stemia sili, temu wschodzą zore,
Dziwi sio morze
J powitrac, i gwiazdy, i stonce i wieba,
Daw co trzeba.
On lotem niwozi gnionym wybiciaty mysliz
Sę co dziata, czy krysliz
Lawidnie zgwiatnie, zremia, oceanem,
Lwuzat ludzi jest panem.
A paktas co go w nos grysta, nie swaicie na ta,
Paktas to dla Platona, a dla mnie jest Plato.

Perziowie

Luzerek iden miody,
Trozostaze z swobody
Past sio trawiz, wiotkani, w pole i ogrodzie,
Z baidym w zgodzie.
A sie byl bardzo greczony rozkoszony i mioty,
Bardzo go tam swicuzta laboty.
J on tie swicuzie uszygotkiego z wroblem,
Wszgotlich byl perziawilem.
Plaz goz wysredt w swiotaniz, i baidat potrze,

Nyssa przesadzajca

Głowy tąd, powrót oszczędzania; teraz w wielki go lewicy
 Stępnat. — stępnat. — dżisnie sę; ...
 A gdy sę cowa abliat sę batak, wraok wrogu
 Łaige w nogu
 Spogry sę po ka siebi, ai cwa psy i stępnat.
 Stępnat wiecej
 Perwia wy podt na drogę, od psów sę oddalit.
 Spatkat konia; psow go iiby sę uwalit,
 Wia mnie na grubiat i unio; — koni na to: nie mogę,
 Ale od cangel pewna bę dżisna miat ratęgę.
 Jabo i wól sę nadaręgę, ratęgę przę i cialę;
 Wól na to: takich iak ja napewno nie wiele
 Drogę dżisna, ale psowchaj i ukryg sę wstawie;
 Jalewica mnie carka, nie dżego zabawie.
 A tym czasem masz borta, co ci dopomocie
 Konie; iol mi cis nieboie.
 Ale ci grubiatu nie dam, terazy, nie dogdnie.
 Oto wstawta owca niedalbo chodzie;
 Bżesie ci niezko sędzię; ... Owca cwa
 Ja nie przesze
 Ale cwa cis unioęg pomozęg manowę,
 Dżę dogonia, i sędęg ratęga i owce;
 A dżę sę do cialca kłone sę tu parę;
 Jak ia ciebie mam wraige na sę.
 Kłone stępnat nie wraige; ciele na to wraige,
 Juciebt.
 Gdy wraige wraige sę spawoby ratunkę upadę,
 Wraige sędzięgęg przęgnaciat psy ratęga siodę. —
 Wraige i bytana
 Piu stępnat, trafil karkę, jiu dostal i dobit,
 A gdy postępnat bytana, kłone nie nie robil,

Lęczyński z łami
Wielki samie,
Wszystko ligawe
Lęczyński wam strasze
Al wy spicie lewicy,
Patrz na moie ławicy,
Pochł bętan stosi Domowy,
Gdy ty idziesz na ławy
Ja nie, wyprawdziej, nie robisz,
Al gdy w naszym dobie
Do warasie sie sposobem,
Ja nie w owasie nie robisz,
Ja uwaliam z ławicy,
Lęczyński urząd podstucha,
Gdy wyprawdziej, nie robisz,
Ja nie, wyprawdziej, nie robisz,
Ja nie, wyprawdziej, nie robisz, —

Chłop i ciela

Nie stuka rabie, dobre rabie stuka,
Z ławicy nauka
Siedzi chłop na ławicy, a ciela na ławicy,
W ławicy, a w ławicy,
W ławicy burza napadła, a gdy wiatry wiewała,
W ławicy, a w ławicy, a ciela na ławicy,
W ławicy, a w ławicy, a ciela na ławicy,
W ławicy, a w ławicy, a ciela na ławicy,
W ławicy, a w ławicy, a ciela na ławicy,
W ławicy, a w ławicy, a ciela na ławicy,
W ławicy, a w ławicy, a ciela na ławicy, —

Chłop i ciela, a ciela

Mate dla nas, co mamy, w ławicy, a ciela na ławicy,
Al sie to prawda, powiesz o ławicy, a ciela na ławicy.

Skazył się przed powierem hardy i suchy,
 Ji chci wspaniały
 Chociaż wciąż ardobny,
 Cze do stobow sposobny

Chociaż i tak bywa porażeniem chwalebny,
 Pewnie się minimal być ugodliwym
 W umiark. i wci ma powier: ma, na cym ci i bywa
 Oto herb nie był wraisty, a był gęsty, gęsty
 Nogi nie dość wysokie,
 Piersi nie dość szerokie

Kosie nosie iłowika, a sioda nie dala.
 Umysł, co chwata,
 Przekł Jaksz: i natychmiast postawit wielkoda,
 Kon, gdy pogłoda,

Oto masz a mały gęsty, wcił Jaksz, herb wraisty,
 Sioda, gard wraisty,
 Piersi iabł chwata,
 Nogi długie, jakich do chodu i zdala.

Godziłoby da zachwatać, porównany a bytem,
 Lasto staszgatem.

Alle gęptawa wybarony, lez na chwata
 Wciłto wraisty
 Jaksi, shora go wyszy i chwata, czy chwata,
 Drog szasz kon se stocha, rze ryma się puszka. —

Przek i Lu z Coga

Bywa wrota swiodziomy,
 Jto ludi być chwalebny.
 Przek miał w pysku się ogromny

Lu nidy skromny
 Przeszłt da niego i przek: mity brany,
 Nie mogz się nawiszyć, kiedy patrz, na cis.
 Coto sa cis.
 Jak blask i mroczny.

Czyż można dostać
Tabakę, postać,
A pióra iakże,
Szlągię, cedraków
A iużli nie ustom a błotnie,
Pewnie i głoś słyszny bzdury
Wiżę krak w kantaty; — a skora pęskle rozdziauwet;
Sic wyjadę, lio go porwat, i kupa zostawet. —

Filozof i ebtopy

Wiżli ciedzi filozof co wszystko posiadat,
Co bardzo wiele myślat, więcej i więcej gadat,
Dowiedziat się o drugim, który na wsi mieszkat,
Nie umiastbat
I koby dowiedzić,
Jed nego się dowiedzić,
Co umiast, a skoby była ta jego nauka
I naktat ebtopy niukar
Do i wytać nie umiast, a wiżę kizgielki niemiast.
Oniemiast.

A ebtopy w śmiecich: moie kizgi, rakt, wszystko na dwore.
Wot, co orze,
Sporabi moie do pracy uszy wyspizowaci:
Pracota, pilnaci:
Nien, jak byda zezozymni
Pier, iak wierzym i wdrizozymni
A scaka co na ptaku zostawic nie skroczy,
Jak lpiuż mileraci, nieli gadac nie do zezozymni. —

Epitre IX

A M. le marquis de Sigüenza.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul
 est aimable.
 Il doit regner partout, et même dans la feble,
 De toute fiction l'adroit feupete
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la
 vérité.

La simplicité plaît sans étude et sans art
 Tout est charmé en un enfant, dont la langue
 sans fard,

A peine du filot encoré débarassé,
 Sait d'un air innocent begayer sa pensée,
 Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant
 sans

Mais la nature est vraie, et d'abord on la suit
 C'est elle seule en tout qu'on admire et
 qu'on aime.
 Un esprit ne change, plaît par son langage
 même

Chacun près en son air est agréable et voir;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut de
plaire en moi. —

Vois-tu est important que tout le monde
soit,
Cet homme à toujours fier, qui jamais ne
vous quitte.
Il n'est pas sans esprit, mais ne teste et
pasant,
Il veut être fatigué, vapori, plaisant,
Il s'est fait de sa joie une loi mesurée,
Et ne déplaît enfin, que pour vouloir trop
plaire. —

L'ignorance vaut mieux, qu'un savoir affecté,
Rien n'est beau je sçens, que par la vérité.
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut
long-temps plaire,
L'esprit lase aisément, si le cœur n'est
sincère. —

raisonnable du bonheur, il ne desire qu'une vie
tranquille pour être content, il sait en appren-
dre tous les instants, il les savoure et sou-
hait les prolonger. Il n'a pas le desagrément
de se voir trompé dans ses attentes, parcequ'il
n'entend jamais rien, et vite par là bien
de vieilles habitudes auxquelles l'homme laborieux
est usé. Il n'est jamais à charge à personne,
se contente de peu, est toujours d'accord avec
tout le monde, ne contredit jamais, ne
cherche pas à se quereller, ne s'impose pas
et laisse faire tout ce qu'on veut pourvu
qu'on ne trouble pas sa tranquillité. Il
rend heureux les personnes qui l'entourent,
les domestiques se disputent le bonheur d'être
à son service, il ne gronde jamais, parceque
cela l'accablait de fatigue, et il s'en repose
très longtemps, connaît par
lui-même les douceurs de la paresse, il n'a
pas le cœur de faire travailler ses gens. C'est
donc s'il est heureux, et si ceux qui l'entou-
rent le sont de même, pourquoi le condam-
ner, le laisser tranquille, il a rempli son devoir,
et il n'en fait pas davantage.

Je ne puis écrire qu'à bâton rompu.

Je ne suis pas de ces gens qui avant de se mettre à écrire, forment d'avance le plan de ce qu'ils diront, je prends la plume sans savoir trop par où je commencerai, et comment je finirai, je me repose la plupart tout-à-fait sur la providence, j'écris tout ce qui me vient en tête, n'importe si c'est bien ou mal. Je dis souvent des folies qui n'ont pas le sens commun, mais aussi il m'arrive de dire des choses raisonnables, c'est bien rare il est vrai et c'est encore l'effet de l'heureux hasard je l'avoue, mais c'est toujours quelque chose, ordinairement tout ce que je dis n'a pas de rapport l'un avec l'autre, il n'y a pas de liaison dans les idées, tout est dérangé, si je parle de cerises au lieu d'un éléphant, il se trouve après que c'est un insecte, mais il vaut toujours mieux dire des folies que de se taire, je n'ai pas la prétention que mes écrits soient transmis aux siècles futurs, et il suffit que j'écrive pour que je sois content. Je conviens qu'il vaut mieux réfléchir d'avance à ce qu'on va dire, que d'écrire à bâton rompu, mais c'est plus commode et c'est un défaut dont je ne me corrigerai jamais. —

Sur le danger qu'il y a à faire de nouvelles connaissances
 Vous me mandez, ma chère Melanie, que Vous ve-
 niez de faire une quantité de nouvelles connaissances,
 et que Vous Vous en réjouissez, parceque non seulement
 Vous passez après tout votre temps beaucoup plus
 gaiement qu'à l'ordinaire, mais encore que ces
 jeunes personnes étant charmantes, Vous pouvez
 profiter de leur société. Mais, ma chère amie, avec
 Vous pensez au danger qu'il y a à faire tant
 de nouvelles connaissances, y avez Vous réfléchi,
 avez Vous bien fait le choix des personnes que
 Vous voulez fréquenter, avez Vous surtout consulté
 quelque un de raisonnable là dessus. Ah faites-
 le, ma chère Melanie, Vous ne sauriez croire
 combien la société des jeunes personnes de
 votre âge peut Vous être nuisible, et de combien
 de défauts qui se présentent sous un dehors sédui-
 sant elles sont susceptibles. Vous ne Vous en aper-
 cevez peut-être pas, et Vous les imitez sans
 le savoir. Les jeunes personnes sont souvent mé-
 disantes, légères, inconséquentes, et tourdies, elles ont
 beaucoup de prévention de vanité, l'esprit de
 discord de coquetterie, et bien d'autres défauts
 qui ne sont peut-être inconnus; réfléchissez donc
 quelles peuvent en être les suites, songez que
 le meilleur et le plus sûr moyen de les éviter,

est de ne pas faire au moins autant qu'il est possible
de nouvelles connaissances. Si Vous voulez même les culti-
ver toutes, il ne Vous restera pas après de temps pour
des occupations plus utiles, plus sérieuses et très nécessaires
savoir à Votre âge il n'y a pas de moments à perdre et Vous de-
vez en employer la plupart à Votre instruction. Je Vous
conjure, ma chère Melanie, de ne pas surtout Vous
lier d'amitié avec aucune de ces jeunes personnes, ne
croyez pas aux protestations d'amitié qu'elles Vous
font, et n'accordez à aucune d'elles
car Vous pourriez Vous en repentir un jour. Peut être
que Vous trouverez que tout ce que je viens de dire
est trop sévère et qu'à mon âge on ne devrait pas
encore l'être, pardon ma chère Melanie, si je
Vous ai un peu ennuyé, ne l'attribuez qu'à mon
amitié pour Vous, et au désir que j'ai de Vous
voir parfaite ces jours. Votre dévouée

86.

Ma première entrée dans le monde.

Qu'on a jamais papé, par là, ne peut se figurer tout ce qu'éprouve une jeune personne, la première fois qu'elle débute dans le monde, & connue à tout le monde, tous les yeux sont fixés sur elle, on la regarde de pied en cap, on la voit, que, on se demande qui elle est, on est charmé de lui attacher quelque ride, & de trouver un nouvel objet, sur lequel on puisse exercer sa médisance, malheur à elle, si elle fait un geste de reconnaissance ou si elle salue de travers, cela suffit pour qu'on l'évite qu'on la fuit, & qu'on dise même qu'elle est mal. — Lorsque je fus invitée au bal, mon premier mouvement fut la joie, mais la crainte y succéda bientôt. D'un côté je me voyais, sans le voir, un bal dans toute sa splendeur, d'un autre côté je craignais d'être exposée aux regards malicieux de tout le monde, ainsi se passa le temps qui précéda le bal, enfin le jour arrivé, je me mets à ma toilette, le coiffeur vient et je me trouvais habillée à six heures, il fallait attendre encore une heure, car ce n'est qu'à sept que nous devions partir, je ne savais que

faire de ma personne je n'osais ni m'effrayer
ni me bouger de crainte de chiffonner ma robe,
lorsqu'on vint nous dire qu'il était déjà temps
de nous rendre au bal, je montais en voiture
non sans quelque crainte, mais cependant j'étais
ranimée par l'espoir de danser, nous arrivâmes
sans nous trouver sans être l'écarter et nous
vîmes dans l'anti-chambre alors j'aurais été
presque tentée de l'aveu de retourner à
la maison, par bonheur il n'y avait encore
que fort peu de monde, j'ajustai le reste
de mon courage et nous entrâmes dans le sa-
lon à peine quelques nous arrivés que ma
frayeur fut dissipée, bientôt après la mu-
sique se mit à jouer, et on m'invita à dan-
ser, j'étais un peu gênée dans la première man-
che, mais ensuite je m'abandonnais tout
à fait au plaisir de la danse sans me sou-
cier du reste. Aujourd'hui je ne voudrais
pas tant d'aller à un bal, et dans quelques
années peut-être quand je me rappellerai les
inquiétudes que j'ai éprouvées elles ne me para-
îtront plus qu'un enfantillage.

Les derniers jours du carnaval l'an 1854.

Les derniers jours du carnaval tout est sur pied, on ne pense qu'à s'amuser, qu'à danser qu'à se divertir, les boutiques sont obstruées d'élegantes, les marchandes de mode sont occupées, les coiffeuses courent les rues, enfin toute la ville est en mouvement, on ne rêve que bals que soirées, on ne saurait penser à autre chose, on est gai on est fou pour ainsi dire, l'idee seulement du carême que approche attriste tout le monde. Enfin le mardi gras arrive on va au bal, mais on se rappelle que c'est pour la dernière fois qu'on s'amuse cette année, on voudrait prolonger le peu de moments qui restent, on retarde les montées, mais l'heure fatale sonne on se retire, avec la triste idée que le carnaval est fini, que va-t-on faire le lendemain, quel triste soir, point de bal, point de soirées, tout est fini, on ne s'amuse plus, on est égoûté de tout et l'on ne vit que de souvenirs. Mais enfin on se rappelle son courage,

on reprend ses occupations ordinaires, et une fois
qu'on s'y fait, elles paraissent plus agréables,
et on ne les adevrait pas pour les amusemens
les plus brillants du carnaval. —

Sur la mort d'É.D.

Un événement aussi triste qu'imprévu vint occu-
per un moment tous les esprits de Léopol, une
jeune personne intéressante par la douceur
de son caractère, par ses talens et sa naïveté,
se est donnée la mort au printemps de sa
vie, quand tout semblait lui sourire, qu'elle
avait à peine commencée sa carrière et qu'elle
avait tout lieu de se promettre le bonheur. Quel-
que temps avant ce terrible accident elle avait souf-
fert une noire mélancolie, mais par les soins
des médecins elle en fut guérie, cependant elle
toujours conserva quelques dispositions pour
cette maladie elle y retomba de nouveau, et
profita d'un instant où on la regardoit mieux
pour échapper à la surveillance de sa
mère et des personnes qui s'attachent à elle
et pour se jeter par une fenêtre du toit;

sième étage. — Elle tomba sans connois-
sances, tous les secours qu'on lui prodia,
qua furent inutiles et elle ne vécut
plus un instant. De on se figure le visu-
voir de sa mère, perdre une fille au
moment où elle s'y attendait le moins, et
de quelle mort affreuse c'est un terrible
coup pour une mère, fille jeune per-
sanne et si bonne, douce charitable,
elle savait se captiver tout le monde,
les domestiques les pauvres pleuraient
leur jeune bienfaitrice, sa mort fit une
terrible impression sur les esprits, une
même, qui ne la connaissent pas la
regrettaient, on en parle encore dans
toute la ville, on se donne toutes les
peines du monde, pour deviner, ce
qui l'a engagé à se donner la mort,
les uns donnent une raison, les autres
une autre, ou innocente, tandis que la
raison la plus simple c'est de croire que
c'est un accès de folie, car comment

peux que'une personne sage et avec tant
de religion comme elle en avait presque s'ô-
té la vie, fut-elle même la plus malheu-
reuse. — Son enterrement à déjà eu lieu, on en
peut encore quelque temps jusqu'à ce qu'
on eût convenu de s'en occuper, et de
lui donner un nouveau sujet de consolation,
mais sa perte restera toujours pré-
sente à la mémoire de sa mère et de ses
parents et de ses amis, car rien ne sau-
rait l'en effacer ni la remplacer aujour-
d'hui, le temps est le seul remède pour
de telles peines, et encore il ne saurait les
guérir tout-à-fait, car tout ce qu'il peut
faire c'est que nous nous habituons à la
triste idée de notre malheur.

Le toutoufacki.

Comme vous ne savez le malheur de connaître
 Monsieur de l'Occident - si jamais entretenu
 sur un grand nombre d'affaires dont il
 est surchargé - vous a-t-il dit qu'en les
 consultant tousjours, que vous ne peut se
 faire sans lui, qu'on le supplie de donner
 ses avis et qu'enfin il décide de
 tout. - Ma jure de famille a-t-il besoin
 d'un gouverneur c'est à lui qu'il s'adresse
 et une jeune dame veut elle donner un
 avis, il est prêt d'en faire les honneurs,
 un employé veut-il avoir une place, ou
 lui demander sa protection, une affaire
 débite-t-elle, il est encore prêt de lui
 procurer des suffrages, enfin quand il s'agit
 de recommander une femme de chambre,
 ou de mettre une marchandise de mode en
 vogue, c'est encore à lui qu'on s'adresse
 il est chargé de toutes les commissions dont
 il fait des affaires d'état, il se voit de

grande importance et s'imagine qu'on ne pourrait
se passer de lui. Vous le voyez toujours courir
les yeux l'air mécontent, et si vous abordez c'est
pour vous parler des services que l'on rend
des conceptions dont il a encore à s'acquitter
il vous demande de lui en donner peu. Vous
promettant de lui répondre de son mieux
et part comme une éclair, sans vous laisser
même le temps de lui répondre.

L'heure de la leçon par Rous

Ce est ce que c'est que la leçon. Ce sont soixante longues
et toutes minutes péniblement enfilées une à une. C'est alors
qu'un pauvre huc aux bêtes collées à l'œil tenu au nez
barbouillé de tabac vient s'asseoir à côté pesamment à côté
d'une jeune personne plus fraîche que la rose, plus vive
que le papillon, plus gentille que la colibrie. — après un mo-
ment de silence et de recueillement il se met à débiter
avec indifférence les raisonnemens qu'on écoute avec dis-
tinction, raisonnemens, qui sans rendre clair ce qui est obs-
cur, rendent souvent obscur ce qui est clair; ce sont des
discours dont la sonnerie monotone est interrompue tan-
tôt par des bâillemens mal étouffés, tantôt par une ressus-

rente puis de tabac, sauvent aussi par un legs sou-
 rre qu'arrache à la malicieuse petite personne
 une observation maligne sur la triste figure du
 pauvre pédagogue. Enfin pour rendre le contraste plus
 complet et plus piquant, c'est ici que celui qui sait
 fait des questions, demande des éclaircissements à ce,
 lui qui ne sait pas, comme si c'était à son avoué,
 qu'à conduire un clairvoyant, entre les roses et
 les épines. Mais la soixantième minute sonne, la
 jeune personne saute joyeuse de son siège, le pédant
 se lève moins lourd et après la petite révérence de
 commande, le cahot libérateur vient terminer enfin
 l'unus de l'un et le supplice de l'autre.

Mes compositions. Leopol le 19 Novembre 865 par Je

La foi est le trésor le plus précieux dont l'homme puisse
 jouir.

La foi consiste dans la conviction des vérités natu-
 relles et positives, que Dieu nous a révélés ou par
 lui-même, ou par les lumières de notre raison.
 Sans reconnaître ces vérités, on ne peut pas être heureux,
 on ne pourrait jouir de rien; l'incertitude conduit
 dans un labyrinthe, dont il est difficile de sortir, une

fois qu'on s'y égare; les pensées se suivent avec rapi-
dité, entraînent dans de faux raisonnemens, on se de-
mande des éclaircissemens, des explications, on se fait
des questions qu'il est impossible de résoudre, si l'on ne
croit à un être, suprême créateur de ce qui nous en-
tourne et de tout ce qui nous paraît incompréhensible. —

Si la foi ne nous animait pas, comment ferions-nous
pour supporter les revers de la fortune. nous les croi-
rions sans but; notre existence nous paraîtrait un vain,
si nous n'avions la ferme persuasion que cette vie
est un court passage à une meilleure. —

Un homme qui n'a pas de foi est très à plaindre, il
se perd dans ses idées, tout ce qu'il voit lui paraît
étrange, pourquoi travailler? se dit-il, à quoi me sert-
il d'être vertueux? si tout finit ici-bas, je n'en re-
tirerai aucune récompense; il ne sait pas à quoi s'en-
tenir; jamais je ne pourrais compter sur lui, il n'est
pas conséquent dans ses procédés, s'il lui arrive
de faire une bonne action, c'est par fantaisie et non
par principes. — En un mot, un homme sans reli-
gion, ne sera jamais tranquille, toujours préoccupé, trou-
blé, le trouble et l'agitation qui le minent intérieurement

se peignent sur sa physionomie; le oide qu'il éprouve dans son coeur lui fait abhorre sa existence; en proie aux remords qu'il cherche à se cacher, néanmoins sa conscience lui dicte toujours qu'il est coupable, et comment pourrait il être heureux, dans un si terrible état. —

Si nous n'avions pas même d'autres preuves, ce portrait de l'incrédule, en serait une suffisante, pour prouver que la foi est la source la plus précieuse dont l'homme puisse jouir. —

Saint Martin convertit un colube entre les mains
duquel il étoit tombé.

Saint Martin, au retour des entremises de la Gaule, où il avait réussi à convertir une foule de peuple, se rendait dans sa patrie, en traversant les Alpes, pendant une belle nuit, il se livra à une méditation sur la grandeur de Dieu et sur la magnificence de ses œuvres, pendant qu'il étoit perdu d'admiration pour son créateur, la clarté de la lune qui rayonnait sur son visage, y faisoit voir le calme et la parfaite tranquillité dont il jouissoit, des rayons des

lumière semblaient s'élever au dessus de la tête du saint, quelque chose de céleste était répandu sur toute sa physionomie. Dieu voulut encore le mettre à l'épreuve; tout à coup le saint se voit entouré de brigands, la hache est déjà suspendue pour lui donner le coup mortel, mais il n'en est pas effrayé; ses traits ne sont pas altérés et ils conservent la même expression de tranquillité. Sa vie entière est consacrée à Dieu, c'est à lui d'en disposer; si le souverain créateur l'a destiné encore à quelque chose de grand ici-bas, il prendra soin de le conserver encore; notre apôtre est préparé à tout, et attend son sort avec résignation, sans perdre la vertu de vue. —

La fermeté et la constance du saint Pierre, voyant au malheur, il éprouva un sentiment de pitié que lui-même était inconnu jusqu'alors; malgré lui, il vit le coup qu'il devait lui porter, et demanda à saint Martin pourquoi il ne le redoutait pas; celui-ci sans perdre rien de son calme lui répondit que l'homme juste n'a rien à craindre, mais bien le sultan.

Cette hardiesse étouffa le valeur, sans lui déplaire au contraire il fut saisi d'un grand respect pour Martin, il l'écoutait avec attention et peu à peu, il semblait

même goûter ce qu'il lui disait. Notre Saint animé
 d'un zèle véhérent, et accordé de Dieu, auquel il
 demandait toujours de l'inspirer dans de telles oc-
 casions, lui dit des choses sublimes, et se misagea
 eux, au risque même de perdre sa vie pour la con-
 vertir. Le Saint lui exposa toute l'horreur du mé-
 tier qu'il exerçait; dépeignit le crime, les châ-
 timens qui attendent les coupables, avec les vices
 leurs les plus vicieux; d'un autre côté il dessinait la
 vertu dans tout son état et la douce récompense
 qu'iprouvent déjà ici-bas ceux qui la pratiquent.

Dans le portrait qu'il fit de la vertu, il semblait
 parler de lui-même; le malfaiteur n'en aurait
 pas été peut-être si ému, s'il n'avait vu de-
 vant lui un vieil exemple de ce qu'il disait.

Sans hésiter un moment, le bergand se décida à chan-
 ger un genre de vie aussi criminel, et il persis-
 ta dans sa résolution, car par la suite il devint
 un homme d'une conduite la plus accomplie.

Saint Martin, continua son chemin, rendant grâce
 à Dieu de lui avoir présenté l'occasion, de faire
 encore une conversion. — La véritable vertu impose
 à tout le monde, le malfaiteur même se sent soi-

se de respects devant elle et reconnaît son infériorité.

En Suisse, pendant une belle journée d'hiver, quand la neige couvrait la terre, une mère de famille, cède aux instances des ses enfans, pour faire un parti de plaisir en traîneau. Les trois gentils petits garçons étaient au comble de bonheur, la joie brillait dans leurs yeux quand ils se disposaient à partir. En chemin ils égayaient leur mère par des bons mots qui leur échappaient, la comblaient de caresses et tâchaient de la dédomager de son sacrifice. Le froid était grand, peu à peu la bonne humeur des enfans diminua, ils ne parlaient plus une parole, et étaient bien aise de se savoir à une petite distance de la maison et de leurs chaufferies bien chauffées. Mais tout à coup la mère se retourne, et pousse un cri qui fait frissonner tout le monde. Elle avait aperçu une foule de loups qui couraient derrière la voiture, la malheureuse femme hâte le pas, mais hélas! ses efforts sont vains. L'infortunée ne voyant plus d'autre moyen de salut, saisit le plus jeune de ses enfans, qui se pressait contre elle, comme s'il attendait tout le secours de sa

mère, et le jette à la voracité des loups. Elle croyait ga-
 gner du temps par-là, la malheureuse profita du
 moment, où les bêtes féroces étaient occupées à divo-
 rer leur proie, pour faire avancer ses chevaux. À
 peine à-d. elle fait quelques pas, qu'elle se voit de nou-
 veau poursuivie par ces animaux, la vie de ces enfan-
 tains est menacée de même; pour la sauver, la
 mère s'empare du second enfant et le sacrifie com-
 me le premier; toujours dans le dessein de profiter de
 ce temps pour regagner la maison. Mais encore une
 fois, les efforts de la pauvre femme sont vains; les
 loups l'atteignent pour la troisième fois. Alors peut-
 être ne savait-elle plus ce qu'elle faisait, le trouble
 et la peur lui ôtaient sa présence d'esprit, le
 troisième enfant tombe victime pour sauver la vie
 de sa mère. On peut se figurer la position de cette
 dernière, éperdue, désespérée elle arrive chez-elle, se
 précipite dans le salon, où il y avait plusieurs per-
 sonnes, pâle, hors d'elle-même, elle fait le récit de
 ce qui lui est arrivé; elle dit en paroles entrecoupées
 qu'elle a sacrifié la vie de trois petites innocentes créa-
 tures, pour sauver la sienne. — Un homme du com-

leuva est évidemment si terrible, si indigne d'une mère, qu'il s'empara d'une hache qui était à quelques pas de lui, s'approcha de la malheureuse femme, et lui fendit la tête en disant :
"Une mère qui préfère sa propre vie à celle de ses enfans, est indigne de vivre." —

C'est ainsi qu'une promenade, un amusement si innocent, fut pour ces sœurs si funestes et si tragiques, pour toute cette famille. —

Theodorie tourmentée par les furies —

Theodorie, sœur des Oresteides, était d'un caractère excessivement violent. — Un jour il s'oublia jusqu'au point de faire trancher la tête à Symonch, pontif romain qui avait été accusé à faux d'un crime. Quand la fureur du malheureux souverain se calma, il fut en proie aux plus exacts remords. Il éprouvait tout ce que l'enfer peut imaginer de plus terrible. L'ombre de sa malheureuse victime le poursuivait partout, il craignait la solitude, redoutait les ténèbres; son imagination lui représentait si vivement l'objet de sa cruauté, qu'il croyait le voir toujours. Pendant un festin même,

quand toute la cour assemblée, le comblait de flatteurs,
 le roi s'imaginait voir sur un plat qu'on lui présentait,
 tout la tête de Symoche. Hés de lui-même, saisi
 d'effroi il s'écria. "Que vois-je? Est-ce bien lui? Mais
 que m'avaient ils promis?" faut-il toujours que cette
 tête ensanglantée me rappelle l'honneur de mon crime?
 Hélas! où me cacher? La terre me rejette, l'enfer
 ne sera-t-il pas indigné de m'accueillir? Après avoir
 prononcé ces paroles, le coupable souverain, per son,
 son regard agité autour de lui, craignant de le fixer
 sur dans un endroit, afin de ne pas y apercevoir quelques
 nouvelles fantômes, il fait transporter le plat, mais cela
 ne diminue pas sa terreur ni son indignation contre lui-
 même. Le malheureux se fait des reproches dans toute la journée
 temps par de vaines apparences, il veut se rendre moins
 coupable à ses propres yeux, mais sa conscience est in-
 visible on lui laisse pas un moment de repos. Son som-
 meil est trouble, le tableau de Symoche qui lui reproche
 son crime se revante, le poursuit même en songe. —

Théodore se voit entouré d'ennemis, il cherche à leur donner
 les yeux, tout ce qu'on pense à son égard, suppose des tra-
 hisons des révoltes etc. Le misérable à sa propre existence

en honneur, il se croit indigne de voir le jour, d'être éclairé
par les rayons du soleil. En un mot c'est le plus malheureux
des hommes; ce monarque, malgré toute sa puissance change,
est volontiers contre le dernier de ses sujets. Cela doit nous
prouver que les richesses sont peu de choses et que l'incorruptibilité
est le plus grand trésor de l'homme. —

Le roi des Ostogots, toujours en proie à des suplices, que
l'enfer même ne saurait imaginer plus terribles, s'accusa
lui-même, avoua son crime, et reconnut la justice des châti-
ments de Dieu. Le monarque fut si effrayé, en se représentant
l'éternité où Dieu lui-même devait juger son crime qu'il
mourut quelques jours après; dans le délire encore il ne par-
lait que de son meurtre et il expira avec le mot symbo-
lique sur
les lèvres. —

Le siège de Carovici

La guerre est une des plus terribles positions, que Dieu ait in-
voquées aux mortels. Les ravages qu'elle fait sont incalculables, et terrible
fléau devient souvent la cause de la ruine de tout un pays
d'une nation entière. La guerre est la source des grandes malheurs,
nous en voyons la preuve dans la dernière révolution de Pologne.

Quand les Russes eurent assiégé Carovici, au bout de quelques jours
la ville se trouvait réduite aux plus grandes extrémités, elle man-
quait de tout, le plus grand nombre de ses défenseurs avaient été tués
ou blessés dans les affronts meurtriers, qui avaient livrés les Russes
le reste épuisé de fatigue, était obligé de se rendre.

L'ennemi entra par toutes les portes de la ville, et fit des dégats terribles. Il est difficile de se figurer ce qui se passa, fait, le usage était effreux, l'effroi universel, rien, son ne pouvait être vu au moment de sa vie, on voyait des bales voler de tous côtés, entrer par les fenêtres, les portes, en un mot la terreur et le désespoir régnaient dans toute la ville. Les notes, malgré leur petit nombre, faisaient de miracles de braves; malheur aux mères qui verraient leurs fils au milieu des combattants, malheur aux épouses, dont les maris tenaient allés se battre pour la liberté, elles pouvaient être presque vaines de ne pas les revoir; l'amour de la patrie pouvait malheur faire supporter ces angoisses avec courage, mais hélas. ces désastres nous aidèrent qu'à faire accabler notre malheur. Les cris perçants ne faisaient entendre de tous côtés, on marchait sur des cadavres et du malheur tant peut-être qu'un père pleurant il avait perdu le corps inanimé de son fils, un frère celui d'un frère, les hommes se désolent quand on pense à ce terrible spectacle. Les femmes couraient par les fenêtres de leur brillante sur l'ennemi; les enfants, les vieillards, se retiraient dans les églises pour y invoquer à haute voix le tout-puissant; les pillages qu'on voyait étaient terribles, en un mot rien ne peut être comparé à cette nuit de trouble et de désastre.

Un monarque, un tyran était la cause de tant de malheurs. Les Polonais naturellement amis de la liberté, ne pouvaient supporter ces malheurs; ils résolurent de prendre les armes, avec l'espoir que la noble but dans lequel ils combattaient, et dont chaque individu était partie, leur ferait emporter l'avantage. Il n'aurait été possible ainsi, sans la discordance et les trahisons qui vinrent les joindre et les empêcher d'être entrepris du Polonais, et qui ont déjà été bien des fois la cause de sa décadence.

Iris dzieł nowej Autorki Seweryny Biedzi
która przez swój talent s bogactw literature nasza
i uswietni wiek Dziewiętnasty.

Pogrzeb, Matka i Dzieci
I manuskryptu roku
1834. 1. Grudnia

Dzwoń, i dzwoń, Mamo kochana
Ja tutaj siedzę przy tobie
Tak mi dziś smutno, i to od rana
Rady nie mogę dać sobie —

Mamo, już idę, pateragie mamo!
Czemu więc idzie powoli
Jeszcze go widziałam, zawsze to sama
A przecież ten widok boli —

Na co się męczyć, na co pracować,
Kochać mi mamo kochana,
Po co mnie uczyć, i piewać, tancować,
Niedoczekam more rana —

Tu się Dziecina całata trami,
I pacierz własnie kończyła,
Zmęczy się, zmęczy, Boże nad nami
Głównie do siebie schyliła —

Dzień mi drogim, pociesz dusej,
Poznacie smutek dziecinny
I postach śmieci, co zawsze wreszcie,
Twój umysł, cichy, niewinny. —

Krótkie jest prawda, krótkie to życie,
Szkoda by pracować byt,
Gdyby się wszystko mi lubo Dziecie,
Tutaj na ziemi kończyło. —

Leć jest i wierność, będziem szdrenej,
I z każdym naszym roboty,
I z czynności będziem nadgodzieni
Za każdą godzinę do enoty. —

Pręgo się lekac, to myśl i tworzyć
Pogodnem na tono wierności,
Ten co ustawia, potrafi stworzyć
Ten go i zbawi z miłości. —

Póbrny dla Boga wszystko i dignej,
A wspomnieć będzie nam miło,
Wastatniej tutaj na ziemi godzinie
Le się im wszystko szpetnie. —

Dla tego losie, gdy pogrzeb przebudzi,
Nie trac do pracy ohoty,
Wspomnieć za każdą Bog pracę nadgodzi,
Która dla niego i enoty. —

Dobrze wiez mama, tak robic beda,
Spero wzor czarny robawcy,
Do mey roboty zaraz usiedz,
Tylko w kosciku raptacz -

Do Karoliny Stadnickiej

3 Lutego 835

Ty! nie jest zwykłym porożeniem stworzeniem
Poradzasz się mową i każdym suszeniem,
Judejskim głosem, co na dwoje dźwięka,
Ty! jest dobrocią i miłością cała -

Kto ma i rozum i cześć w udziale
Ten nie zwykł sądać maiztku tak wiele
A wyjęć cenisz twe cnoty i wdzięki
Wart twego serca i wart twego uszka -

Do Michała Badeniego

6 Lutego 835

Kto w młodym i średnim wieku
Kradłom, ożyczeniu starym,
O takim powieć sławiskę,
Ze dobrze swych lat użył -

Kto kobiety miłość wrańci
I poręczym jest w istocie
W rozstaniu z sobą dziećmi
Ten się im poświęcił cennie -

Kto na wsi siedząc spokojnie,
 Swoim zagrody pilnie
 Jął się zagrodę na wojnie
 Tęgo ja sprzecznie wracanie. —

Tęgo opis konie na tem
 Le takich ludzi ust mało,
 Mito takiego swać bratem,
 A maie to sprzecznie spotkane. —

Wieliczka g. Lutego 335

J ten dar nawet nie sam odbrana
 Linnarzyli kraj nasz, nielitośne wojni;
 Wolność nam wzięto, a kraj nasz Dana,
 Chwali się Polak przeciw chć ubogi. —

Droczą nas droczą mój Laskawy Panie
 A my do ciebie z pokorą wolamy
 Niechaj się wola twój z nami stanie,
 W tobie nie tylko nadziei składamy. —

Letoś' ras' twój wdzięczność w sercach wspania;
 Liliay się Panie, nie długo cierpiemy
 Wszakże oddawna wiemy się twoi dzieci
 A Liliay w biedzie wytwarć niemożemy. —

Ojciec za bliźnich w ojca w niewoli
 Przed ten twój święty me modły zaznoszę,
 Proszę ich pomocy i wsparcia w niedoli
 Wyślechny Panie, bo ra braci proszę. —

Ja braci narzęch ca kraj nasz broni

Jesli kwi własny las nie zostawali
Błagam cię jaśnie, błagam cię w tej chwili
By w ręku fara długi nie zostali —

Do Kiziny Sanguosko która ma iuchać. Do
syna swego Romana zostającego w niewoli
Moskiewskiej

Dnia 12 Lutego 835

Jedź biedna matko, porzuć przeraż twój,
J w imię Boga puść się w długą drogę
Jeż jedno iediosz — w tem nie twój wina.

Dzisiaj nie sawore wolno widzieć syna.

Jaś najwiskser Taske sobie maie
Je matce na to porwołanie dnia

Jedź i iedź Kizino, nie ukhaj iud Sturij,
Syn twój iud daczno tam farawie sturij,

Nędzaj, ubogi, chory i wyblady,

Smutny, w niewoli, ocy mu zapady,

Carba lubego swy matki obicia,

A moie w nędzy niepoznasz dzicizcia.

Bo on obdarły z Kizincy odzisyj

Na łomie Gylka, shaleczany lasij

Ławie mu cocty, jedyną — kochanz —

Niech własne dzicie opatery mu rany

Niechaj do ocy na Sybir polaci

Niech jeomyk słowca raz mu choi raświci!

J nim z niewoli Bóg go oswobodzi,

Niech jedynacza serpieni me łodzi. —

2 magi Kosciuszki

Patrzaj Marciu, to sławatki,
Na Polku, serwatam ziemi,
Nieremna to sprawdzie kwiatki,
Lec w dyo stoty wilkimi. —

Bo ich widok serca wzrusza
Do szarbin, wrogotkich Polakow,
Jest pamieć cołt Tadeusza,
Jodziejnosci cych rodakow. —

Chlubny pioscienek

Patk temu, pierwsza zanka,
Oymowiarow w tym łozie,
Mie iut byt bania st' hebaanka,
Juzi si szcia, koly nowa.
Ja wie mi wroptkie klypacty,
Dy pioscienek mam wie stoty. —

Juzi wie swiat nie bawi wale
Polko tytko piosnij wrawy,
Jest w tym yciec, zoskasz, ale,

W domu najtwardsze zabawy,
Do balow nie mam ochoty,
No piersiowek wiez jest stoty.

3

Pierwej nie idna godzina,
No maszeniach mi schodzila,
O czym ma myske deiewczyna,
Nigdyz domem nie rozszila.
Dziej puzno mam wiez roboty,
No piersiowek wiez jest stoty.

4

Choc mam czasem smutna chwila,
Wzrost mysl smutna gorzko uczila,
Siedzi dzis niewidze, mile,
No mnie w domu szezoscie czeka
Milez og nawet klogoty —
Tuz co piersiowek ma wiez stoty.

5

Ta sie gzejie, ta sie biederz,
O sukniez nowa turburiz —
Ta w journalach tytko siedzi
Mnie to wcale nieozymnia.
Niejstozelnu te obloty,
Tuz co ma piersiowek stoty.

6

Dawny przystanek, rajta,
 O budynek jemu nie myślate,
 Po kłocie i cieniu gajem,
 Gdy w marmurach dusza cęta,
 Wzajem nawet jest sirocioty,
 Gdy pierścionek już jest śloty. —

7

Dni' bym wazdai widzieli chciata,
 Szczęsni podobnie mojemu,
 Po to jest radzie nie mata,
 Wierze i dobera karmena —
 Wzajem nawet w srecie eroty,
 Kiedy jest pierścionek śloty. —

8

Nasie go tu bym wiesnie,
 Nawzie, nie miennie, i wazdnie,
 Wsami do gaba karmienia,
 Po i tam ni metym bierem,
 Dostawiac sie mam ochoty,
 Mój drugi pierścionek śloty.

9

Na pierścionku jest wyryte

Si mnie najmoj rawase kocha,
Czeto myśli staka skęty,
Obstnica bywa ptocha.
Wafie dzie nie mam ukęty,
Nuch zje pierś isnek stęty.

Do Nigra Probosza i Suro,
"chowa.

Nigra, iś czeto smęty, i rawase raweony,
Pytam ci się Probosza, czymie raweony,
Nie może ci wst choroba, two sone crotliwa,
I tute tui tabie na crosie nie sbywa,
Denci ci się chowaj, sboie ci się zodei,
Powode za mi kaptanie, o coe ci wize chodzie,
Na stari twój narzekasz, wieraj mi, Płbanie,
Niha, się niegoda - twoie narzekanie,
Gdyby tui nie stęty, co to twym domu stęty,
Wymawcał ci się stęty, twym tui go stęty,
I Wój się tui obrara, kiedy w kądym dacie,
Nusy, is stęty, jyo jyo przykry, się tui!
Proszam, masz tak dnie, nanki tak wile,

I barania tak dobre mówisz co niedzieli,
 Nad wszystko się rozgniewa, dobre sąta nawias,
 Czemu o ten nie myślisz i Boga obawiasz.
 Stan twój ma przetrwać, nie temu nie przeszy,
 Czyby w innym dniu wzięty, kto ci się przypieczy.
 Ma przetrwać to prawda, lecz ma i stopy, co,
 A to przetrwać maig, czystością garyca.
 Czyż bowiem nie jest oszczędem, lubi pokonanie,
 W sercu cię, w sercu, w sercu i w sercu.
 Tyż do brzośtych serc na wną godzisz,
 Tyż pytasz, powiesz swawioną codziennie,
 W obawie w sercu, pod obog, strach,
 Czujecie, nieścisłe, a dany, poczucie,
 Ten, słowa, adzwiaig - bo aniel, pokonanie,
 W sercu, twoje, w sercu, w sercu, w sercu,
 Dzwisz, co sercu, na świat, ten, przetrwać,
 Serce, już, adzwiaig, gdy, się, ty, sercu,
 Kochaig, się, przy, ty, w sercu, w sercu,
 I sumienie, sercu, w sercu, w sercu,
 W sercu, w sercu, w sercu, w sercu,
 Justo, twoje, w sercu, w sercu, w sercu,
 Dzwisz, w sercu, w sercu, w sercu, w sercu,
 Poczucie, w sercu, w sercu, w sercu, w sercu,
 Czujecie, w sercu, w sercu, w sercu, w sercu,
 W sercu, w sercu, w sercu, w sercu, w sercu,

" On narzeka, powiada, on nie ufa Bogu,
" A codzień bywa pewnie u świętym progu,
" On jest kapłan, a przede w religij ucerony,
" Słuchał ssa uż przysięg, iżnek samobójczy,
" Nie może to być prawda, ca on w cerkwi gada,
" Wój niepuszcza tużi sawse growiada,
" I wój dawać łaski do każdego słona,
" A on na stan narzeka, chociaż stary Panu,
" Półny wiec to samo, a gój aważ narzeka,
" Nie może to być prawda, ta Polska quida,
" Daj mi, daj Proboszczu, iżeli sbył młodzi,
" Odkrytam ci starości, ca myśle, a ty młodzi,
" Nie do mojej to religij, wiem, iż to dokładnie,
" Młodsza staroży wery, to mojej, nieładnie,
" Szeż sranicie, tam, easty, wiałby, tużi, wiałby,
" Ciężko, iż nie daję, do awskorotności,
" A sągawa narzekani, a kto, nie wie, tego,
" Mnie, wżeci, iż, o tym, i, co, tu, dobiego,
" Gajby, fu, ras, to, wżeci, w, erem, obawce, młody,
" Niechajby, na, sawse, a, mnie, porobitely,
" Jozse, i, użno, by, lko, prosie, porobitely,
" J, na, to, akłony, i, z, chęci, przystaw,
" J, gój, w, mojej, robaczyc, i, kłobitewit,
" Przekreć, mojej, nawracim, a, słucham,
" Tęż, racy.

Extraits des meditations poetiques —
par Lamartine

L'isolement.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières.^{11a}
Vains objets dont pour moi le charme est usé;
Fluvis, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Là, je m'enivrais à la source où j'aspire,
Là, je retrouvais et l'ignor et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre jour.

L'homme

... l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui.

O
Ton être devant Dieu est d'Ille son ouvrage!
De sentir, d'admirer ton divin esclavage,
Dans l'ordre universel, faible atome importé,
D'unir à ses dépens ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence
De le glorifier par ta seule existence!
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Pris plutôt le joug que tu voulais briser.

J'ai bas, la douleur à la douleur enchaînée,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Puisse dans sa nature, infiri dans ses œuvres,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des
Soit que desherité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;
Soit que de ses desirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur;
Im parfait ou diable, l'homme est le grand mystère.

Dans la prison ou sous enchaîné sur la terre,
 Esclave, il sent un cœur né pour la liberté;
 Malheureux, il aspire à la félicité;
 Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
 Il veut aimer toujours, ce qu'il aime est fragile.

Du nectar idéal s'il est qu'elle a goûté,
 La nature répugne à la réalité.
 Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
 Le réel est étroit, le possible est immense;
 L'âme avec ses desirs s'y batit un jour,
 Où l'on pense à jamais la science et l'amour;
 Où, dans des océans de beauté, de lumière,
 L'homme attiré toujours, toujours se désaltère;
 Et de songes si beaux envoyant son sommeil,
 Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Courage! enfant d'élite d'une race divine,

Tu portes sur le front ta superbe origine !
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon idéal de la splendeur des cieux !
Fais des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse au fils de la nuit le doute et le blasphème ;
Dédaigne un faux incens qu'on t'offre de si bas,
La gloire ne peut être, si la vertu n'est pas.
Vins reprendre ton rang dans la splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Qui d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer !
"mer. —

Le soir. —

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Que l'on entend voltiger une ombre. —

105

Le pays.

Avantons - nous sur la colline,
À l'heure où, partageant les jours,
L'aube du matin qui se lève,
Semble précipiter ses cours!
En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre ténébreuse qui le suit,
Et de l'horizon qu'il colore,
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur dans le valon
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon;
C'est l'heure où, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin!
Et c'est l'heure où l'âme qui pense,

Se retourne et voit l'espérance,
Qui l'abandonne en son chemin!

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Puisse à peine à travers nos pleurs,
De notre rapide existence,
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcir déjà la moitié!
Et près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore il ne nous resta
Que l'espérance et l'amitié.

J'ai vu la scène du monde,
Se lever ton premier soleil!
Regarde! quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil!
Tout sous les yeux semblait saurer,
La feuille, l'onde, le zéphire
Murmuraient des accords charmants.

Suite des extraits de Samartine

La figure de l'enfant rayonne à tous les aspects, à tous les
 ans, à tous les faits historiques que sa mère ^{lui} raconte à nous,
 ses yeux flattent avec les nôtres sur toutes ces scènes dont
 les drames merveilleux lui sont déjà connus, il y a du
 génie dans son regard, on y voit la pensée profonde, et
 verte, chaude, rapide, d'une âme qui éclaire vous l'âme
 ardent et aimant de sa mère, elle semble jouir autant
 que nous, et surtout parce qu'elle nous voit intéressés
 et heureux, car l'âme de cette enfant vit de la nôtre,
 une lame vient dans ses yeux si elle nous voit triste
 et soucieux, ses traits sont un reflet lumineux des
 miens, et le sourire de toutes nos joies, à l'heure ja-
 mais un sourire pareil sur vos lèvres, qu'elle est
 belle ainsi! —

Dans ce texte même, il n'y a de complètement beau
 que ce qui est idéal, l'illusion en toutes choses est
 un élément du beau, excepté en vertu et en amour.

Le Parthénon n'a pas du tout répondu à l'idée
 que je m'en étais formé; il ne dit pas de lui-
 même, c'est moi, je suis le Parthénon je ne puis
 pas être autre chose. Il faut le demander à son
 guide, et quand il vous a répondu, on doute encore.

Trostesce

De mes jours patissants le flambeau se consume,
Il s'éteint par degrés au souffle d'un
malheur,
Ou, s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le
rallume.

Lagodka

Jedne mam nogi,
Chodzić nie mogę,
Lec gdzie weselo,
Tam biegać w kolo.
Bywam w księżcu,
I powiem smiele,
Ze w każdym domu
Chci' pokrzykac
Kiedy mię scionie,
Do ust przycisnie,
W rękę piastuje,
Pusze, całuje.
Lec ja nie wiem,

My byte secure,
Be so me day,
To Adversary X-



Yours

X Julius

Skon matirski nie jest wyzyskaniem, aby go dla niego samego
zjadł, iant on tylko dożył i niedziem, iak wygotki inne stary
do doctajpiera powierzony i witalny wyzyskaniem. Wazne jest,
instwo na wale rozumu i wazny, poznaj sie ze wst twardym
sakonem, i ty twardosci pryncypa wygotki sakony nagwicowany
reguly. Powinno sie stawa matirskiego tak og licze i wyzysk,
ze wity tworka in niedostaj, a wozak tylko od doctajpiera ogul
pelnienia wyzyskowi matirskiego. Zawidaj, lecz Pij, ktorego mite,
wiedzie nieganierone, wpisat matirskiego do goscnowi sakonem,
macy ktorego oblubieniem przy radubierciu dani Ladz, ktora
sobie ich silami do dwigania wyzysk swajego stawa, stosci
swego gorycz, takie w nich waznaczk i mlowi ku swowemu
stanowi, tak ze chytne i z latwością, iego powinnosci petycy.
A kto widocz, iego swobodne, zidnowane og ich swowem, myśli
pragnienia i idania, wyzysk petycy dany, nie swaj ze smat,
ka, ze goscnowi ze zale ni umastwiernie, sacrowem skowaj
wobie niestawony wierzni, kochaj sie wale, dziek z soba powi,
dzy umatki prace i spowied, i wyzysk in wstaj wyzysk,
pomogaj sobie do doctajpiera wyzysk i wstaj petycy Bogiem,
administraj macytk stawaicie, wyzysk dany ze swowianaku,
aby w nim Pij byl swowem, kochaj i starym, swowem rad erulady
aby Pijze byla swowem, a powinnosci stary doctajpiera dany wale,
staj sie dla danych swowem swowem, swaj i doctajpiera petycy,
i waz wyzysk powierzeni i witalni, ze ra petycy tady
matirskiego wiodk. Wazny matirskiego swaj sobe takiego

pożywie, którego maga i powinni uprzedzić się, i wiele przy
 zaślubieniu. Bóg goni Łaskę i błogosławieństwo Boga
 Dwa są sposoby do otrzymania tej Łaski, a to są modlitwa
 i dobre uczynki. Ołubienie nie robi się w fałszywy, niech
 cały pokładaj ufność w dobroci i miłosierdziu Boga,
 niech błagaj go z gorzącą duszą, aby im udzielił światła
 do poznania woli jego, aby ich nauczył prawd i bawienia
 i ich zwiłdł do chwale jego przelana; i tak Łaskę
 magą prosić z wiarą i czystym sercem, z pokorą i sznunkiem, a prosić
 samo i z wiarą, w sercu i w kielich i w sercu. Dnia
 czysto wzbudzić w sobie wstrętności, do rozumienia
 siebie samego, niech do chwale i chwale w przynajmniej
 stanie pożywia. Do takich modlitw należy przystąpić
 czytanie ksiąg pobożnych, czyli ewangelii, czytanie
 takich ksiąg wiary i łaski, wery i bawienia, stać
 ksiąg czytania i oświecenia poznania się Bóg i jego dobroci,
 miłosierdziu i sprawiedliwości, a swia miłość i ku Bóg
 miłosierdną, poznania się, niecierpienia wstrętności,
 i wzbudza się zapęd do jej nabycia, poznania się o
 bydlęcość grzechu, i zapęd się niecierpienia ku
 niemu. Same modlitwy będą dobrych uczynków
 nie wzniosły się do tronu Boga i nie Bóg ugotować,
 potrzebą aby ołubienie robił i w sercu i w miłości
 Boga i miłości bliźniego, zapierała się siebie samych,
 walczyli przeciw woli swojej i z nią walczyli się,
 ukochali pokorę, i w pełni swobodnie przeciwności,

o nie nuczali, nie, probowali i darowali keryndy wabie cygnione,
nie siebie nuczali, owsem o sobie zapominali i obyjzgarzali,
stowem za wnie powinni sobie przedstawic ique prusa (Kryguta)
i tego na sobie wyobczali ktory moze. Dalem wam przyklad, abyjcie
iako sa cygnie, tak i wy cygnili. Swierzenia cnot nie powiny byc wy,
pionie w wiechu aby Poy w tym ique one nagezodil i dal obla,
"biercom iye w matieristawie wyobczanie, bo ofiarę w takim celu
cygnione sa Poye Kryguta i bylyby darowane, niest wiez zalez
ofiarę adgria i mitosi ku Poye, w owsem bode dabrę id nego.
Dziwnie, apadka ich wstia i o celowach pronia go bode strymania,
oraz gog pronia go bode i Bogostawianstawa do stawa matieristawie
prygiora na ich gog ich do Kingy Galibrych, a przy Bogostawian
twie kapitanistkim, sam zbawicil niewiedomy Bogostawian
"wie, i stia, na wyobczany siebie, a z nimi powidy i wyobczany
nawet wyobczane.

Przemi sie, ze pod radubianim nie nalezy rozmowac uz swia
"tworacy i oblatowcy niest wyobczany wku i stan matieristki do
tego jest wyobczany ze wyobczanie sie, z pod opieki i nalezy sie wobrac
ze wyobczanie sie, podlyj wyobczanie, ze w tym stawa bode sa
wistawie, przygiora i swyete zawerza, do woli ucinaik wyobczany
wyobczanie i emyptom wyobczanie. Takie dziei ze przybode z milowic
wstawcy, pronia sie, przygiora, i przygiora w cygilia i smiercilnyj
gucchem, a iako zbawicil nie moze z gucchem wyobczanie,
i w swem gucchem wstawcy przybode, idzie ze ich modlit
wy nie bode wyobczanie, i zbawicil bode rozmowcy pronia sie
prygiora na ich gog, i siebie im Bogostawie, a zontawicil
sobie samym i swem emyptom, bez pomocy siebie pronia sie

na wszystkie niesięgotliwości Ducha i wiara
 Niewielkie maturości kławi o czy wypadają, o których się
 styż, swoje niewierze albo winie, bo albo nieprzebieżysta
 na swoje gody, albo bądź prosiły nieprzebieżyst, bo niebyły go,
 ani takiego gościa uchodzące w swięzki maturości uba
 dogadania skiewości, prawności i przęgotliwości. Lubić co
 wżę o rzeczach i prawnichowaniach, przęgotny, niezgodny
 maturości, niesięgotny, spręwny, charakter i idea, jest to
 pręda, ale przęgotny, spręwności, skłonności i idea, jest to
 w przęgotności nie były godnie. Taki i bęgotawiancy
 w Pręgu, bo gdyby sawieli swięzki w niewierności,
 częgotności Ducha, i maturości Pręgu, taka przęgotność im
 pomoe, ich by emierita i prędotoczyła. Taka jest moe
 Taki, że ich obiężtych i ku Pręgu niezbyły, zagre,
 Taki goziewości Ducha, z bęwnych i gęwnych, przędotoczą,
 Taki w częgotnych i prędotoczą, damoych i wyzniożtych,
 niezbyły umiarkowanemi i pokornymi, upornych ubęgotni,
 skiewych gęwności i rzędotni, niezbyły czarę,
 „nie i umiarkowanemi, nieprę, przęgotnych i gęwno-
 „korych, zagre i powolnemi, niezbyły, wyzniożnemi
 i bęwnymi, stawem Taki Pręga, poprawiały ich
 wady jest skłonności, emierita by one w Ducha przęgotni,
 „ty i wyzniożnemi, prędotoczą, co zbyły z sobą zgodnie, bo-
 „chali by sobie wale, niezbyły mieli acznie, myśli, przę-
 „sienie i rzędotni, a co za tym idzie ich Ducha były
 rzędotni rzędotni i przęgotni, pokornie Pręga.

Matronkowi po zastabimie nie powinni natarowac w wierzo
"ci ku Płogu i w rabimie wazythick ofiar s subin
z miosci ku nimu; pobornaci i sinstallicywi ni na
"znowaig sig granie, sigg terna postpowa naprad,
bo kto zatrzymacie sig, tym samym wotac sig waca, etc.
"dy iak pni opuszczacie Płog, tak Płog ied odstypnie,
wady kida im, bo ied wazythick niobozowia dzoga, wazyg i zardzura

Lettre de Mme de Maintenon à M^{lle} la Duchesse de Bourgogne

N'espere pas un bonheur parfait; il n'y en a point sur la
terre, s'il y en avait, il ne serait pas à la cour. La grandeur
a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers.
Dans la vie privée on se fait avec sagesse: à la cour on
ne s'y habitue pas. Cette vie est encore plus sagesse à souffrir,
parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne doutez ni
sachiez ni hantez de cette dépendance d'un mari ni de
toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Que M^{lle} la Duchesse soit l'âme meilleure ami et l'âme seul confi-
dent. Prenez des conseils, demandez lui les l'âmes, ne soyez l'âme et
lui qu'un cœur et qu'une âme. N'espere pas que l'âme ni
rien soit parfait. Les meilleurs mariages sont ceux où
l'on souffre tout à tout avec douceur et avec patience. Il
n'y en a jamais sans quelque contradiction, soyez complaisant,

sans faire valoir l'air complaisance. Supporter les défauts de l'honneur, ceux du tempérament, et de la conduite, la différence des opinions et des goûts - C'est à l'œuvre à être soumise; et c'est en l'œuvre soumettant à M^{re} le Duc de Bourgogne que l'œuvre regnera sur lui. Prenez sur l'œuvre le plus que l'œuvre pouvez, sur lui, jamais - N'oubliez pas avant d'amitié que l'œuvre avez - Les hommes sont pour l'ordinaire moins tendus que les femmes, et l'œuvre sera malheureux, si l'œuvre est délicate en amitié, est un commerce où il faut toujours mettre de son côté. L'œuvre de à Dieu de n'être point jaloux - N'exprimez pas faire recevoir un mal par les plaintes, les chagrins, et les reproches. Le seul moyen est la patience et la douceur, l'impatience aigrit et abîme les cœurs; la douceur les ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de l'œuvre épouse; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parcequ'on les élève avec moins de contrainte. - Ils sont naturellement tyranniques, ils veulent le plaisir et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs décisions sont fondées, qu'il l'œuvre suffit qu'ils sont établis, ils sont les maîtres; il n'y a qu'à souffrir et à obéir de bonne grâce. Parlez, écrivez, agissez, comme si l'œuvre avait mille témoins; comptez que tôt ou tard tout est su - Ne confiez à personne rien qui puisse l'œuvre nuire. s'il est

Ledit.

dit. — Comptez que les vents le mieux gardés ne le sont
que pour un temps et qu'il n'est point de pays où
il n'y ait plus d'indiscrétion que celui-ci où tout se
fait avec mystère. — Aimer vos enfans; veiller sur eux, c'est
l'occupation la plus honnête qu'une Princesse et
qu'une paysanne puissent avoir. — Jettez dans leurs écoles
les semences de toutes les vertus, et en les instruisant,
songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un
peuple qui mérite d'être aimé de vos princes. Caprice
vous au monde selon les bienséances de votre état. Si
vous êtes inaccessible vous ne serez pas aimé. Détournez vous
tant que vous le pouvez de la vanité, l'immodestie, le luxe,
et encore plus les collemies, les médicames, les railleries
offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.
N'écoutez point les passions des personnes, c'est à vous
à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme
vos véritables amis, ceux qui vous porteront toujours à
la douceur, à la paix, au pardon des injures; et par la
raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui vous
font vous raconter contre les autres, sous quelques appa-
rence de zèle et de raison ils couvrent leurs intérêts
ou leurs ressentimens. Distinguez vous des personnes intéressées,
vaincs, ambitieuses, vindicatives, leur commerce ne peut
que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez

point en état de corruption; Donnez toujours des
bons conseils si l'on vous en donne. Excusez les
absents; et n'accusez personne. Encore une fois
n'entre point dans les passions des courtisans.
Vous leur plaisez moins dans le temps de leur faveur,
ils vous estiment quand leur accès sera passé. Une
Princesse ne doit être d'aucune partie, mais établie
partout la paix. Sanctifier toutes ses vues en leur
donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu. Aimer
l'Etat; aimer la noblesse qui en est le soutien; aimer
les peuples; protéger les campagnes à proportion de ses
"fort que l'on vous offre. Soulager les autels que l'on vous
"cur. Aimer ses domestiques; porter les à Dieu; faire
leur fortune, mais ne leur en faire jamais une garde.
Ne contenter ni leur avarice ni leur ambition, et que l'on
sageur mette à leurs desirs la modération qu'ils demandent,
"ant y mettre eux-mêmes. En protégeant quelque un
que l'on est connu, s'engager au tout que l'on fait à
ceux que l'on ne connaît pas. Ne s'engager point trop
attachés au plaisir; il faut savoir s'en passer, et sur
"tout dans l'état, qui est un état de contrainte.
Et de peur. On ne donne presque jamais aux princes
qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation; elle
est fautive; elle fait tomber dans de grands inconvénients.
Ne pas laisser pas elle aux mouvements intérieurs; On

à toujours les yeux ouverts sur les Princes; ils doivent donc
toujours avoir un intérieur, doux, égal et modérément
gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié.
Soyez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous
a fait naître dans un si haut rang, que pour vous donner
le plaisir de faire du bien, le plaisir de rendre service
et de faire des heureux, est le vrai dédommement
des fatigues, des désagrémens & la servitude de votre
État. Soyez compatissant envers ceux qui recourent
à vous pour obtenir des grâces; mais ne soyez pas
importun à ceux qui les distribuent ou qui les
donnent.

N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et
quelque gloire qu'on vous y fasse envisager & aimez
vos parents, mais ^{songez que} la France ne vous aimera qu'en
tant que vous saurez l'aimer. Soyez en garde contre
le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit haï
même ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le
plus grand nombre; et peut être mécontenter les plus
sages.

Do tancerzych Polki

Tancerze Polki tenas was tancerzami
& bohaterami kiejonej Wawrzawy
Czego sie smuccie i czego ratowac!
Dziękujcie Bogu i macie zabawy. —

Fy lko ostroinie abe egurki wasse
Kwicz sie nieulety, a ich rance woparte
Bo ich mundurzy ich kwawie potasse
Jesse a kwi braci waszych nieotarte. —

Ostroinie sieb w am sie niekharat
Cien' drogich braci, kochankow lab ojcow
Ktorych niewinno, kwicz sie tyran emarat
Lab wydart igie ktorych stych rabogcow. —

Na ziemi swieso okrytyj geobami
Tancujcie Polki kiedy milozy serce
Kiedawno bracia tanczyle was z wami

... et il aimait lady Grey de toute son ame et de toute sa pen,
" etc. —

Oni w mogiłach a to ich mordercy. —

Niech się ten smuci, co na sybir leci
Kto mu łech domem, zimna zimna łechem
Albo to matki w których łechi drzewi
Wzkaż konaty pod tygrysów nosem. —

Panczyce z niemi, to cyrcie mieli
Panczyce z niemi za łechów sągrodę
Matosny przez nich iosese utracili
Pylko cyrcie braci i swobodę. —

114

Cataclysme d'un voyage en
Orient p. Lamartine.

Du bord voyageur le pain est tout la proie.
Son cœur vit des amours du Dieu.

Adieu donc, mon vieux père, adieu, mes vieux amis,
Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu, mes beaux souvenirs vivifs dans mes prairies,
Adieu, mon cher foyer, hélas! seul au foyer!
C'est ta image me trouble et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retener.
"Ah! puisse sa terre moins douloureuse et moins
L'heure qui doit nous séparer!" —

Et toi, terre, sois à plus de vains et d'ordes
Que le fils vaincu en flotte mon soutien!
Puisse, qui porte en toi la fortune du monde,
Puisse, ton bord échapper à mon œil incertain!
Puisse un regard de ciel déchirer le nuage
Qui couvre ton temple et ton peuple et ton sort,
Et rallumer plus que sur ton sacri-rige
Ton phare d'immortalité. —

La piñe que l'on a entendu proférer par quelqu'un qu'on aime et qu'on a vu mouvoir est doublement sûre. Puis de nous se profère le peu de mots que lui a enseignés sa mère aux plus belles hymnes qu'il pourrait composer lui-même. —

La mère est aux scènes de la nature ce que l'œil est à un beau visage; elle les isole, elle leur donne ce rayon, revient, cette physionomie qui les fait vivre, parler, chanter, fasciner le regard que les contemple. —

J'ai toujours aimé à connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui j'ai dû avoir affaire dans ce monde. C'est une partie d'eux-mêmes; c'est une seconde physionomie intérieure, que donne la clef de leur caractère et de leur destinée. —

L'esprit de famille est la seconde âme de l'humanité.

Le maître d'équipage est à la barre, tout monté en lui la gravité de son œuvre, le disticte du navire, la vue de toute personne roulant dans ces en ce moment dans son large front et posant dans sa main robuste. —

De milieu de toutes ces figures mâles, sèches, puissantes, une enfant, les cheveux dénoués et flottant

avec sa robe blanche, son beau visage rose, heureux
 et gai, entouré d'un chapeau de paille de malot, ^{et}
 nous sous son menton, jure avec le chat blanc
 du capitaine, ou avec une risée de pigeons de
 mer, près la ville, que se couchent sous l'effet
 d'un caisson et auxquels elle impute le pain
 de son goûter. —

Si la prière n'était pas née avec l'homme même,
 c'est là qu'elle eût été inventée; par des hom-
 mes seuls avec leurs pensées et leurs faiblesses
 en présence de l'abîme du ciel où se perdent
 leurs regards, de l'abîme des mers dont une
 planche fragile les sépare; au magnifiquement de
 l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme
 les voix de mille bêtes féroces; avec espoir du vent
 qui fait rendre un son aigu à chaque cordage,
 avec approches de la nuit qui greffit tous les
 périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la
 prière ne fut jamais inventée; elle naquit du
 premier soupir, de la première joie, de la première
 prière du cœur humain, ou plutôt l'homme
 ne naquit que pour la prière; glorifier Dieu.

ou l'implorer, ce fut sa seule misère in-bas, tout le reste
peut avoir lieu, ou avec lui; mais le cri de gloire, d'admira-
tion ou d'amour, qu'il élève vers son créateur, en partant
de la terre, ne peut pas, il est mortel, il est limité
d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de
sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence,
il est la seule chose qui soit complètement divine
en l'homme, et qu'il puisse s'élever avec joie et
avec orgueil; car cet orgueil est un hommage à celui-
là seul qui peut en avoir, à l'Être infini. —

On se demande qu'est ce que l'instinct, et l'on
reconnait que c'est la raison suprême; mais la raison
innée, la raison non raisonnée, la raison telle que Dieu
l'a faite et non pas telle que l'homme la trouve.
Elle nous frappe comme l'éclair sans que l'œil ait
la peine de la chercher. —

La solitude et la mort, la solitude et le péché qui
est la mort des choses, s'allient nécessairement
dans la pensée humaine. Leur accord est une
mystérieuse harmonie. —

Avant que ma pensée eût l'âge de la raison,
Lorsqu'on j'étais l'humble enfant qui joue avec sa mère

Qu'on charme ou qu'on effraye avec une chimère,
J'imitais les enfants mes égaux, dans leurs jeux,
Je parlais leur langage, et je faisais comme eux,
J'allais, aux premiers mois ou le bourgeois s'élève,
Du l'écorce de bois sembler oser la vie,
Vers le torrent qui coale au pied de mon hampe,
Des saules inclinés couper le frais rameau,
Rechauffant de l'haleine une vive corce tendre,
Je détachais du bois l'écorce sans la fonder,
Je l'animaais d'un souffle, et bientôt sous mes doigts

Un son plaintif et doux s'abatait dans le bois,
Ce son dont aucun art ne réglait la mesure,
N'était rien qu'un bruit vide, invague et doux

semblable aux vœux de l'onde, et des vœux frémissants,
Dont on aime le bruit, sans chercher de sens;
Pulsoir d'un esprit ivrifié de bonne heure,
Qui chante avant qu'il chante et pleure avant
qu'il pleure —

N'attends donc plus de maies vœux à la pensée,

Somme d'un arc sonore avec grace lancée,
Et avec deux mots perils vibrant à l'unisson,
D'assent complaisamment aux caprices du son.

Si pensant aux amis qui virent cette aurore,
Mon ame avec la leur veut se confondre encore
C'est par un autre voix que mon coeur attendri
Leur jette et leur demande un souvenir cher:
La prière! accent fort, langue aigüe et supérieure,
Qui dans un seul soupir confond tout ce qui s'aime,
Rend visibles au coeur, et nous présente devant Dieu
Mille étus adorés dispersés en tout lieu,
Fait entre eux, par les biens que la vœta nous offre,
Des plus chers dans du ciel, l'invisible commerce,
Langage universel jusqu'au ciel répandu
Qui s'élève plus haut, pour être mieux entendu
Inarticulable encens qui brûle et qui parfume
Celui qui le reçoit et celui qui l'allume!

La scène est vide, mais pleine du passé; la mémoire y a peu,
peu tout. —

... mais au fond ces bonheurs de l'esprit et de l'imagination
sont bien froids. Ce n'est pas là du bonheur de l'âme!

celui-là n'est que dans l'âme humaine ou divine. —

Toutes les fois qu'une forte impression venait me nuire, je me voyais le bassin de vie, j'étais à quelque an ou deux, j'étais, de travers quelque part une fois de ma vie, un rétablissement de ce qui m'a frappé. Le sentiment isolé n'est pas complet. —

La personne qui avait joué le plus de mon bonheur en ce moment, c'est ma mère. Dans tout ce qui m'arrive d'heureux ou de triste, ma pensée tourne involontairement vers elle. Je vois la voir, l'entendre, lui parler, lui écrire. Quelque un douloureux ou sa vie est tant n'est pas absent, ce qui est si complètement, si puissamment dans nous-mêmes n'est pas mort pour nous. Je lui fais toujours sa part, comme pendant sa vie, de toutes mes impressions, qui devenaient si vite et si entièrement les vennes, qui s'embellissaient ou coloraient, s'embourbaient dans vos imaginations rayonnantes, imagination qui a toujours eu seize ans. Je la cherche en vain dans la modeste et pieuse solitude de Millis où elle nous a élevés, ou elle pensait ! nous pensant que les vicissitudes de ma jeunesse nous séparaient. Je la vois, attendant, recevant, lisant, commentant mes lettres, s'inspirant plus que moi-même dans mes

impressions. Oua sage. elle n'y est plus; elle habite le monde
de la réalité; nos braves fuyatifs ne sont plus rien pour elle;
mais son esprit est avec nous, il nous visite, il nous suit, il
nous pèse; notre conversation est avec elle dans les régions éternelles. —
J'ai perdu ainsi avant l'âge de la maturité la plus grande partie
des choses que j'ai aimés le plus ou qui m'ont le plus aimé ici-bas.
Ma vie amanté s'est évanouie, mon cœur n'a plus que quel-
ques escales pour se réfugier; mon souvenir n'a plus guère que
des tombes où se poser sur la terre; je vis plus avec les morts
qu'avec les vivans; si Dieu frappait encore deux ou trois de
ses coups auprès de moi, je sens que je me détacherais entièrement
de moi-même; car je ne me contemplerais plus, je ne m'aimerais
plus dans les autres; et ce n'est que là qu'il m'est possible de m'aimer.
Hé-jeune, je m'aimais en moi; l'enfance est égoïste. C'était bon alors,
à seize ou dix-huit ans, quand je ne me connaissais pas encore, quand je
saisissais encore moins la vie; mais à présent j'ai trop vécu; j'ai trop connu
pour tenir à cette forme d'existence qu'on appelle le moi humain. Ce n'est
qu'un homme, grand Dieu! Et quelle pitié d'attacher la moindre importance
à ce que je suis, à ce que je pense, à ce que j'écis. Quelle place est-ce que je
tiens dans les choses. Quel vide laisserai-je dans le monde, un vide de
quelques jours dans un ou deux cœurs; une place au soleil, mon chien
qui me cherchera; des arbres que j'ai aimés et qui s'étonneront
de ne me pas voir revenir sous leur ombre; voilà tout. Et puis tout
cela passera à son tour. On ne commence à sentir l'inanité de
l'existence que du jour où l'on n'est plus nécessaire à personne
que de l'heure où l'on ne peut plus être aimé; la seule réalité
d'ici-bas, je l'ai toujours sentie; c'est l'amour. —

48.

Powrót taty
Ballada

Pojdźcie, o dziatki, pojście wszystkie razem,
Do miasta, pod stęp, na wzgórek,
Tam przed cudownym błkajcie obracem,
Pobżnie mówcie paciorem.

Tata nie wraca, raski i wierszy
W tenach go szukam i twodzie;

Przelały rzeki, pełne rzewna bory,
I pełna zbójców na drodze.

Spójrzcie to dziatki, biega, wszystkie razem,
Do miasta, pod stęp, na wzgórek,
Tam przed cudownym błkajcie obracem,
I racznajcie paciorem. —

Całyż ziemis: potem w imie Ojca,
Syna, i Duchu świętego,

Wódzi pochwalona, pręgnaj wstrza Ojca,
Tęsa, i czasu wrońskiego.

Potem gęce nas, i zdrowas i wierszy,
Dziwiziora i koronki,

A kiedy cała mówili paciorem,
Wyimę kęzieske z kieszanki.

I litania, do najświstorey matki,
Starszy brat spiewa, a z bratem,

Najswistora matka, przyśpiewnie Dziatki,
Lmilyj się smilyj nad talem!

Wtem słychać turkot, wory iadę droga,

J wóć znaiomy na przedzie,
Skoczyły dzieci, i koczera, jak mogą;
Tata, ach tata nasz iedzie.
Obaczył kupiec, teg radowne lije,
I woru na ziemie wylata;
"Ha, jak się, macie, co się u was dzieje.
Czyście taknity do tatar
Mama czy zdrowa, ciotunia domowa.
A ob rozganie w koczku,
Ten sobie mówi, a ten sobie mówi,
Pitno radości i koczku.
Puszczajcie" kupiec na stugi zawoła,
Ja z dziećmi pojde, ku miastu;
Jsz... a szobycy obkocz do kola,
A szobycy było dwunastu,
Budy ich, stugi, koczona wsziska,
Wrok dzieki, suknia pługawa;
Nici za paron, miecz u boku blyska,
W roku ogromna butawa.
Skoczyły dzieci, do gja przepadły,
Tata się pod płaszc, na tonie;
Truchliwą stugi, truchlat pan wypladły,
Dzuga ku szobycom wniest stonie.
Ach bierście wory, ach bierście dostatek,
Tylko puszczajcie nas zdrowo,
Nie robcie matych sierotami dzieci,
I matocy matoski wdowcy."

Ni stuba zgraja; ten mi woz wyjezza,
 Zabica konie; a drugi
 Piazdy kryzy i butawa szga;
 O z mierzem. upada na stugi.
 Wtem „stoycie, stoycie, kryknie starszy zboyca,
 J szpda bade, prze z drogi,
 A wypusciwszy i dricie i gja,
 „Prze,“ wkt, „daley bez twozi.“
 Kupiec drizknie, a zboyca odpowie;
 „Ni drizkuj, wyznam ci szczere
 Puroszym path, strasbat na twiy głowie,
 Gdyby nie drzatek paciarse.
 Drzathki sprawily, ie uchodrive cato,
 Daza, iz zycim i zdrowiem,
 Im wize poduszku, za to co iz stato,
 A iak iz stato, spowiem.
 Ldawa mi stysze o priciedrie kupca,
 J ia, i moie kamraty
 Putay, za miastem, przy wzgurku, u Stupca
 Lasiadalimy na eraty.
 Drizicay nadchode, patre, między chrosty,
 Modla iz drzathki do Boga.
 Slucham, z poroztku porwal mi szmiech, pusty,
 A potem litosi u twoga.
 Slucham, gjeszte, przysely na nyst stony,
 Butawa upada z uski,
 Ach ia mam ronz, i u moiej ronz,
 Just syak taki malinkis

Kupere jedź w miasto, ja do lasu muszę,
Wydeatki, na ten pagórek
Biegajcie sobie, i za moją duszę,
I mówcie też czasem paciorki. —

Do M....

Mickiewicza

wiersz napisany w roku 1823.

Prze z moich oczu... postucham od rana.
Prze z mego serca... i serce postucha,
Prze z mego pamięci... o tego rozkazu
Moja i dusza pamięć niepostucha,
Jak drzew cien' długi, gdy padnie zdaleka,
Tym szerszy kota szałobne roztęży;
Tak moja postać im daley uszeka,
Tym grubszym kicem twą pamięć pomocey.
Na karkim miejscu i obarduy dobie,
Gdzieś s tobą ptak, gdzieś s tobą bawil,
Wszystkie i zawsze będy ja przy tobie,
Dobrze wszędzie czułość mej duszy zostawit.
Czy sadumana w samotnej komore,
Do aify obliżosa nie umyśloa, rzę;
Domyślisz sobie: wstawisz o ty porę,
I piewotam imię by same piessentę. —
Czy graze w szachy, gdy piewoskemi s'cięzi
Smucetna słow kula twego matnia;
Domyślisz sobie, jak stały szęzi;
Gdy się skonczyła nasza gra ostatnia. —

Czy to na balu w chwilałach i porywaku
 Sigdrius, nim muzyk taniec zapowiedział,
 Obaczył pełne mięso przy kamieniu.
 Pomyślił sobie, on tam se mną siedział.

Czy księżki widać, gdzie smutny wyrokim
 Hargane ujętych kobanków nadziw.
 Strywory księżki z westchnieniem głbokim,
 Pomyślił sobie: ach, to nasze dzieło...

A jeśli piwne po zawityj pebie,
 Pars miłosną na ostatek stręczył,
 Smutkiem ścisłona: "czemu, zechniecie sobie:
 Naszych nie dzieło, los nie tak zakończył."

Gdy błyskawica nocna zamigocę,
 Mucha w ogrodzie rozczleszczy gusła,
 I puszerek z iskiem w okno zatopocę,
 Pomyślił sobie: to moja dusza. —

Tak w hardym miejscu, i o każdej dobie,
 Gdzieś o tobie płakał, gdzieś się z tobą bawił,
 Wszędzie i zawsze bóg ja przy tobie,
 Bom wszędzie wszystko mej duszy zastawił. —

Niepowieść

Michiewicza

Gdy ciś niewidzę, nie wzdycham, nie płaczę,
 Nie tracę myślowi, kiedy ciś zobaczę;
 Jednakże, gdy ciś dłużej nie oglądam,
 Czegoś mi braknie, kogoś widzieć idam,
 I tskniąc sobie radzić pytam:
 Czy to jest przysięga, czy to jest kochanie.

Gdy z oczu znikniesz, nie mogę ci zaru
W myśli twarzą odnowić obraz;
Jednakże niechaj cież mimo chęci,
Je on jest zawsze blisko mej pamięci
I znova sobie powtarzam pytanie:
Czy to jest przyciąż¹? czy to jest kochanie?

Curiosum niechaj, nie myślatem wcale,
Ktym przed tobą, srod¹ wylewać¹ raki;
Jdąc bez celu, nie pilnując drogi,
Sam nie pojmując jak w twoje rące pójść;
I wchodząc sobie zadaje pytanie:
Czy to jest wiado¹? przyciąż¹ czy kochanie?

Dla twego zdrowia życiabych nie skąpił,
Do twoj spokojności do pełniłbym wstąpił,
Choć śmiały zdrey nie ma wresze mejem,
Dym był dla ciebie zdrowiem i pokojem.
I znova sobie powtarzam pytanie:
Czy to jest przyciąż¹? czy to jest kochanie?

Kiedy potorysz ręk na me stanie,
Luba miś iakaś spokojność swionie,
Lda się ci, lekkim smem zakonnie życia,
Lecz mnie przebudza igosre serca bicie,
Ktore mi głownie zadaje pytanie:
Czy to jest przyciąż¹? czyli to kochanie?

Kiedy dla ciebie ty piosenki składat,
Wesary duch memi ustami nie wstadat;

121

Pień zdrwiwina, sam się nie postawim,
Skoń wozem myśli, jak on rygi wbiegł,
Z rozpiętą na kolanach rękawicą,
Co mię wachostło, przycisnął czy kochaniem?

Kurczanek Maryli Mickiewicza

Romans

Myśl se spiewu Litwackiego

Ludry estowick, Dziworyna, Jas, Matka,
Przyjacielka.

Ludry estowick

Pam u niemaowej odrogi,
Pam u wieloney roztozi,
Co to sa piskny kurczanek.
Spodem uwiecznon iak w wianek,
W maliny, wianie i glazi,
Pake ma stojac murawa,
Glowa ukwiecona w kwiaty,
A na niej czerechy dziewa,
A od niej idz trzy drogi.
Jedna droga na prawa,
Druga droga do chaty,
Tercia droga na lewo.
Ja tdy plgnz z wiewna,
Pytam sie ciebie Dziworyna
Co to sa piskny kurczanek.

Diwersyna

W całej wsi pytaj się bracie,
A cała wios powie tobie:
Maryla była w tej szacie,
A teraz leży w tym grobie.
Na prawy stronie tej śladki,
Ubite noga pastuska,
To jest drożyna ciey matki,
A stąd przegabodzi jej druska.
Lecz sto błysnat poranek,
Przyjdą oni na kuczanek,
Ukryj się tu na stas' łome.
Sam ich postuchasz niedole,
Własne two ocy zobacz.
Pater w prawo... idzie kochanek.
Pater, matka idzie z damus
Pater w lewo, przyjacielka,
Wzryscy idą powali,
Z nosz' riatka,
Z ptacz. —

Jas

Maryla! o tej porze
Jeszcześmy się niewidzieli;
Jeszcześmy się nieściszgli.
Maryla! rano rorer
Tu czeka twój kochanek,

Czy ty przepataś rękę,
 Czy na mnie zagniewana,
 Ach Maryśko kochana!
 Gdzieś się ty dotąd kryjesz?

Nie, nie przepataś rękę,
 Nie gniewasz się na Jankę,
 Leciś nie kryjesz, nie kryjesz.
 Wziń się ten kurchanek,
 Nie ujrzysz już kochanka,
 Nie ujrzysz cię kochanek!

Dawnoś kudy spać siedział, tam stodołom
 chwile,

Le skoro się obudzi, obaczy Maryś.
 I dawnoś spać miał
 I teraz tutaj spać bzdą od ludzi daleki,
 More ja we śnie ujrzę, gdy rambas powieki,
 More rambas na wieki.
 Byłem ja gospodarzem, gdy byłem szeregatowem.
 Chwałili mnie sąsiedzi,
 Chwałili mnie ojciec i syn.
 Teraz się ojciec budi,
 A ja ni ludziom, ni Bogu.
 Niech ziarno w pole przepadnie,
 Niech ginie ziarno ze stogu,
 Niech sarny kopę rozbradnie,
 Niech twardy wyduwa wilki.
 Niemasz, niemasz Maryśki!

Dacie mi gajcie chaty,
Dacie mi sprzet bogaty,
Bym wiazal w dom gospodynie
Kamawiale niez swaty,
Niemasz, niemasz Maryli
Swaty sie namowili.
Nie mogz - nie - nie mogz,
Wiem, gajcie, co uczynisz,
Pogodz w daleka drogze
Wzeczy niez niernagruccie,
Skoebyscie i szukali,
Nie bedz iuz na swiecie,
Przystanaz do moshali,
Lubz niez wrac zabilis
Niemasz, niemasz Maryli. —

Matka

Lezniesz nie wstalam zrana,
Juz w polu jutno ludzis,
Niemasz cie, niemasz kochana
Marylo: kitoz niez obudzis
Plakalam przez noc caly
Zasnalam, kiedy dniato. —
Moj Symon gajisz juz w polu,
Wypredzil or wstaniaz,
Wie budzil niez, moiega letuize niez bolu,
Poszedl s kosa bez wniadaniaz
Kos ty dzien caly kos sobie,
Ja tutaj lez na grubie.
Czegi mam ise do damca.

Kto nas na obiad zawoła?
 Kto z nami siędzie u stoła?
 Niemasz, ach niemasz komu!

Pokisły mieli ciebie,
 W domu było iak w niebie:
 U nas i wieszczynki,
 I cały woi chłopcy, dziewczynki,
 Nagwoszone rączyki,
 Najchudziej sze Tosiewki:
 Niemasz też! w domu pustynie:
 Kądy, kto idzie, minie:
 Zawiany idziecia w sieni,
 Mchem się dziedzinie, zielinie:
 Bóg nas opuścił, ludzie opuścił;
 Niemasz, niemasz Maryli!

Przysięzka

Tutaj bywato z ranku
 Nad wodą sobie stoim;
 Ja o twój kochanku,
 Ty mnie mówisz o moim;
 Już więcej z sobą nie będziem mówili:
 Niemasz, niemasz Maryli!

Ktoś mi zwierzy się serce,
 Komu się ja powierzę?
 Ach gdy z tobą kochanie
 I smutek, i szczęście nie dzieli;
 I smutek i smutkiem zostanie

Wesołem nie jest wesołe. —

Świry estowski

Świry to świry estowski,
Wędzicha i try mu pływ;
Włochyż, start try s powiek;
J' daly posiedł z wiciną. —

Mickiewicza

Spiew żalobny przez Alex. Fredry

Już ciż niema moie dziecię,
Już ciż niema za tym świecie!
Już ciż wnet racem z rozrą,
Twoje cucha niestworzą.
O Kurianie moia miła,
Już niebzdrioz ciż bawila,
Nie uwiańnioz mnie raczkawie,
Niepopiawioz twoiey matki,
Niezorucioz tweme łamie,
Nienawryoz twą swarocką —
Sama będz posiedł chotki,
Sama, sama z moją niedolą!
Ach Kurianie, moie dziecię,
Już ciż niema za tym świecie!

Już niebzdrioz kwiatków zbierać,
Niemie kęzty wlos ubierać,

Digać, igrać, stukac w domu,
 Ach! niebóże! drżący komu.
 O córceku ulubiona,
 Niepręglulasz się do łona,
 Tuwa głowka na dół spada,
 Jakies zimna, iakies blada.
 Ach! Ruszanie, moie drżenie,
 Już się niema na tym świecie.

Ach! już stęps, uie ci drżonia,
 Już się wiema, bracia moi,
 J na górze, górze kępi stois.
 Moko, zimnia, uie ostonia.
 Wiśe się z tobą muszę rozstać,
 Sama jedna w świecie zostac.
 Już się nigdy nieobaczę.
 Ach! niech uszere, drżenie moie,
 Nad twoją głowką raz raptacz.
 Potem, potem, o nieboże!
 W koscieleczku, uie ustois,
 J w tumienku, mala, wtois.
 Moie drżenie, lubi drżenie,
 Już się niema na tym świecie!

Już się bierz, biedny matce,
 J na zawrze uie uie bierz.
 Ach! jak proso bżdzi w chacie!
 O! ma luba, droga, miła,

Tak skrutnie i tak skoro
Twojz' matki porucita!
Ach! ciekajcie iisere chwily!
Tatere, bracia, iak opi mile,
Ach, ciekajcie... lez daremnie -
Odewalt iz odemnie -
Ach Rusianie! moie dziacie,
Porucitas' mnie na swiecie.

Juz iz ktodz w grobek matki -
Na toz mi iz nieba daly,
Droga, lubz ma dziaciez...
Ach! wstery majcie trochz lina,
Nierucajcie grudki iisere.
Ja iz sama wperod umiesce,
Sama pusere, w dot glzbanki,
Scisnz iisere zimne zwlatki.
Ruziu Ruziu, Ruziu moia!
Matka regna, matka tusia!
Ruziu stuchaj, matka ptace...
Ach! powoli sypcie glina,
Na tumiesce, na dziacie,
Ja iz nigdy nieobacz!
Ach, Rusianie! moie dziacie,
Juz iz niema na tym swiecie.

Obroca Olsztyna obraz
dramatyczny
przez Aleksandra H. Fredra.

Osoby.

Kasper Karliński, kucharz Olsztyna, dowodzący w zamku Olsztynskim ze strony Zygmunta II.

Helena jego żona

Chorągiew
Lotnicze.

Przez Dzień się w zamku Olsztynskim,
w Listopadzie roku 1587.

Scena przedstawia wieś bazyli — w głębi drzito —
przez nie widać wieś Przewyższpality powiśca — zalkony
td na blankach — Chorągiew sparty na nie w dal po
da — Karliński na przedzie sceny siedzi na etama —
ny lawecie — straż przy stole.

Chorągiew

Na południe od Siemiera
Jeszcze wioski ogniem płoną;
W warne stopy dym uderza,
Tam, gdzie w nocny blask uderzano
Zaczęły drogi elektorów —
Biada Polsce wśród tych sporów,
Gwałt, łupactwo, mord, poroga.

Karliński
(przed siebie)

Nech się Dzień wola Boga!

Z naszych włości gusz, popioły
Zainwazone i hosioty;
Ale, ziemi wrog nie stawia,
Swojety wiały nas nie zbawi. —

Chozry

Niedaromnie wozora rano
Odalony huk styczano;
Kto do ziemi przytknął ucho,
Slyszat odgłos po odgłosie,
Jak rozszalał się po rosie;
Jakby z punktu jural głucha,
Cofał mocniej, coraz głośniej —
Ale się wicher zwrócił poraż,
I zamilkła nawa skata —
Hetmańskie to poros' działa,
Otoczywszy Sigmuntowi
Drogę, kaskawa stolicy,
Kakubkiemu drio' gossowu
Towarzysz do granicy. —

Koelinski

Bijace w Polskę pieruny
Niewygasty usore w siebie,
Wiosok naszych krewaw tuay
Pomsty wstaja, sa siebie,
Lecz nisz, rnakim, nastety.
Le nierozgoscia nie u mety,

Obać wrogów na dolinie,
Juszy niestał w ty godzinie. —

Chorąg

Na dolinie iusze cianno,
Słodzi wrogów nadaremna,
Niedaleko sęgnąć ska,
Mgły rozległy się szare,
Człotachowa niemi kęty,
Sylka klasztoru iuszy góry
Jakby wyjął z białej szmery,
Tętnem kęgnem słowice wita. —

Karliński

Przećci okiem czy od Młotowa,
Kęty się iusze we mgłach chowa. —

Chorąg

Jak po rumi ceni obłoku
Tak nad tygi mgła przegania,
Cora szerszy kęty odstania,
Cora wiesz stawia ska —
Jakies' datem przgi szare
Pierz przedrono, wioda parz —
Czy zarosta to nad stęgny,
Co się z lasu cęgną dęgi?
Czy regonow pokład siwicy,
Tu i awdru wżeka kęty?
Dęgi!... tu, tam... to wżeci.

Nieprzyjaciel! serce bojowy!
Lec odstęp i potęwy
Kula uszere niedożyje. —

Karliński

Do broni bracia!

Stras

Do broni!

(Wiersze tebra powtarzane przez kilka innych
chorów dalszych — zstwierze stać pod bębniem.)

Chorąg

Jeden kanno ka nam goni.
Lidwie ziemi umak tyka,
Kostka, coga, blyszczac rosa,
Dca sie, pod nim kraj umyka,
A na mircu już z daleka
Wici gora biata ramie. —

Karliński

(przed szeregiem)

Odpowiedzi niech nie szuka,
Moie dzieła ią przyniosa,
I powtarzy nasze ramie.
Piki Orlotyń wyżej ziemi,
A w Orlotyń oriel biaty,
Pół Polak pierse swami
Bronie bracie iego skaty.

A jeśli nam przesłano
 W grusach samku wiernie łazi,
 Gdzie tylko kwią kupione
 Nieprzyciel posiąć może. —

Chocicz

Naprawdę ślides oczyma
 Pośród tylu innych znaków
 Jednego proporca niema
 Niema Dzia, niema Polaków.

Karliniski

Jasniej widzieć będą oczy,
 Jdemwarka i miłej błysnie,
 Gdy kwi polskiej niewyżyty,
 Gdy by polskiej niewyżysnie. —

(Słychać w samku dewoniarze na pacierze — wozycy,
 cy kłkacz, dyjonia, wozki i was iaki woztaiz w
 milczeniu.)

Karliniski (woztaiz)

A tuż na miejscu Dzia
 Nis'cie mżatwo, pilność wozdria;
 Bóg Polka i Zygmunt trzeci
 Wschay kastem waszem bzdrie.

(wozycy)

Bóg, Polka i Zygmunt trzeci!

(Liniere, jedni staję przy Dziale, drudzy wozgami
 w prawa i lewa odchodzi)

Helena (ubiegając z listem w rękę)

Stójcie, wstrzymajcie ręką!

Nie czytajcie kawału słowa!

Swego brucha dooga głowa

Pierwsza idzie pod twoje rękę.

Przedy Karliński czyta, i czy tu nibu z ręką
w rękę, Helena mówi dalej: —

Dem nasionach napadł skrycie,

Kwieć, wpiętych smarok prógi,

Jz kółki porwał druciu,

Porwał nieprzyjaciół wrogi!

Dziś na ciele pierwszorz rękę,

Co się sbliz pod te waty,

Nisze chce druciu, z rękę pierwszorz,

Na gwoskie chce nisze stary —

Albo wygotaj z bram Olsztyna

Albo, stacie tużo syna.

Karliński

Stacy.

Helena

Stacie? — Stacie? — Dwie!

Latwo słowo z ust uciaka,

Zwójcie jz i świat niemoż,

Chociaż życie w niej ułowiska —

Ach! leć skim, rękę Dakota,

Na ty lisz, pierwszorz,

Na warowni rękę rękę,

Na ostatki własnych rękę,

Zwyczaj ludzkowi na cie wola,
 Pięny odpo - kwi. twych braci
 Nierozumny samowładnie,
 Bo ojczyna synów traci,
 Bo krew cała na cie padnie. -

Chocim

Jaz standardy z wiatrem wieje -
 Bieba z wolna mase wybija,
 Jakby liczył kęple krowie,
 Co sie drzewiaj z wiec wyfaj -
 Jaz sie tamie skrygala prawi -
 Za nim siedek rotę zwija. -

Helena

Jaz, jaz idz. - kruk pokroku
 Łazie bliży - a wój Boie!
 I wołcie ku mnie wasze bracie,
 Niech je wozgotkie nam sa skuj,
 Strzał przypadkiem wypaść może,
 Niechże utkwie w moim łonie. -

Karliński

Jaz Heleno w niewiaśt geono,
 Wierachowieisz przedsiwzięcia;
 Jaz dla mgie droższę łono,
 Nie matronki, nie druciszcia.
 Lono spółny matki naszej,
 Gdy uij świszty bronie tręba,
 Lila nieszczęsna, wrog niustawny,
 Jaz gdy synów dais nieba,

La to Polak dzieki shtada,
Ze uie wizecy kowi posiada,
Ktorej zawose chytne straci
La ojczysz, sa wspotbraci —
(Do Chorazego)

Jak sig tytko piewosa cota
Do stumienia ucliac' bedzie
Nuchaj dzieko strazy miota,
Powtarzane w calym wzdzies!

Helena

Jeszcze chwily, chwilyz jedny!
Masze dzieci, dzieci, biedacy,
Piewie w zimny obzycz Stoni
Kie rodzicom zgaske wznawij,
Jeb opieki trami prawi,
Nuchaj ojciec malha bronij,
Nuch z saturday przedko piewszaj,
Nuch utulaj — nuch pocieszaj —
A miast piewszest co's sig eraka?
Smierci skropna z gja zyki...
Mnie nawet strasene mzi,
Nim sig zawose twa powiecha!
Mnie! ojciec! wspomnij sobie,
Wspomnij syra milose k' tobias
Jak komuchem zawose wital,
Jak us signat zawose trami,
Jak sig twaj sigi choytal,

Jak rozczulot pierzeotaniem;
 A drio' sarka - tuchus iguy -
 Kwest' utocki - jedwab jaruy -
 Kwis' zabryza' gycia ulawuy
 Gycia - stawy tytko chiny -
 (Stybas' wubel d'olichigo b'ona, ktory' twa cigle,
 n'ellumig' wozaki d'olary' cormawuy)

Chorzy Komandrujce

Bawrosi'

Karliński (na stronie)

Prebuj'

Helena Do żołnierszy
 padaige na kolana -

Uch' l'itosei'

Moje smiecia, zamysl' srogie,
 W'ozig' dricisz m'oy milosci
 Moie dricisz, szarb m'oy drogie

Chorzy Do Karlińskiego

Nigdyzaciel przy stumianiu.

Karliński

Prokar dany.

Chorzy tak wyiej!

Leu z niem' dricisz.

Helena (bignac' ku blankom)

Ujuz go wisc' inw'ere p'ezacit' -

Karlinski

Jedna rozbar, czy za matę?

Melena, paterge a murów!

Gość? Gość?

Georgij (komendariusz)

Bacano. Pięćset dniato...

Karlinski

Do Georgiego, odlegania zdniera z
luntem

Stoj skrutny. Na sumieniu
Mord drwiznia jak świat wazny —
Jdź do przedniej wrogów straż,
Co tak walczyc' chce zdradziecko,
Jdź, powiedź im: ze tu matka,
Matka pateru na swe drisko;
A jideli do ostatka
Czucie w sercach nieogasto,
Na najświętsze ludzium kasto
Miłość matki — promień Boga —
Zmieni samiec przesmoc sergo,
Oda driciz tu do serca,
Gości nie szgnie go mordueca,
Bo pierś matki, bo pierś moja
Dla drwiznia święta zbija. —

Karlinski

Gości się driciz? Tyler eazg

Mamie z duszą swą roztarg.
 (wyrywa łut żołnierski)

Helena.

Stój!

Karłowski (sry ku niebu)

Był z tobą dźwięk moim!
 (zapala dykta)

Strzał powtarza się dalsze dykta — huk twa czas krótki —
Helena pada na kolana, i sry ku niebu niewidzialny,
zostaje jakby obca worgothimur.

Chorąg

Patrzeć z góry błyszcząc z broni.

Głos (za sceną)

Nasi! nasi!

Chorąg

Orszak świeci!

Głos (za sceną)

Był Polka i Szymon tenaci!

Chorąg

To helmańskie kufce z boku!
 Las proporców w dół spada!
 Nigdyżiaciel sryki składa,
 Do wstecznego zmuszon kuku.

Karłowski.

(spojrzawszy z muszki, ajnając z ręki Chorąg)

Dulski — twa ręka zbiera.

Chorazy (odchodzi).

(przypisywanie do błazney Heleny)

Już Helena — już się stała —
Już go wroch nasz niebaczny —
Dla ojczyzny padł w ofiarę —
Wierwie — lew jak Polak — schwalcz.

(ocieranie oczu)

A Bóg dobry też przebaczy!

Helena (niezwracając oczu)

Ostatni oddech druciznia
Serce matki matce głosi,
Choc' daleko jej obizcia
W lepsze światy się unosi. —

(wstała i ułożyła ręce opierając się na ramieniu

mgły

Pater, jak płynię w tym obłoku,
Usmiech w twarz, błogosławieństwo w oku,
Włoski ugar w hoto czoło
Bóg przemienia w blask anioła —
Jakby polot świętych anioła
Płazi w górę, niby żyła,
Z krwią czołga męczennika
Na wiegrystem tle obłoczenia,
Ojca swego imię kuśli,
Obok gęszczonego imienia
Już jak obłok — ciał — mgła — para —

Fylko polat ucho styry -
Coraz wyzej - coraz ciszej -
W niebie rodzicow ofiara! -

Wiersz Mickiewicza
Oda do młodości

Pro sec, bez ducha, tu skulitow ludy
Młodości! podaj mi skrzydła!
Niech nad martwym wielkim światem
W rąbku deindez utudy
Kdy zapal twory cudy,
Nowosci potęga kwiatem,
Z oblika nadziei w stote malowidła! -

Niechaj tego wiek pomrocy,
Szyba ku siemi przedlona czoła,
Taki widzi światu kolo,
Jakie ty mi wskazuje org. -

Młodości! ty nad poziom
Wylatuj a skiem stania,
Ludzkosci cala ogromy,
Dumnikaj a konca do konca! -

Taki na dół budy wiezna - mgla saccamie
Obsze gniewosci zalany admetem
Do zima! -

Pater' iak na iij wody grupie,
Wabit siz iakio plac w skorupie
Sam sobie sterem, sieglaiem, skrytem;
Gozige za zywioltkami doobnijszego placu
To siz wabiya, to w glab wata,
Nie lypie do nuzo fala, ani on do faliz,
A wotom iak banka peryozat o wnetat glaru,
Nikt nie roat iego tytu, nie zna iego zgyby
To samalubz. —

Młodocis' tobie iest neklat zywota
Nalencas. stochy, gogz inemni w dziele
Suce nubianiska nie poe wunke
Kiedy ie rarem nie powigra cnota. —

Rarem młodei perziaciele!
Wszeregaiem spolnem wysytkich celiz,
Jednoscia silni, rozumai restem,
Rarem młodei perziaciele,
Jten szaryslawy kto w sied zawodu
Liz sekretym wudriem rapatem,
Bo woli poległ on iatem,
Dal inaym szerebil do stawy godzi!
Rarem młodei perziaciele!
Choi droze stoma i siliska,
Gwalt i taboie beoniz wchodu,
Gwalt nask siz gwaltem odiska,

A re Polowicz Tamara, ucsomy sig sa młoda!

Dziśkiam w kolbce, kto też urwał Stojana,
Młodzieńcem z dusa Gantury;
Tea piekła ofiary wzdnie,
Do nieba sęgnie po laury
Tam sęgnaj, gdzie wrócić nie sęgnaj
Tam, czego eszum nie stamien;
Młodsze! wsta, tyżek, lotów potyga,
A iako pierwa ten ramie!

Stij! ramie do ramienia! silnemi rancech
Opieramy rękami kolisko!
Zobaczmy myśli w udrze ogniska,
I w udrze ogniska dachy.
Dalej z powad bytło światła,
Nowemi sig pokaimy tory;
A spleśniatoy sbywory kory
Lubim przypominie tator
A iako w kariatkach samota i nocny
Słuchanych egwiałów wasnieq,
Jednem: stan sig; z boicy mocy
Swiat nocny stanęł na zępiu,
Sremin wisley, aichy głębie,
A gwiazdy błkit roziasnia;
Nowe i w kariatkach ludskosci noc gładka
Zgwisty chęci inoie sig w wognie!

Ala młodość ogień płonie,
Widnie i samą świat ducha;
Młodość go pocenie w swim łonie,
Ala przyciosa w wicecie utwierdzenie —
Wnet przynęta nieczyste łody,
I przesyła światło emigrej,
Witaj intencją swobodę,
Za tobą stawienia stoncy —

San Loda Byrona

Dwaste życie nasze: san na świat udrilony
Tędo słabiani narwanych bytem i nieczystości,
Nawanych, łac niernanych — san na świat udrilony
I udrilony watacy egdege nad matem kłóctwem.
Mary i życie biera, i postaci nasze,
Rozczulają i dręca, i techną rozkoszą:
Troshi drienne szizarem przyswalaia, senozor
I ugmnia szizarem naszym, pracom dzenozor
Oni sziz do istoty naszej, mogą wsiektie
Labciaa petow, czasu, i byt nasz podziwiać,
Jak postacie wierności, błyszczą i przepadają,
Jako przewrotności duchy, — czysto przegardzić egadną,
Jak woizce szizbille — ciemności do rick estki,
Składa tyranstwu budo rozkoszy i męki,
Oni goy szizba, na to przewabia nasz mogą,

From nie byliśmy nigdy - one są twego
 Wywołanie cię i grobów - więc, Mary są cię
 Przewodni nie jesteś cię niem, ciemni i od marne
 Robota duszy - dusza moim wyprowadzić
 I cię cię cię cię cię cię cię cię cię cię cię
 Doskonalsze od cię cię cię cię cię cię cię cię cię cię cię
 Wła' im duch twój cię cię cię cię cię cię cię cię cię cię cię
wista

Opowiem wam co mi się dawniej przywidziało,
 Mnie we śnie - Do kiedy się uwiżę cię,
 Duch wolny moim obier, rozległa krajina,
 I dusze pasmo iglic w udoz, obie godnie,
 Dale mi się, im widział młodych ludzi dwa,
 Chłopca i dziewczę: stali na wierzchu oba,
 A wierzchołek był zielony, pochylony woda,
 Niby iaki przylot, tylko zamiat wody,
 W kółko igły kraiober i powiewna fala
 Kłosa i siano, i górnicy nigdzie zdale
 Przerucane szaty - nad nieśmi, dym bary,
 Włata snut kolumny, sam wierszotek, góry,
 I dobity rozadone drzew i kwiatów wieniec
 Nie przypadek i sadet, bez umyślnie, zycie
 Chłopiec i dziewczę patrzy - ta na skłonie
 Półna iak ona sama, a ten na dziewczę,
 W im rozwie się młodość, w imy piękności, w imy

W obójgu młodości, alii młodości uosmacta. —
Jak wesoło niekiedy iasniecie iudzi, era tuwar kizigca,
Tak w dośrodku lat nuniwicih iasniata dzuwica:
Chopiec był laty młodszy, lecz starsze — sad lata
Lecce jego; i wroch jego w całym kroggu świata
Jedynie tytko widział swój kochanki lece,
J widział iż przed sobą, w niej utkwil dzuwica
I nie mógł ich odzwiać, nie było w nim ducha,
Ona była mu duchem; głos ucy dzege stucha,
Ona była mu głosem; on swych oczu niema,
Ona była mu okiem; bo scygat sergma
Jy spozrenia, i wosyotkie ogladit przedmioty
W swietle od niej sobitem; on niema wstoty,
Niema igcia, w niej przedat cete, iycie, swosie
W niej iako w oceanie cete myśli sdrozi
Pogregit, ra ucy stochim, ra yki dothnienim
Kiew w nim scina sig lodem, albo wro plomienim,
Twarz jego na przemiany gonie i bladnie,
Lecce boli, i bolaw przegony niezgadnie
Lecce ona stochim jego ciejien niepadziela,
Wrogeka, lece nie do niego — ma w nim przegiaciela,
Ma biata, i nie wogcy; — on przewatwa ra tem
Le iż zwad przegariotha, se go zwata bratem.
Twarz niekiedy przewatwa. Skozie ta iowica
Ciar rozwiagal sagadki, — kochala dzuwica,

J kochata inzego, i wlasnie w tej chwili;
 Gdy obci na górze stali i patrzeli;
 Coa wreczkiem kochanka dalkiegoosci;
 Seby liciat tak bycie, jak lec, ię chzim

Tu rozsta z niema w sercach moiego widzenia

Widac gmach starożytny - staj u przedwiecna
 Prumak z siedlisk do drogi - w gotyckim bapty
 U otwarcu był chłopiec - nie widac drzewicy
 Chłopiec - blady samotny, przechodzil sie, mgie
 Uoiad, dobywa jina, kilka stow nakryt
 J z pochylona glowa, na rzeka sparty,
 Wstal znawu, wstignal glowu i pisane karty
 Na wzgici rozewawozny, w dergany cionie ston;
 J z gniewna w zbach warpie, ale tu nie rozum
 Uproknil sie nieco: papalone lica,
 Otygly i smartwialy - w tem wywsta drzewicy
 I obciatyma usmiechem spotyka miedziara,
 Foci dostregta se byfa od niego kochana,
 Ze ię uia jako cztua padl na ięgo dosy
 J zgadta se on sta nicy ma cieznie katusz
 Dlugi, stawni; - nie zgadta se miał cieznie
 Chłopiec. wsiad iz sa rzki obciatnie gencarui

Spojrat - i w tej samej chwili na zwiarcie lica
Wybita niewymownych uczuć tajemnic,
Zragasta - i znowu wrócić zostało mekiem:
Znowu poszedł się ężyć i powolnym krokiem
Oddał się w milczenie, nie zagnął drzewicy,
Korotał się z uśmiechem - on wyprzedził kaptur,
Nas unosił na gzygole z machy skiem wrócił,
Dosiadł konia, pociął - i więcej niewrócił,

Tu zostało emiera w scenach nowego widzenia -

Chłopiec dźwiózł w turbanie w obce pokolenia,
W kielichu ukłonił się, i pod wschodnim stercem
Pod dużym płomieniem, on wieszczym był gościem
Na lądzie i na morzu. Dokota postaci
Podobne imię króla przyciągnął się braci.
Tu mnóstwo scen skrytych snuta się od czasu
I w chłopiec był aragata karawany obywatel
Uzratem go nakonec, drzewacze przybrany
Gościu Daleko w obrotach wschodniej karawany
Kroć potężnych kolumn, na gęsiu pomni
Co przycięty imiona swoich budowniczości,
Lisat, a przy nim wylądował i wstąpił obrotu,
Kilka arabskich koni pastu się w stoku,
Pędzili których snężył upał wstąpienny,

Dniale w cieniu ruin - or idea burzawy
 Na zglu wsparty, czy na potace obied
 I towarz, natchnienia, petag - co mylaty i aucil;
 Niba wyte tak wryothie. Amury ediste z siliti
 Le ledwie co sie wida i Pana Boga w siliti -

Tu ranta z miara w senach noiego widzenia -

Druwica z obliczenia pierwiorki samienia,
 On ja pojzt, magieni wypat dostathi,
 Widz iz co cudria domu, stycz imie matki,
 Otacza matrony, iowole plemiona,
 Nadobae szay - corki, - ale sa coi ona
 jakas' hochnoty chmury, wdrizera postac' mrozy,
 Drodzraizc tajna bolesi, co izy serce toczy,
 Lenice niegdys' jasne samgite powleka,
 Niby iakas' ta dawna przystygla do ska.
 Nigdzie to. wssak z kochankiem stycrona narwiec
 Wrahe ten co iz kochal, ust od niej dalki,
 Nie bzdiera myslci czystych ston, zyczenia brudni,
 Nie bzdiera iz westchnieniom, niunystoin sadni
 Czujci smutka w watak darmo wraimossie igot,
 Darmo w iz usach, sennyach nadsini wyglodak
 Wzsedrony nie ust, piwnei opiewog iz katusz,

Jest widmem dla pamięci, nie symon dla duszy.

Tu rozstał się z miarą w oczach mojego widzenia.

Młodzieńcze znów szuka domowego cienia,
Widzi go przed starcem, z nim obłubienica
Młoda, woskująca postawę nadobnego lica,
Lica nie była to owa najpiękniejsza kochanka,
Owa gwiazda blagiego młodych lat piranki.
Musiał o niej zapomnieć, stał sadumany
Rozpatrzeć kaszelną sklepianą i scianą -
Ladram i w tej mu chwili na zwirowało lica
Wybita niewymownych uczuć tajemnica,
I zagasta - i znów wstąpił raz do mekian
Pogłoda na swą rękę ale błędnym wzrokiem,
Początkiem jej przysięgi, błogich pierzuch
Z kim iść, gdzie iść, zapomniał, w sprzecznych rzeczy tłumie,
Widzi tylko swą młodocność, stary gnach, kaplicę,
I listek porzucany, i swój dzień wicy.
Tu przypomniał kimś śmiertelną ręką
Odrzucił na wieki młodzieńca - od rony,
Po cóż w takiej godzinie takie przypominanie?

Tu rozstał się z miarą w oczach mojego widzenia.

Widzę dąsą, drzewie, iaki w niej odmiany!
 Ona w suchotach dąsą: ię rozum rąkany
 Opuszcet ster myslenia, wręsk ię Dzińko tato,
 Błask co siewici wuj oku nie uste z tego świata,
 Ona iest iak królowa nad państwami naręci,
 Ję mysl stata sie wżtem spręcręgich wyobrazę,
 Kształty niedostękalne, zmyślam smiertelne,
 Ję niewidzialne, ona dęteręgo, dętyka,
 Ję w pęcpęty wygwa do siebie rozmowicę,
 Takę chorobę wiek nasz obłękanie rowicę,
 Lecz niezar mędręce głębię w obłękanie wpadę,
 Jeste melanabolię smętnę dę, posiadę,
 Bo wręsk melanabolię iak teleskop sęgę,
 Dalekie widna sębra, ręstęcone spręgę,
 Ję wręsk ięcia, stędnę ręstętnę awęgę,
 Pęskęwa, ręcręwistęcię wytygęty i ręgę. —
 Ta ręstęta ręwiana w ręwacęk mojęgo wędęnia.

Młóciennicę byt pęclęgęym, iak widac i odręnia,
 Kształty pęry nim, kęgęccę ręskęty z ręwacęk, męgę,
 Lub węgę z nim, tęcęty, — on stat sęz ofiary
 Nęrawicęci węgęk węgęw, ręwęgę z gęby blęski
 Pęstęgę sędę ręwacęk lub ręmęstę pęcięski,
 Stęty ięgo z gęgęta iak kępęja plęmi,

On jak dawny Miledad harmed się iadami;
A tucisza nie była szkodliwą dla niego,
I stusyta mu na kortat obla powredniego
Co innym śmiercią było, tam życie przewlekła,
Abeydrit ypotenność ludzka, w pustynie ucieszał.
Lyl w przegrani i gicami, myslę do gwiazd lata.
Wol się w rozmow z wielkim juniorum swetas
W bogactwema nauk, zaradzijskich zborem,
Tajemna księga nosy starosta otworem,
Jego kłatawa wygwana z głębości same
Duchy go otęsyły - i scotal się z niemi.

Nie ma więcej zmian w sercach moiego widzenia.

Abudritem się - jak diuone wyroków szkodzenia!
Moj ser oba dwójga ludzie smutny koniec pracy,
Jednema w obłokaniu, obójga w rozpasy.

R. 1824. Włno.

Hyma

na dzień zwiastowania N. P.

Margis

Doktor preserytnej cadiicy!

Nad niebiosa twoje skrocie,
 W gwiazdorostyok wieńcach ptonie,
 Jechowie na prawoicy. —

Ninie dzień tobie uswigcamy wierni,
 Srod twego blysnicy koscicota,
 Oto na ziemie stozona wata,
 Oto srod ziemy boiaroicy eserai,
 Powstaje prorok i wota
 Uderzam organ twy chwala,
 Lecz z ubostwa idzie godne bostwa pienia
 Srod twego blysnicy koscicota!
 J spuesc' anielohie wyzisenie!
 Duchy me bostwem zapaly,
 Glosu mi otworz stumienice

A zagermie pieroicy jak Cheroby
 Zagermie swiate na skopanie,
 Gdy prost zapady w wiklow staklance,
 Z. ma nicosce wybija,

Takim gematem twoie oblicy,
 Gorie piekta, gorie gwiazdy swieicy,
 Niskonzrososi niech oblica.
 Wucznosc' przysyicy. —

- A kto to wchodzi? Wchodzi na Jęz dżewica;
Jak ranka z mrokiem bypili
y utrocia Marji Lisa;
Saięz się oblok, stonca z ubosa
Smugiem stota po nim strzeli;
Taka na śniegu, w szaty biel;
Pawierogo iasność wlosa? -

Pojisat jehowak, i w niej upodobat sobie;
Dzki rubico zwierniada
Kata gotabha spada;
J nad Jęzom w rowne teryma skrygła obie,
J sebrzyoty pierśm bery,
Miłianki skronie uniezry. -

Yem; blyskawica
Stan się, stalo;
Matka dżewica,
Bóg ciato. -

Pisn z wiesy

Kłai me wstehnia, kto me by policry?
Czy inż tak stęgi przepłakam tala,
Czy tyle w pierśiach i serach goryczy
Ze od mych wstehnia podrewiata kato.

Górze ta upadnie, w sinny gładz perucio,
 Jak góglby w serce dobrego i powieka,
 Jest wieczny ogień w ramku świetnego,
 Ten ogień egwia poboiac kaptany;
 Jest wieczna ścota na górze Mendoga,
 To ścota egwia i'angi i turany;
 Nikt noidk westeknic i'ie niepodoyca,
 A datka boli ucca i'ienica.

"Pieszczyty Gja, matki uścienienia,
 Łamk bogaty, krajna wesota,
 Dni bu łoknoty, nocj bu marzenia;
 Spokojaosć sakstalt cichego ania,
 Wi daci i w nocj, na polu i w domie
 Strzega mi z bliska, ale niewidomie.

"Trzy pizhne iorki byto sas u matki,
 A msie najpierwej egdno w ramosci;
 Szczelima młodoie, szczelime dołatki,
 Ktoe mi powieozial, ze iest inne uszozicie.
 Pizhny młozimere na coe mi powieozial
 To, o cem so Litwie nikt pierwej niewieozial.
 O Bogu wielkim, o rasnych aniotach,
 Kamiennych miastach, kedy wiera sangta,
 Górze lad w bogatych modli sig kosciołach,
 Y kedy dinnie stachoz sigzta,

Walczni w boju jak nasi rycerze,
 Czeki w miłości jak nasi pastores,
 "Gdzie czołwik ziemne strywarzy pokrycie,
 I duszą ulata po rozkoszonym niebie;
 Ach, ja wierzyłam, bo niebieskie życie
 Już przeczucwałam, gdyś stukotał ciębie!
 Ach, odtąd marzę w dobiegach i stygach losach,
 Tyłko o tobie, tyłko o niebiosach.
 "Księżo na tych pieśniach, sercy mi uwolili,
 W nim oglądałam przystęć serzycia hasła:
 Niewolę i księża gdy pierun wystrzelił,
 Wszyłko dotkła ucichło sągasta,
 Nie nie szałmę skóć gorzkim try lin,
 Bóg wszysłko odigł, zostawił nadziwie."

Powieść wojdelska.

Skąd Litwini wracali, z rany wracali wywiercić
 Wiele łupy bogate w sankach i carkwiach zdobył,
 Pluny brancow niemieckich z powięzaczami zstąpi
 Ze styczkami na wryach, biega przy koniach rwy,
 Poglądają ku Prusom, i salkowia się teami,
 Poglądają na Kławnę, i palczą się Boga.
 W mieście Kławnie posradku cignie się, blonie
 Prusom

Tam siarota litewscy, gdy po zwycięstwie wracali,
 Drogili zycerzy niemieckich palic' na stowcu gjar^{ngm.}
 Dziej zycerze pojmani iadq bez twoge do Kowna;
 Jeden młody i piskiny, drugi latami schyłony.
 Oni sami srod bitwy kufca niemieckie zrucciosy,
 Młody Litwinow usiekli, siera Kiejstut ich prz^{int.}
 Ale starsz stoczyl, w samek na soba prowadzil.
 Dyla z iakiej kieny, w iakich samiarach prz^{był.}
 "Mnieim zycerze młodziawie, iaki mój rod i parwity,
 Bo drucezjem od Niemcow, bytem w niewoly schar^{ty.}
 Domy tyłki, se kłody' w Litwie srod miasta wrothly,
 Stad dom moich rodzicow; bylo to miasto Dzwianie,
 Na pagorkach wyrostlych, dom byl z cegly siera^{nej.}
 W koto pagarkow na bloniach puszcza zrucciosy
 Srodkiem lasow daleko biale blyzozorata usioro^{rod Lona.}
 Razu jednego w noc wreszt nas zrucciosy prz^{byt.}
 Dzieni gziesty zaswital w okno, traskaly sie, s^{ry.}
 Kłoby dymu buchaly po gorackus wyblyzliwym a biamy,
 Plamen' wial po ulicach, istry wypaly siez gradem,
 Kieryl akierny: do broni. Niemcy w mieuie, do koni:
 Gzice wypadl z orzera, wypadl z orzery zrucciosy,
 Niemcy wpacli do domu: jeden wypawcil siez z rann^{y.}
 Zgonil, porwal siez na koi's nie wiew, co stalo siez daly.

Tylko krzyk mojej matki Stugo, Stugo Styratam,
Dziś sserghe oja, domow ruzgajach kubitam,
Krzyk ten scigal miz Stuga, krzyk ten porostal w mien ucha,
Twarz iessze goj widze poraz, i stysze wolania,
Krzyk ten budzi sz w duozy iako iha w iashini
La odglosom piorusie, Oto cest wozgalko co z Litwy
Co do rodzicow wywioztem, W sernych niekiedy mawieniach
Wierz, postac sernowna oja i matki i braci
Ale coraz to dalej iahas mgla tajemnicza
Coraz grubsza, i coraz ciemniej zastania iha szog
Lata dziesinstwa plynely: sztem srod Niemieckich
Miatem imie Waltera, Alfa nazwisko przydane, ^{Niemiec}
Janc bylo niemieckie, Dusza litewska zastala,
Zostal zial na rodzinie, ku cudrozimcom niemawisz
Wierzech, mister krzygacki, chowal miz w swoim palacu,
On sam do szkoly miz terymal kochal i piewil Diak szym,
Jam sz niedul w palacach, z kolan Wierzcha ucikal
Do waweloty starego, Waweraz jomizdy Niemcami
Byd wawelota litewski, wozety w niewolę przed taly;
Szlygt tlamaczem wojsku; ten goj sz o mnie dowiedzial,
Lem serota i Litwin, czyste miz wabik do siebie
Przypowiadat o Litwin, duszy szknicionej atarawiat
Przypowiatami i wdzikiem moim szczyty i piewnie,
On mace czyste ku bregom Niemna sinego prowadzil.

Sur la mort

Penser bien qu'on ne se détache de monde causé par la vue de la mort, ne se trouve en erreur et n'aille que, quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que nous soyons appliqués, et qui sont pour nous des devoirs dans l'ordre de la providence. Ce à force d'évoquer la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, et dans une certaine indifférence pour toutes les choses de ce monde, qui fait qu'on se ralentit dans ses devoirs mêmes, parce qu'on ne voit plus rien dans le monde, qui vaille la peine, pour ainsi dire de s'y affecter. Il faut donc alors monter plus haut et regarder les choses de ce monde, non plus dans la simple vue de la mort, mais dans la vue de ce qui la suit; c'est-à-dire, du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées au poids et selon la mesure de nos obligations. — La pensée de la mort, ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abattre le courage et beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement. Elle doit extirper l'orgueil, l'impudence, l'impatience et l'inquiétude de nos devoirs très-divers, et les rendre plus exacts, mais elle ne doit pas expulser les devoirs louables d'honnêteté. —

111
Après la bataille de Jena le 14 Octobre 1806

Monsieur,

J'ai pu me moi de Vous faire part d'un événement bien triste qui va ravir votre cœur de Douleur. Préparez-Vous, Monsieur, à un coup terrible, rappelez toute votre force d'âme, et surtout prenez la religion à votre secours, pour supporter ce malheur avec autant de résignation qu'il Vous sera possible. Quoique il m'en coûte infiniment de Vous l'annoncer, je ne puis cependant Vous cacher la triste réalité, c'est que votre fils a été enlevé avec d'autres braves pour s'emparer d'une hauteur où l'ennemi avait planté ses canons et que malheureusement au moment où il allait faire un officier prisonnier, un canonier lui enfonça son épée dans la poitrine.

Il m'est bien doux de pouvoir Vous dire, que comme un de ces camarades et compagnons d'armes, j'ai rempli mes derniers devoirs envers lui, en voyant sa mort et l'importance de sa mission de la suite. Dans ses derniers moments mêmes, il m'a parlé de ses parents, il a eu la force de me demander de Vous annoncer sa mort, de Vous remercier encore une fois de son amour de ses bontés pour lui et il rendit le dernier soupir dans mes bras.

Je ne cherche pas en vain à diminuer à vos yeux ce ter-
rible malheur, j'en sens toute la grandeur; je conçois et je
partage vivement votre douleur, car si vous veniez de perdre le
modèle des fils, j'ai aussi perdu un ami que j'aimais plus que
ma vie, cependant s'il y a une consolation pour vous, c'est qu'il
est mort de la mort des braves, en versant son sang pour la
patrie qui pleure aussi un de ses plus zélés défenseurs, qu'il
a rempli sa mission ici-bas, et qu'à présent il jouit peut-
être d'une félicité parfaite, cette idée peut si non saluer
du moins adoucir votre douleur. Après avoir rempli ma tâche
de charge, j'ose vous demander encore, Monsieur, au nom de votre
fils, de ne pas vous abandonner tout-à-fait à l'état de désespoir,
et de penser qu'il y a tant d'êtres qui vous sont égale-
ment chers et pour lesquels il faut vous ménager. Agréez
Monsieur, l'assurance de la plus profonde estime avec la-
quelle j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur

R

Je viens d'apprendre, ma bonne amie, l'été, j'ai appris avec
doulour, de perdre dans un moment par un naufrage, toute sa
fortune, les soins et le travail de tant d'années, c'est
un coup terrible, aussi je partage vivement votre peine,
mais si vous êtes à plaindre, vos parents le sont encore

D'avantage, quand on est jeune on peut se faire à tout, mais à leur âge se voir privées de tous les avantages de tous les agrimens de la vie, cela doit être encore plus douloureux. Cette triste expérience, ce peut nous servir de nouvelle preuve qu'il ne faut pas se fier à la fortune; il paraît même inconcevable que des Esprits raisonnables attachant tant de prix à une chose qu'ils savent être aussi fragile; pourquoi se donner tant de peine, se priver de tout, ne ménager rien, même jusqu'à la santé, pour amasser de l'argent, ce vil métal, qui un moment seul peut valloir. Il faut bien travailler, le perceps est est de de voir de tous les hommes, mais une fois qu'il est rempli, pourquoi s'inquiéter, ne serait-il pas plus prudent de se reposer tout-à-fait sur la providence, d'autant plus que nous pouvons être convaincus que tout ce qu'elle fait, est pour notre bien. —

Comment pouvez-vous répondre, ma bonne amie, si cette même fortune dont vous pleurez la perte n'aurait pas servi à vous rendre malheureuse, peut-être vous servir vous aveuglée pour les riches, comme

tant d'autres personnes que se les figurent come le comble
de bonheur, peut-êtr vous auracent, elles rendue vai-
ne et fière, s'il en devoit êtr ainsi, ma chere amie, re-
merces le Bon Dieu de vous avoir preservec de ces de-
fautes et saisissez l'occasion qu'il vous presente pour
avoir plus de merites devant lui; ne mermerces pas sur-
tout, certainement il est possible de perdre sa fortune,
mais est-ce à comparer avec la perte d'une personne qui
vous est chere, rendre grace au souverain createur de
vous avoir preservec de ce malheur; armez vous de cou-
rage, car voyez-moi qu'avec de la religion et l'amour
de vos devoirs, vous pouvez êtr aussi heureuse et peut-
êtr même le serer vous encore davantage, que vous
ne l'avez êtr jusqu'apresent. Combien cela me feroit
plaisir, si je vous voyois contente, car je puis vous
assurer que mon amitie pour vous est toujours la
même, aucun revers de la fortune ne sauroit chan-
ger vos bones qualites et par consequent l'atta-
chement que je vous porte, vous pouvez y compter,
car il est fondé sur ^{une base} ~~un~~ plus durable
que tout ce que vous venez de perdre.

Votre Devoué
H

On toute vivement vint faire apporter l'attention dans
 toute notre école; les livres, les livres, tout est mis
 de côté, tout est oublié; on ne s'intéresse, on ne
 s'occupe que cela. Le fait est qu'un de nos compa-
 gnons, le modèle des jeunes gens, est tombé vic-
 time d'un jeu innocent. Pendant un beau jour,
 né, quand le soleil faisait briller la neige de ses
 rayons, nous sortîmes pour faire un tour de pro-
 menade, en passant près d'un étang, nous vîmes
 la glace aussi pure que le cristal; il n'en fallut
 pas davantage pour exciter en nous l'envie
 de patiner; nous en demandâmes la permission à une
 voix unanime, et dans un instant nous nous
 précipitâmes tous sur la glace, avec des cris
 de joie. Le malheureux Ferdinand fut un des
 premiers; il s'élança comme un éclair, hélas! il
 n'en revint pas les suites; ce jour-là il était
 encore plus gai qu'à l'ordinaire, car son appli-
 cation lui a valu des éloges publics de la part
 du professeur; dans l'excès de sa joie, il eut l'im-
 prudence de se hasarder dans des endroits où la glace

n'était pas aussi forte, il s'éloigna à quelques pas, et de nous, bientôt nous entendîmes la glace se briser, nous le vîmes tinter contre l'eau, jusqu'à ce qu'il ne disparut tout à fait dans sa profondeur; plusieurs de nous accoururent vers lui pour le sauver, au cas, que même de notre propre vie, on le tira de l'eau, mais tous les secours furent vains, il tomba victime de son hardiesse. —

Ce jeune homme savait se captiver tout le monde, tous ceux qui l'ont connu le pleurent; les professeurs sont désolés d'avoir perdu un élève d'une application si rare, d'une conduite aussi parfaite; les étudiants de même sont inconsolables de la perte d'un ami si obligeant, d'un modèle à suivre. —

C'est ainsi qu'un jeune homme, l'assemblage de toutes les vertus, plein de vigueur et de santé, fut surpris de la mort, à la fleur de son âge, au moment où il s'y attendait le moins. —

Mort de Jeanne d'arc.

Qu'on se figure Jeanne d'arc, cette jeune et

innocente bergère, victime de la barbarie des Anglais. On se la représente brillante de jeunesse et de beauté, intéressante par sa simplicité et son amour pour la patrie, renfermée dans de sombres cachots. Hélas! cette héroïne que le ciel avait choisie pour délivrer la France, ne devait plus revoir sa lumière, que le jour de sa mort. C'est ainsi que son sacrifice fut récompensé; elle, qui bravait les dangers, qui se consacrait toute entière au service de son pays, il ne lui fut pas même permis de jouir du fruit de ses travaux. Ses cruels ennemis de Jeanne d'arc ne la tirèrent de sa terrible prison, que pour la conduire tout droit à l'échafaud; ses barbares étaient ravies de trouver une victime si digne de leur courroux.

2
 Tout se préparait, en attendant pour son supplice, la rumeur dans la ville était grande, des gens armés couraient de toute part, le gubier se faisait entendre et semblait avoir

...sur un grand événement; enfin tout est prêt,
le bûcher est tendu, les flambeaux allumés,
on s'attend plus que la victime elle ne
tardé pas à venir; on la voit s'avancer à
pas lents, mais d'un air tranquille; le calme
et le courage sont répandus sur sa physion-
mie; elle paraît aussi grande aussi invincible au
moment où elle marche à la mort, comme lors-
que à la tête des armées françaises, elle re-
poussait les Anglais de devant Orléans. Un
instant seulement, ses yeux se remplissent de
larmes; ce fut quand elle tourna son regard
du côté de sa patrie, pour lui dire un der-
nier adieu, quand elle se rappela les années
de son enfance, son père, sa mère, qu'elle
ne devait plus revoir — Bientôt notre héroïne
se remit de son émotion, tranquille, parce qu'elle
avait la conscience pure, elle monta sur l'é-

chaffaud. Quelque victime de la cruauté des
 tyrans que l'entouraient, leur vue excita
 la pitié dans son noble cœur. Jeanne se
 mit à indiquer contre leur crime, leur
 adresse ce discours quelques instants avant
 d'expirer. Et bien avec vous satisfait Co.
 Les courroux ? Je suis entre vos mains,
 est-ce une gloire de me faire mourir, sans
 que je puisse même me défendre. Poyes. Vous
 n'avez plus rien à craindre. Le même Dieu,
 tout puissant qui s'est servi de moi, pour
 punir votre pitié et pour sauver la
 mienne, va venger ma mort. Ne vous est-
 il pas connu qu'il est le protecteur de l'innocence ?
 Je meurs avec la certitude que mon
 pays s'étendra, et que le Ciel éprouvera
 encore bien de disastres. — Jeanne finit de
 parler, son discours fit une grande impression
 sur les Anglais qui restèrent muets et doulou-
 reux dans un instant, les bourgeois mirent

feu au bûcher; alors même notée heuine les mains
jointes, recommandait encore son ami au tout puissant. Dans
cette position sècte, elle fut à moins d'un instant
consumée par les flammes, son ame angélique semblait
s'évoler tout droit au ciel! ...

O! Lâches que vous êtes, qui osez en peur d'une
fille n'est ce pas une bascule que de faire mar-
cher ainsi une innocente victime! Vous serez punis
barbares. De votre cruauté, son sang ira verser
au ciel! Prenez garde, que la France
ne passe sous silence, la mort de sa libératrice
serait indigne de ce pays. Dès ce moment le sort
de vous persécuter, tous les maux vont se déchaîner
contre vous.

Extraits des devoirs des hommes
par Silvio Pellico.

Introduction
Toute condition a ses devoirs; le premier de ceux
d'un infortuné, libre ou captif, est celui de souffrir avec
dignité; le second, de faire son profit du malheur;
le troisième de pardonner. D'jà dans nos cœurs sont

verts ces mots: je soupire après la vertu, après
la justice, après la liberté. L'adversité les efface,
sa-D. M^ll. Maître-son-la, au lieu de souffrir
qu'elle nous maîtrise. —

— n'intéressons-nous pas aussi cette grande
voix du christianisme que fait des larmes et
des douleurs de chacun, la pierre saillante de
la future destinée de tous?

L'homme captif de l'homme a ses soucis, l'homme
prisonnier de Dieu, en également les siens.
Quelle que soit la durée de l'épreuve, on
passe à chacun par la volonté du maître,
tu, nous pouvons néanmoins nous affranchir
des maintenant, et acquiescer par l'ac-
complissement du devoir la liberté de
la vertu. —

Pour moi, à dit un philosophe de nos jours,
je prête l'oreille aux sons que rendent
les âmes saintes, avec plus de respect
qu'à la voix du génie. —

Dans cette candeur d'âme, dans cette sa-

conce j'espère de l'esprit que le malheur lui
a donné, il croit qu'il suffit de montrer le vrai
pour qu'il s'ajuste à son cœur. —

... ou l'image de Silvio fut, on aime à n'en pas
douter, une des mélancolies de sa solitude. —

Le livre de Silvio Pellico est la confession ten-
due d'une âme renouvelée par la douleur et
le christianisme. —

Créé à l'image de Dieu et de lui par la Divinité, par
ce d'Adam de sa noble ressemblance avec son créa-
teur, l'homme a pour devoir en ce monde de tra-
vailler à la reconquérir. Tel est son devoir, avec nous
dit, tel est aussi son bonheur. — La vie a mille fa-
ces, le devoir autant d'applications diverses; de mê-
me qu'au-dessous de la vertu il y a les vertus, ain-
si au-dessous du devoir il y a les devoirs. — Le
premier de tous est l'amour de la vérité, car
la vérité est Dieu. — Le christianisme nous a
un précepte la charité, mot sublime qui résume
toute la doctrine de l'Évangile, le modèle à donner

c'est le Christ. —

Les riches s'égalent aux pauvres par le dissentiment et la bienfaisance. La bienfaisance est la vertu des riches, la resignation la vertu des pauvres. —

Le paganisme avait abaissé la femme, au rang de l'esclave, le christianisme l'a relevée de son humble condition, et a fait de sa faiblesse quelque chose d'aussi puissant et d'aussi noble que la force. —

Cette vie si noble, la mort la ravane; cet homme si grand, la mort le juge. C'est là meurt d'ignominie que dignement à vice. —

La coeur de l'homme est aise fait: si le bonheur et si l'adversité ne le trouvent, peut pour le plaisir. —

... et le bonheur d'aimer dans le pape, que l'ignore? —

Importance et prix du devoir

Reconnaitre pour l'homme l'obligation d'être a

qu'il doit être, et est donc défini en même
temps le devoir et le bonheur. — L'homme est
fait à l'image de Dieu, le devoir, le bonheur de
l'homme est d'être cette image. —

L'amour de la vérité.

Quoique, ni dans un siècle où le mensonge et l'in-
térêt défiance sont chose si commune, de recevoir et
galemment peur de ses deux vices, avec une généreuse
se confiance en la véracité d'autrui, et si on
refuse de croire à la vôtre, ne vous en irrités pas;
il doit vous suffire qu'elle brille aux regards de ce
lui qui voit toute chose. —

La religion

Dès qu'il est fortement établi que l'homme por-
te en lui quelque chose de divin, nous devons une
haute estime à tous les sentimens qui contribuent
à l'innocence; et comme évidemment ce que l'innocence

Mais le plus, c'est d'espérer, malgré toutes ses vicissitudes à la perfection, à la félicité, à Dieu enfin, force est bien de reconnaître l'nullité de la religion et de la pratiquer. —

Résolutions à prendre sur
la religion

... Soyez humble devant Dieu et devant les hommes; mais gardez-vous cependant d'oublier votre dignité d'homme et d'abdiquer la saine raison. —

De la philanthropie ou de la
charité.

... — celui qui n'apprécie pas les hommes selon leur science et leur prospérité, mais d'après les sentiments de leur cœur, et les actions de leur vie; — c'est l'usage philantropique ou ne se rencontre pas la plus petite tâche; — c'est la complète manifestation de

Dieu en un être de notre espèce, — c'est l'homme
Dieu. —

Œuvres qui jamais ne songent à s'éclairer, qui ja-
mais ne se occupent à la pratique de la vertu, sont,
après tout, des individus; ce n'est pas là l'humani-
té. S'ils sont dignes d'excuse, et jusqu'à quel
point, Dieu le sait, qu'il nous suffise à nous
de savoir qu'il ne sera demandé compte à chacun
que de la somme qu'il aura reçue. —

Amour de la patrie

Il y a de la noblesse dans tous les sentimens qui
représentent l'union des hommes et les excitent à
la vertu. —

Où, sans doute, nous pouvons dire aussi de
monde entier qu'il est notre patrie. Tous les peu-
ples sont ^{les} membres épars, d'une vaste famille,
trop étendue, pour pouvoir être régie, par un
seul gouvernement, quoiqu'il n'y ait que Dieu

pour souverain maître. Cette pensée, que toutes les créatures de notre espèce forment une seule famille, a le mérite de nous rendre bienveillans pour l'humanité en général; mais cette vue n'en détruit pas d'autres qui ont aussi leur justesse. —

Honte à l'ame vile qui n'aplaudit pas à tous les aspects que peut prendre, à tous les motifs dont peut se fortifier, parmi les hommes, cet inalienable sacre qui les porte à vivre en frères, dans un noble échange d'honneurs, de secours, et de courtoisie. —

Amour filial

La carrière de nos actions comence dans l'otre famille, votre premier gymnase de vertus, c'est le foyer paternel. —

L'intelligence de l'enfant s'ouvre à peine à l'idée du devoir, que déjà la nature lui dicte: "Aime tes parens," —

Notre père et notre mère sont naturellement nos premiers amis; ce sont, de tous les hommes, ceux à qui

nous devons le plus. Un vaient devoir nous oblige envers
eux à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'inclina-
gence, à la noble manifestation de ces divers sentimens.

Pour se repaître de la noble fatigue d'être bon affable
et délicat, l'homme n'a que l'heure du sommeil. —

Honte à qui se fait le censeur rigide de quelque dé-
faut de ses parens. Et par que commencerons nous à
pratiquer la charité, si nous n'en avons pas pour un
père, pour une mère? —

Chaque souvenir que Vous rappellerez sur leurs lèvres an-
tiques, chaque contentement que Vous exalterez en
leur cœur, sera pour eux le plus salutaire des plai-
sirs, et tournera à Votre avantage. Les bénédictions
qu'un père ou une mère appellent sur la tête
d'un fils reconnaissant sont toujours sanctionnées
par Dieu. —

Respect de aux vieillards
et aux ancêtres

Honorez dans toutes les personnes âgées, l'image de

Les parents et de vos aïeux. La vieillesse a droit
à la vénération de tous les cœurs bien aïs.
Il y a sans ce respect un tel charme de
beauté morale, que ceux-là même qui ou-
blient de le mettre en pratique sont forcés
de l'admirer dans les autres. —

Amour fraternel

Vous avez des frères et des sœurs. Faites tous
vos efforts pour que l'amour que vous devez
à vos semblables, commence en vous à se
manifester dans toute sa perfection, premi-
èrement à l'égard de vos parents, et ensuite à
l'égard de ceux qui vous sont unis par
le plus étroit de tous les liens de la fra-
ternité, celui qui vous attache à un frère
comme.

Pour bien pratiquer envers tous les hommes
cette science divine de la charité, il faut
en faire l'apprentissage en famille. Quelle
douceur ineffable n'y a-t-il pas dans cette
pensée: "Nous sommes les enfans d'une même
mère."

Prois trouve, à peine venus en ce monde, les mêmes
objets à vénérer et à chérir entre tous, quelle dou-
ceur encore. Cette communauté de sang, et la con-
formité d'un grand nombre d'habitudes entre pi-
res et sœurs, produisent naturellement une pre-
mière sympathie qui ne saurait être anéantie
que par un épouvantable égoïsme. —

Que le commerce de la famille soit uniquement
beau, uniquement tendre, uniquement sacré,
et alors quand l'homme passera le seuil de sa
maison, il portera dans ses relations avec le
reste de la société le besoin d'estime et d'affec-
tions nobles, et cette foi dans la vertu qui
produit toujours l'avaise journalière des ver-
teux élevés. —

L'amitié

L'amitié est un lien fraternel, et, dans son sens le
plus élevé, elle est le plus bel idéal de la fraternité.

C'est un accord suprême. De deux ou trois ames,
 jamais d'un bien grand nombre, qui se sont
 devenues necessaires l'une à l'autre, qui s'ont
 trouve l'une dans l'autre une parfaite dis-
 position à s'entendre, à s'aider, à s'in-
 terpreter noblement, à s'encourager au bien. —

Le don du coeur est chose trop grave, il y a
 imprudence coupable, il y a absence de dignite
 à se hater de le jeter au premier venu. —

Mais heureux l'homme qui trouve un ame
 signe de lui. Abandonné à sa propre force,
 souvent sa vertu languissant. L'exemple
 et les encouragements d'un ami doublent
 l'énergie de son ame. —

... Mais cet ami, si vous le trouvez, ho-
 norez le d'une haute amitié. —

Je crois que l'amitié est presque nécessaire
 à l'homme, pour le défendre des vils penchans.
 Elle donne à l'ame je ne sais quel élan poétique.
 elle

fort, sublime, sans lequel il lui serait difficile
de s'élever au-dessus de cette ornière fangeuse
de l'égoïsme. —

Choix d'un état.

Dans, lorsque vous aurez prudemment fait choix
d'une carrière, n'allez pas imiter ces gens qui se la-
mentent éternellement. Ne vous laissez agiter par au-
cun vain regret, aucun vain désir de changer. Tout
chemin de la vie a ses épreuves. Dès que vous avez
posé le pied dans l'un de ces chemins, poursui-
vez. Reculer, c'est lâcheté. Il est toujours beau
de persévérer, excepté dans le mal, et celui-là
seul qui sait persévérer dans ce qu'il a entre-
pris, peut se flatter de devenir un homme dis-
tingué. —

Mettez un frein aux
inquiétudes d'esprit

Gravez bien dans votre esprit cette puissante vérité :

l'important c'est d'avoir du mérite et non
 d'avoir un mérite récompensé par les hommes.
 S'ils le récompensent, c'est au mieux, s'y refusent-ils, conservons-le sans en attendre aucun
 prix: il en sera plus grand. —

Un homme n'est excusable de s'agiter ainsi
 pour être payé de ses succès que s'il s'agit
 de son nécessaire et de celui de sa
 famille. Au-delà du nécessaire, et accablé
 serment de prospérité, qu'après tout ce
 pendant il est permis de rechercher,
 nous pouvons le désirer, mais sans que
 ce désir doive troubler notre repos. L'ob-
 tenans-nous, béni soit Dieu, ce nous est
 un moyen de rendre notre vie plus douce,
 et de venir en aide aux autres. Ne l'ob-
 tens-nous pas, béni soit encore Dieu,
 on peut vivre avec dignité sans prendre
 grande part aux délices de la vie, et on nous
 ne pouvons reprocher les autres, la conscience
 au moins ne nous en fait aucun reproche.

Dwa usmiechy.

Wiersyk jca. do malarzkiego syna.

Hezrony swiatem gędo na ziemi wchochodit,
Usmiech nam, synu, tobio plac siez godit;
Jzy tak, bys w zgonie, placcyech us wamiu,
Ostobit zatosc usmiechem pokoiu.

J.R.

Oleś P.

Jednego razu przy obiedzie, stryż brat Oleśowi brat,
na następcy opowiesi, wziął jablko z wotowego kosze
i powiedział: „Oleś, dam ci to jablko, a powiedz
mi gdzie jest Bóg.” — Oleś bez stryżego samyśtu
szepnął go kocz z jabłkami i wyszedł: „A ja
stryżowi dam wszystko, ale powiedz mi gdzie
go niema.”

To stryżu tyle obiecaje żyła kół siem.

Pénitence et retour au bien.

Oui, nous en repentir. Rien de plus vrai que ce que dit l'église: que notre vie toute entière doit être une vie de repentir et d'efforts pour nous corriger. —

Dis que vous ayez commis une faute, n'hésitez pas à la réparer, ce n'est qu'après l'avoir réparée que vous aurez la conscience satisfaite. Le délai qu'on apporte à cette réparation enchaîne l'âme au mal, avec un lien chaque jour plus fort, et l'accoutume à se refuser son estime. Et malheur à l'homme dès qu'il cesse de s'estimer intérieurement. Malheur à lui, dès qu'il ne sait plus que fonder cette estime, ne sentant dans la conscience une corruption qui ne devrait pas y être. Malheur à lui, si il croit qu'à ce point de corruption, il n'est

D'autre remède, que de ^{le} dissimuler. il est de chez
du rang des très nobles; c'est un astre tombé, un
malheur de la création. —

Persister dans l'outrage, et plutôt que de se dé-
"dire généreusement, aller se couper la gorge ou
ou faire un ennemi mortel, ce sont fanfaronna-
des d'orgueil et de cruauté, ce sont des infamies
que vainement on couvre de ce nom brillant de
l'honneur. Il n'y a d'honneur que dans la vertu,
et il n'y a de vertu qu'à la condition de se dé-
"pester du mal qu'on a fait, et de chercher à
le réparer. —

Le célibat.

Dans quelque condition que l'homme se trouve, il
soit en recherche et en appréciation des avantages; au-
trement il s'y ennuiera malheureusement et dégradé, et
détournera en lui la force d'âge avec dignité. —

Dignité de l'amour

Ce doit être une de ces âmes choisies que com-
 prennent excellentement le beau de la religion et
 de l'amour. Seulement, n'allez pas dans la pen-
 sée d'une façon dans votre esprit, tandis qu'
 elle serait tout autre en réalité. — Si vous
 trouvez une femme ainsi faite, si vous voyez qu'
 elle aime Dieu d'une ardeur sincère, si
 vous voyez qu'elle soit capable d'un en-
 thousiasme, pour toute espèce de vertus, si
 vous la voyez attentive à faire tout le bien
 qu'il lui est possible de faire, si vous la
 voyez l'irconciliable ennemie, de tous les ac-
 tions que la morale réprouve, comme vices, si
 à ces mérites divers, elle joint un esprit au-
 tivo, sans aucune ambition de le faire bril-
 ler, si au contraire, avec un esprit aussi
 distingué, elle est encore la plus humble des

femmes; si tout en elle, paroles et actions, respire la
bonté, une élégance naturelle, des sentiments élevés,
un ferme attachement à ses devoirs, une attention
continue à ne blesser personne, à consoler ceux qui
souffrent, et à ne servir de ses charmes que pour
élever les pensées des autres — Oh! alors aime-
la d'un grand amour, d'un amour digne d'elle. —
Qu'elle soit pour vous comme un ange tutélaire; qu'
elle soit pour vous comme l'expression vivante de
Dieu qui vous commande d'éviter toute bassesse,
de tenter toute œuvre louable. Dans tout ce que
vous entreprenez, songez à mériter son approbation,
songez à faire que sa belle âme se rejouisse de vous
comme pour elle; songez à lui faire honneur; non pas
devant les hommes, cela n'importe guère, mais aux
regards de Dieu qui voit toute chose. — Si
cette femme est douée d'un esprit si élevé et si fi-
dèle à la religion, votre grand amour pour elle, ne se-
ra pas un abus, ne sera pas de l'idolâtrie. Vous

L'aimer, précisément parce que ses volontés seront
 en harmonie parfaite avec les volontés de Dieu;
 en admirant les unes, vous admirez les autres,
 ou plutôt ce ne seront jamais que celles de Dieu
 que vous aurez admirées, à ce point, que si ses des-
 vers à elle pouvaient jamais donner naissance aux
 desirs de Dieu, la magie de l'enchantement
 s'évanouirait tout-à-coup, et vous n'aimeriez
 plus cette femme. — Cet amour, le plus noble de
 tous, beaucoup d'esprits vulgaires le traitent
 de chimère, les mêmes qui n'ont pas de la femme
 une haute idée. Déplorons leur triste sagesse.
 Qui ces amours si purs, et qui si puissamment
 nous incitent à la vertu, ne sont pas im-
 possibles, ils existent, quoique rares. Et tous
 les hommes devraient dire: — Ce cœur-là, ou
 aucun: —

Amours blâmables

Celui qui aime une femme distinguée ne peut pas

le temps à la coquette aveuglément, à l'univers de
flatteuses et de vains soupis. Elle ne le souffrirait
pas. Elle rougirait d'avoir pour amant un homme ainsi
ou efféminé; elle ne saurait apprécier que l'affection d'un
homme simple, digne, moins empressé à lui parler d'a-
mour qu'à lui plaire par des principes louables et
de louables actions. La femme qui souffre un homme peu-
tément enlacé à ses pieds, forcée à subir basement
ses mille caprices, uniquement préoccupe d'élégantes
frivolités et d'amoureuses fadeurs, laisse bien
voir qu'elle n'a qu'une idée mesquine de lui et
d'elle-même. Et celui qui se complait dans une
telle vie, celui qui aime autrement que dans un
noble but, dans le but de devenir meilleur, en
rendant hommage à une grande vertu, celui-là dé-
truit misérablement son cœur et son génie, et
il serait difficile qu'il lui restât un peu de
sagesse pour faire jamais quelque bonne chose en ce
monde. —

Respect du aux jeunes filles et aux
jeunes des autres

Une femme mal mariée ne saurait avoir de repos
qu'en restant irréprochable. —

La réputation pour une femme, après son honnêteté
même, est son plus beau trésor. —

Le mariage.

Si le penchant de l'âme et vos con-
vances particulières vous déterminent en faveur
du mariage, marchez à l'autel avec une
saintes pensées, et avec la résolution sincère
de rendre heureuse celle qui vous confie le soin
de ses jours, celle qui repose au sein de
ses pères pour prendre le vôtre, celle qui vous
préfère à tout ce qu'elle est de cher jusqu'à
ce jour. —

Qui, comme dans toute autre circonstance de la vie,

prenez garde avec quelle facilité le bien dans l'homme se
change en mal. prenez garde que ce qui a fait l'homme
méprisable est toujours cette absence d'une volonté
forte. —

Un mariage ne peut être heureux qu'à cette condition,
chacun des deux époux se doit prescrire pour premier
devoir cette insécable résolution, je veux aimer, je
veux honorer toujours le cœur à qui j'ai donné pou-
voir sur le mien. —

L'âme de la femme est naturellement douce, sen-
sitive, disposée à aimer au plus haut degré
l'homme qui se montre constant à l'aimer et à
mériter son estime. Mais comme elle est douce d'une
estime sensible, elle se prête aisément à l'ina-
mobilité de son mari, et de tous les torts qui peu-
vent dégrader son caractère. —

Quoi! parce que sa garde est sa bonté, vous serez
moins ingénieux à lui plaire? Ne vous faites pas
illusion. C'est précisément parcequ'elle est douce

D'une requise de catéphe d'âme, que l'insouciance,
 et la vulgarité et les brusqueries seront pour
 elle une source plus amère d'affliction et de
 dégoût. Plus est rare la noblesse de ses mo-
 urs et de ses sentimens, plus est grand chez
 elle, le besoin de trouver en vous cette noblesse
 au même degré. —

Des que vous avez donné à une femme le titre sa-
 cre d'épouse, vous devez vous consacrer à son
 bonheur, comme elle doit se consacrer au vôtre.



Amour paternel — amour de l'enfance et
 de la jeunesse

Donné à la patrie de bons citoyens, et à Dieu
 même des ames dignes de lui, telle sera votre
 mission, si vous avez des enfans. Mission
 sublime. Malheur que l'accepte et que la trahit,
 est le plus grand ennemi de sa patrie et de
 Dieu. —

L'enfance, de sa nature, est imitative; si les adolescents
qui entourent un enfant sont peus dignes, aimables, l'enfant
se montrera jaloux de devenir tel, et tel il deviendra. Les
adolescents sont-ils intelligens, actifs, malouillans, l'enfant
sera détestable comme eux. —

Montrez vous bon, même avec des enfans et de jeu,
des garçons que vous ne voyez pas habituellement, et à
qui peut-être vous ne parlerez qu'une fois en votre
vie, dites leur, si vous en trouvez l'occasion, quelque
parole fiévreuse en voutas. Cette parole de votre bouche,
ce regard honnête de vos yeux pourra les arracher à
une pensée dégradante, pourra leur suggérer l'idée de
mériter l'estime des gens de bien et d'un jeune homme
de belle espérance placé en vous sa confiance, regard
pour lui un généreux ami, venir à son aide avec
de futs et salutaires conseils, ne le flatter jamais, mais
saches applaudir à ses actions louables, et le détourner
par un blâme énergique de toute action reprochable,
sible. —

Quelle sera l'éducation morale que vous don-
 rez à vos enfans. Vous ne saurez le comprendre,
 si vous n'avez commencé par vous en donner une
 excellente à vous-même. faites-le, et vous la
 donnerez telle que vous l'aurez reçue. —

Des richesses

Honneur à toutes les conditions honnêtes de l'hu-
 manité, et partant honneur aux richesses. pourvu
 qu'elles fassent tourner leur prospérité à l'avan-
 tage de plusieurs; pourvu qu'elles ne puissent
 pas dans le luxe et les délices l'indolence
 et l'orgueil. —

Checher à augmenter ses richesses est chose per-
 mise, pourvu qu'on se défende d'une honteuse
 avidité et des inquiétudes immodérées; pourvu qu'
 on se souvienne que des richesses ne dépendent
 pas l'honneur véritable et la véritable félicité;
 mais bien de la noblesse du cœur, devant Dieu et

Devant les hommes. —

Si vous vivez en prospérité, croissez aussi en bien-
faisance. Et l'opulence, peuvent s'unir toutes les
vertus, mais l'égoïsme dans l'opulence est une
véritable infamie. Quiconque a beaucoup doit beau-
coup donner; c'est un devoir sacré auquel on n'échap-
pe pas. —

Ne refusez pas votre aide au mendiant, mais que
la ne s'arrête pas votre aumône; l'aumône utile,
libérale et saine est celle qui procure aux pauvres
de plus honnêtes moyens de vivre que la mendicité,
c'est-à-dire celle qui, aux diverses professions, li-
bérales ou communes, donne travail et pain. —

Respect à l'infirmité, bienfaisance.

Rien n'est constant pour le malheureux comme
de se voir traité avec de bienveillans égards, par
ceux qui lui sont supérieurs; son cœur s'implie

de reconnaissance, et il comprend alors pourquoi le riche est riche, et il lui pardonne son bonheur, parcequ'il l'en juge digne. —

Prodiguez à qui en a besoin des secours de tout genre: — secours d'argent et de protection quand vous le pouvez; — de bons conseils quand l'occasion s'en présentera; — en bonnes manières et de bons exemples, toujours. —

Mais surtout si vous voyez quelque part le mérité opprimé, employez-vous de toutes vos forces à le relever, ou si vous ne le pouvez, employez-vous du moins à le consoler et à lui rendre hommage. —

Proverbe de Téméraire son estime à un honnête homme disgracié de la fortune, est la pire des bassesses. Elle n'est pourtant que trop commune; n'en voyez que plus végétant à ne jamais venir en laiffer inspecter.

Oublez — Vous êtes juste, ne haïsses pas. —

Parmi beaucoup d'ingrats, il y a aussi l'homme
reconnaisant, digne de vos bienfaits. Vos bien-
faits ne seraient pas tombés sur lui si vous ne
les aviez jetés à plaisir. Les bénédictions de ce
seul homme vous dédomageront de l'ingratitude
de dix autres. —

Et n'espérez-vous jamais trouver une âme recon-
naisissante, la bonté de votre cœur sera votre
première récompense. Est-il douceur plus grande
de que celle qui naît du sentiment de la pitié
et des efforts que l'on fait pour soulager le
malheur des autres. Elle surpasse de bien loin
la douceur d'être secouru; car il n'y a point
de vertu à être secouru, et il y en a beaucoup
à secourir. —

Estime du savoir

Les vœux et les lumières qu'il faut répandre parmi
les ignorans de la classe inférieure, sont celles qui

peuvent les préserver de l'erreur et de l'esgier-
 cation; celles qui, sans vouloir en faire de
 lâches adorateurs de qui sait plus et peut
 davantage, développent en eux une noble dis-
 position au respect, à la bienveillance, à
 la reconnaissance; celles qui les éloignent des
 violentes et absurdes idées d'anarchie ou
 de gouvernement populaire; celles que leur
 enseignement à remplir avec une religieuse dé-
 gûte, les obscurs mais honorables emplois
 auxquels la providence les a appelés; celles qui
 leur persuadent que les inégalités sociales
 sont inévitables, bien que par la vertu nous se-
 devions tous égaux devant Dieu.

Amenité

• L'impolitesse engendre des maux qui sont
 graves: elle gâte le cœur de celui qui s'y
 abandonne, elle irrite ou elle afflige les autres.

Mais ne vous étudiez pas seulement à être affa-
ble dans vos manières: que cette aménité entre
dans toutes vos conceptions, dans toutes vos salu-
tes dans tous vos sermens. —

L'homme qui ne travaille pas à délivrer son
âme du joug des viles pensées, et qui souvent
les accueille, souvent aussi se laisse entraîné
par elles à des actions blâmables. —

Mais cette délicatesse de langage, c'est des autres je
ne parle, qu'il faut l'avoir en vue. Qui ne la possède pas
à vingt-cinq ans, jamais ne la possédera. Pas d'illu-
sion, aucune recherche, je vous le répète, mais des paroles
honnêtes, élevées, capables de porter dans les âmes la
sérénité, la consolation, la bienveillance, le désir de
la vertu. —

... n'allez pas toutefois vous imposer contre les
gens mal élevés. Songez que les diamans sont quel-
ques fois couverts de sauge; il serait mieux, sans

Doute, que la fange ne les souillât pas, mais même
 en un humble état se sont encore des diamans.

La reconnaissance

La reconnaissance est l'âme de la religion, de
 la pitié filiale, de l'amour pour ceux qui nous
 aiment, de l'amour pour la société humaine,
 à laquelle nous sommes redevables d'une si haute
 perfection et de tant de douceurs en ce monde.
 de. —

Humilité, mansuetude pardon

La douceur, quand elle est vertu, et non im-
 puissance de sentir avec énergie, la douceur
 a toujours raison. Elle humilie plus l'ar-
 gument d'un ennemi que ne le ferait la
 plus foudroyante éloquence de la colère et
 du mépris. —

Courage

Du courage, toujours du courage. Il n'y a de vertu qu'à cette condition. Courage pour vaincre votre égoïsme et devenir bienfaisant; courage pour vaincre votre indolence, et avancer dans toutes les voies honorables de l'étude; courage pour défendre la patrie et protéger vos semblables en toute rencontre; courage pour résister aux mauvais exemples et aux injustes décisions; courage pour braver et les maux, et les peines, et les angoisses de tout genre, sans misérables lamentations; courage pour aspirer à une perfection à laquelle il faut aspirer, et la parole sublime de l'évangile, si nous ne voulons perdre toute noblesse d'âme. —

Pour ceux que vous soient votre patrimoine, votre honneur, votre vie, soyez toujours prompt à tout sacrifice au devoir, si le devoir exigeait pareils sacrifices.

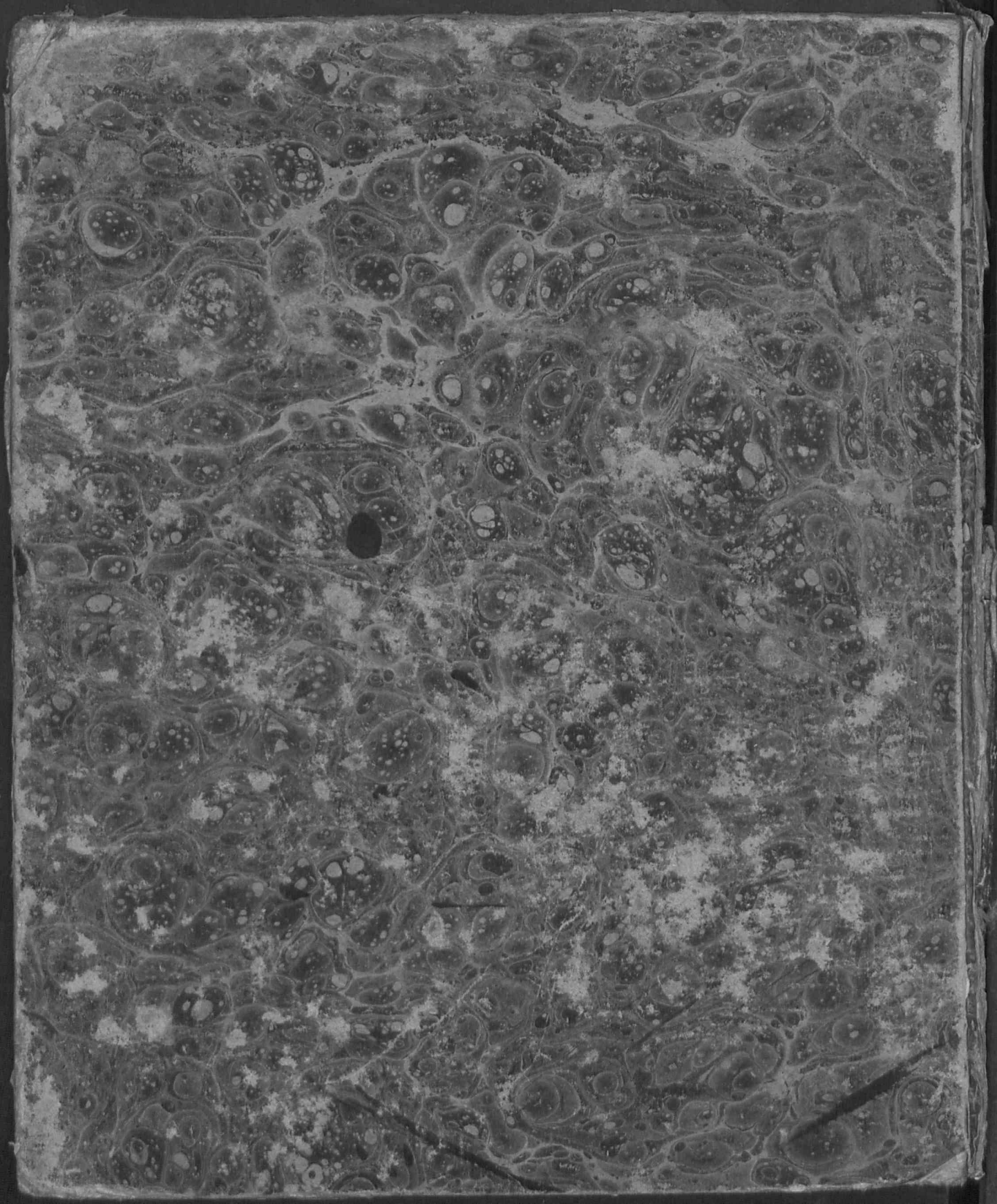
Haut d'ici de la vie et force d'âme
en prison de la mort.

Ne vous effrayez pas de peines de ces obligations;
 il ne semble intolérable qu'aux cœurs effeminés.
 Ayons un peu de bonne volonté, et nous trouverons
 dans chaque devoir une mystérieuse beauté qui
 nous invite à l'aimer; nous sentirons une
 merveilleuse puissance accrître nos forces, à
 mesure que nous goûtons le périlleux vertue
 de la vertu, nous trouverons l'honne bien
 plus grand qu'il ne paraît l'être, pour peu qu'
 il vaille, et vaille hardiment atteindre le

J'espère, Signor Polissais, que je n'en appelle
 pas en vain à votre générosité, en faveur des
 malheureux persécutés, victimes d'une cause géné
 rale. Il ne m'est pas nécessaire, je
 pense, d'exposer leur terrible situation, pour exci
 ter l'intérêt et la compassion dans vos
 nobles cœurs. Vous qui êtes, mères et épouses,

Vous pouvez concevoir toute l'horreur de leur
position, toute la grandeur de leurs souffrances. —
Éloignés de leur famille, qui peut-être ils ne revoyent
ront plus, séparés à jamais des personnes qui les atta-
chaient à la vie, leurs jours s'écoulent dans la douleur
et le chagrin, habitués à l'aisance, peut-être même
me au luxe, ils se voient tout-à-coup dans l'in-
digeance, obligés de chercher un refuge, de mendier
leur pain dans un pays étranger — ils ont tout
sacrifié à la cause de la liberté, il y en a
même qui ont perdu leurs membres en combattant
pour le bien commun, l'unique consolation qui
leur reste, c'est le souvenir et la reconnaissance
de leurs compatriotes. Combien il leur serait doux,
si vous le pouvez de nous savoir dans l'abondance,
sans vouloir même faire le sacrifice de notre
superflu pour ceux qui se sont dévoués tout
entiers au service de notre patrie! Quelle due
donnerions nous des Polonoises aux nations é-
trangères? J'espère, Mesdames, que vous ne

Vous n'êtes pas indignes, de ce nom, si l'on a
 un cœur noble, et doit chacune de nous se
 glorifier. Vous ne voudrez pas en plus par l'été
 conduire chaque l'idée favorable, que les
 Français ont toujours eu des Normands. Que
 reste si ce n'est pas l'amour de la patrie
 et est celui de l'humanité qui, devrait
 vous engager à secourir ces pauvres infirmi-
 res, plongés dans la plus affreuse misère,
 et vous vous rendez recommandables par là
 à toute âme sensible. —



Skanowanie i opracowanie graficzne na CD-ROM :



ul. Krzemowa 1

62-002 Suchy Las

www.digital-center.pl

biuro@digital-center.pl

tel./fax (0-61) 665 82 72

tel./fax (0-61) 665 82 82

Wszelkie prawa producenta i właściciela zastrzeżone.

Kopiowanie, wypożyczenie, oraz publiczne odtwarzanie w całości lub we fragmentach zabronione.

All rights reserved. Unauthorized copying, reproduction, lending, public performance and broadcasting of the whole or fragments prohibited.